
99
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
THE CROW 2
De BRANDON LEE
à VINCENT PÉREZ, une
histoire immortelle...
BRUCE «DIE HARD» WILLIS +
TERRY «BRAZIL» GILLIAM =
L'ARMÉE DES
12 SINGES
SEVEN
BRAD PITT CONTRE
L'ANGE EXTERMINATEUR
Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA
M 2016 - 99 - 25,00 F-RD

UN DÉBUT D'ANNÉE TERRIFIANT AVEC LA COLLECTION RÉFÉRENCE DE L'ÉPOUVANTE...

CAUCHEMAR

avec SKYROCK
PLUS DE TUBES, MOINS DE PUB

LES VIDÉOCASSETTES QUI HANTERONT VOS SOIRÉES ...





DEJA DISPONIBLES DANS LA COLLECTION : 20 TITRES MALEFIQUES

- AMITYVILLE 93
- AUX FRONTIERES DE L'AUBE
- BAD TASTE
- BRAINDEAD
- DARKSIDE
- DEMONS DU MAIS I (LES)
- DEMONS DU MAIS II (LES)
- DEUX YEUX MALEFIQUES
- DOLLY
- DOUCE NUIT (L'INITIATION)
- DOUCE NUIT (LES JOUETS ...)
- FREDDY 5
- FIN DE FREDDY (LA)
- GHOST STORY
- HOUSE IV
- MANIAC COP
- MIROIR
- RETOUR DES MORTS VIVANTS (LE)
- SANCTUAIRE
- STEPFATHER 3

EN VENTE PARTOUT









Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 99

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Michel Camus
Betty Chappe
Rafik Djoumi
Guy Giraud
Léonard Haddad
Etsuko Nakajima
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
The Fantastic Four

Photogravure
Beauclair

Impression
ISTRA BL

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Janvier 1996

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Parait tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Hiromi Aihara, Manuel Attali, Stéphanie Azerad, Susan Baker, Daniel Benzakein, Marc Bernard, Angela Bosch, Jean-Marc Bouineau, Stéphane Calleja, Yvette Calmel-Rougerie, Jeff Conner, Didier Costet, Carlos DaSilva, Nathalie Dauphin, Corinne de Bury, Françoise Dessaigne, Olivier Fallaix, Sylvie Forestier, François Frey, Laurent Fromant, Jérôme Jouneau, Sandrine Lamantowicz, Anne Lara, Bruno Maccarone, Floriane Mathieu, Cédric Ménier, Sandrine Meunissier, Véronique Poirier, Laurent Préyale, Noah Scalin, Fleur Trockenbrock, Jean-Pierre Vincent

Sommaire

On ne tue pas dans l'œuf les mythes naissants qui rapportent gros. **The Crow** ne faillit pas à la règle. Brandon Lee n'étant plus de ce monde, les producteurs engagent le Français Vincent Pérez pour une nouvelle balade avec l'amour et la mort, une promenade qui se déroule dans un Los Angeles métamorphosé et dont le guide se nomme Tim Pope, réalisateur de quelques clips délirants et macabres pour The Cure.



L'Armée des 12 Singes

Le premier grand choc de cette année 1996 par le jeune et surdoué réalisateur d'**Alien 3**, David Fincher. Morgan Freeman et un Brad Pitt abîmé se lancent sur les traces d'un psychokiller bien décidé à mettre la touche finale à son œuvre : sept crimes directement reliés aux sept péchés capitaux. Scénariste inconnu mais pas pour longtemps, Andrew Kevin Walker livre les clés de **Seven**.



Seven

1996 débute décidément bien, avec le retour du réalisateur de **Brazil** sur le devant de la scène. Remake de **La Jetée**, un court métrage très «nouvelle vague» de 1962 signé Chris Marker, **L'Armée des 12 Singes** déroule une mécanique de scénario autour d'un virus ayant décimé 99% de la population de la planète, en 1997. Prisonnier en 2035, James Cole est envoyé dans le passé pour endiguer le fléau, ce qui lui permettra par la même occasion de lever le voile sur un cauchemar récurrent...
Avec Bruce Willis et Brad Pitt tout deux utilisés à contre-emploi, Terry Gilliam met son talent visionnaire aux services d'un film où l'espoir est une utopie. Terrible...

Adieu Fantastica, salut Fantastic'Arts ! Bonjour la nuance. Mais le site vosgien demeure. Reste que cette programmation ne casse pas trois pattes à un canard. **Strange Days, Haunted, El Dia de la Bestia, Tokyo Fist, The Addiction, Nadja, Powder, Screamers, Témoin Muet, The Secret of Roan Inish, Darkly Noon**.. Des films estimables, mais rien qui ne crée l'événement. Explication du pourquoi et comment, puis programme des réjouissances cinéphiliques. La nostalgie d'Avoriaz gagne du terrain.

Un coup de dés et cet espèce de Monopoly antique soit vous avale, soit vous crache une ménagerie en furie, issue des laboratoires et computers d'*Industrial Light and Magic*. Un conte déjanté raconté par Joe Johnston, spécialiste des effets spéciaux et des enfants, et interprété par un Robin Williams fidèle à lui-même, c'est-à-dire survolté. Les plus grands n'auront pas à raser les murs pour rentrer dans la salle projetant ce film familial plutôt convaincant.

Le réalisateur de la trilogie **Mad Max** produit un film cochon ! Et explique pourquoi il a craqué sur cette histoire où un porcinet, Babe, rêve de devenir chien de berger. Complice de toujours de George Miller, Chris Noonan, appelé à la mise en scène, joue au coq dans la basse-cour.

Des mangas, il y en pour tous. Pour ceux qui désirent s'encanailler en présence du Malin lui-même (**Twin Dolls**), les amateurs d'héroïc-fantasy façon jeu de rôles (**RG Vega**), les accros de space-opera à tendance métaphysique (**Cobra Space Adventure-Le Film**), les partisans de la politique-fiction robotique (**Patlabor 2**)... Bref, dans manga, il y a tout ce qu'il faut.



Strange Days



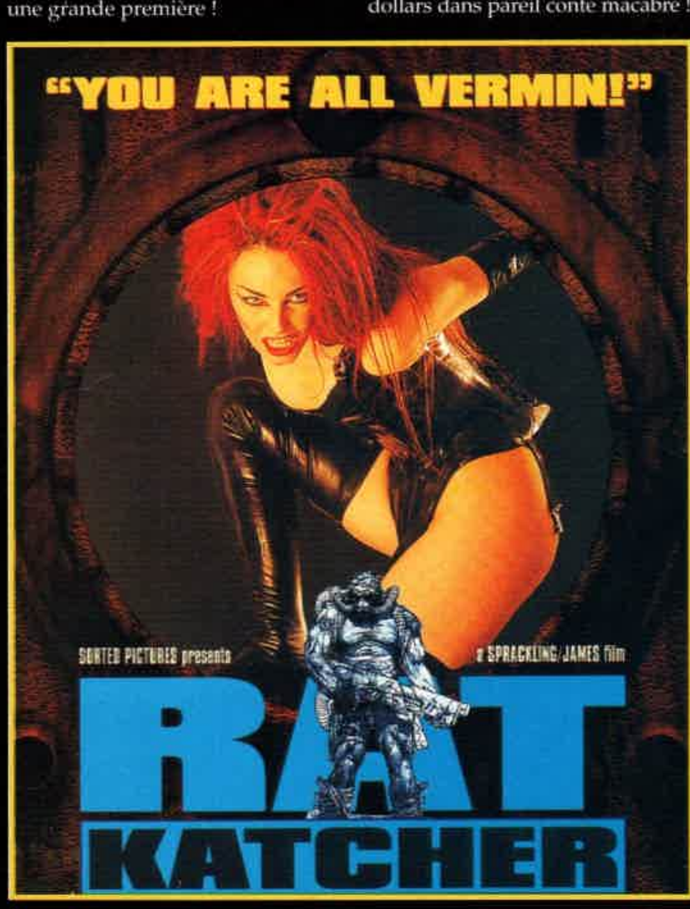
Babe

NOTULES LUNAIRES

■ Trois films fantastiques pour John Travolta, le miraculé de **Pulp Fiction**. En bon adepte de l'Église de Scientologie, l'ex-gominé de **Grease** envisage très sérieusement de tenir la vedette de deux projets adaptés de romans de L. Ron Hubbard, père fondateur de cette nouvelle religion basée sur la psychothérapie. Ce sont **Fear**, un récit horrifique à la **Angel Heart** dans lequel un type, à la suite d'un "trou noir" de douze heures dans sa vie, découvre l'atroce vérité sur lui-même, et **Battlefield Earth** d'après le roman "Terre Champ de Bataille", une fresque très proche de **Dune**. Ce dernier donnera lieu à une imposante production *MGM*.

■ Un projet singulier : **Rat Katcher**, dernièrement retitré **Vermin**, mis en œuvre par Simon Sprackling (**The Funny Man**, une copie des **Freddy** où un Joker ricanant remplace le croquemitaine d'Elm Street). Il se déroule dans un parc thématique désaffecté et reconverti en zone pénitenciaire. Le récit s'articule entre Union Jack, un teenager passé maître dans les tests pharmaceutiques dont le repaire est un club sado-maso, et un mutant psychotique qui n'a de cesse de débarrasser le site de ses éléments les plus douteux. **Vermin** serait un *"film de science-fiction et d'aventures d'inspiration sado-maso"* selon ses auteurs. Du fantastique cuir et cravache : une grande première !

■ Du taff pour Tim Burton. Si son **Mars Attacks !** est un succès, il enchaînera sur **Dinosaurs Attacks**, dont le scénario s'inspire des vignettes que s'échangeaient les gamins américains dans les années 50/60. Rappelons que **Dinosaurs Attacks** constitue un projet sur lequel trima jadis Joe Dante. Egalement sur l'agenda de Tim Burton : **Sweeney Todd : The Demon Barber of Fleet Street**, adapté du spectacle présenté à Broadway en 1979. Très branché Grand Guignol, ce musical met en scène un certain Benjamin Barker, emprisonné au 19ème siècle pour un crime qu'il n'a pas commis. Il s'évade et, pour se venger, adopte l'identité de Sweeney, un barbier spécialisé dans le rasage de près et dont les clients disparaissent. L'assiste dans ses œuvres la jolie Nellie Lovett qui recycle ses victimes dans un gâteau dont elle possède seule le secret de fabrication. Voilà qui augure d'un vaudeville morbide propre à l'univers déjanté du cinéaste de **Edward aux Mains d'Argent** et de **Batman le Défi**. Tim Burton prévoit aussi **The Corpse Bride**, un film d'animation dans la tradition de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** (Chirac ?). Il conte les déboires d'un bonhomme amoureux d'un cadavre. Afin de produire ce projet nauséeux à la **Nekromantik**, Burton fonde son propre atelier, histoire d'avoir les mains libres. On imagine mal *Walt Disney* investir quelques millions de dollars dans pareil conte macabre !



EDITORIAL

La page tournée sur l'éphéméride annonçant l'année nouvelle incite toutes les catégories socio-professionnelles à dresser à la fois un bilan de l'année écoulée et à nous présenter leurs bonnes résolutions futures. Un cinéphile pessimiste saurait mieux que moi vous brosser un bilan cinématographique 1995 : **Highlander 3**, **Star Trek VII**, **StreetFighter**, **Tank Girl**, **Power Rangers**, **Mortal Kombat**, **Casper**, **Judge Dredd** plus tout un tas de K7 de mangas. Ceci avant d'aborder, plus enthousiaste, les bonnes résolutions 96 : **Highlander 4**, **Star Trek VIII**, **StreetFighter 2**, **Tank Girl, la Suite**, **Power Rangers, le Retour**, **Mortal Kombat Reste chez Toi**, **Casper... Yop la-boum**, **Judge Dredd, I'll be Back**, sans oublier l'incontournable tas d'autres mangas. Comme quoi, tout espoir n'est pas perdu.

Il est de fait qu'hormis quelques exceptions (comme **L'Antre de la Folie**, **Dellamorte Dellamore**, **La Cité des Enfants Perdus**, ou le magique **Heavenly Creatures**, découvert à Gerardmer et qui doit toujours sortir, mais quand ?), 1995 aura surtout montré une propension à livrer des films clefs en mains où tout effort d'imagination de la part du spectateur semble superfétatoire (oui, ça fait un peu pédant, superfétatoire, mais dans un édito, ça en jette, putain ! Non, pas putain : saperlipopette, je veux dire).

Et du coup, ce qui faisait du genre fantastique sa véritable spécificité : oubli du quotidien, rupture des normes cinématographiques, considérable pouvoir de transgression, tout cela s'évanouit au nom de la loi du plus grand nombre rêvant surtout de se faire conter toujours la même histoire. Quand la démocratie peut soumettre à sa botte l'indispensable pouvoir de l'imaginaire, il est permis de commencer à se poser des questions.

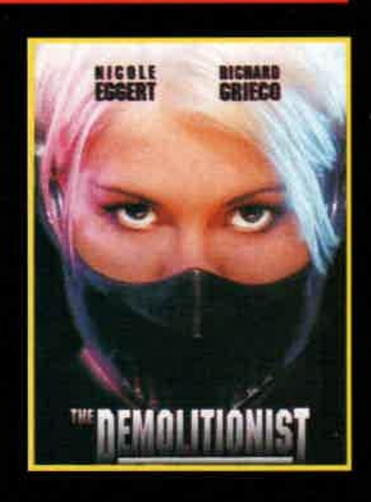
Il est d'ailleurs significatif de constater dans notre revue la réaction des lecteurs, à travers le courrier, les petites annonces. Leur intérêt ne va pas aux films évoqués plus haut, mais bien à nos dossiers sur ***Aux Frontières du Réel*** (dans les numéros 90, 97 et 98, merci la pub...), où ils trouvent à la télévision le fantastique vraiment imaginatif qui leur manque sur grand écran.

Et pourtant, malgré le tableau caricatural dressé en début de texte, le genre n'a jamais été autant florissant ni les projets aussi nombreux. Avec une très nette tendance science-fictionnelle, sans doute favorisée par les avatars médiatiques du phénomène Roswell (dont ***Aux Frontières du Réel*** s'est lui aussi généreusement inspiré). Les extraterrestres, à défaut d'envahir la Terre, vont donc bientôt envahir nos écrans avec les attendus **Independance Day** (Roland Emmerich), **Savage** (Avi Nesher), **Space Truckers** (Stuart Gordon), **Men in Black** (Barry Sonnefeld), **Contact** (Robert Zemeckis), **Sphere** (Barry Levinson), et surtout les **Mars Attacks !** de Tim Burton, **Starship Troopers** de Paul Verhoeven (un temps débaptisé au profit de **Spiders from Mars**, puis finalement revenu à ce premier titre) et le désormais officiel **Alien 4** du (peut-être...) enfant prodigue sur la série James Cameron. Quand on songe encore aux futurs **Terminator 3** (Cameron), **Artificial Intelligence** (Kubrick), **The Lost World** (suite de **Jurassic Park**, toujours réalisé par Spielberg), au **Godzilla** américain (un super budget dévolu pour l'instant à Roland Emmerich), et surtout à l'influence qu'aura bientôt l'annonce du tournage de **Star Wars IV**, on se dit que le genre porte encore en lui un formidable potentiel et qu'il suffirait d'un peu d'audace, d'imagination, de liberté, de folie, si ce n'est pas trop demander, pour renouer avec la grande aventure. A l'heure de la réalité virtuelle, du scénar kaléidoscopique, de l'interactivité cyberpunk et de la salle de cinoche déguisée en super-marché avec les trous dans les fauteuils prévus pour le pop-corn, est-ce encore possible ? Sûrement !

Jean-Pierre PUTTERS

Merci aux lecteurs et professionnels pour leurs bons vœux, mais n'attendez pas de réponse, je n'envoie jamais les miens. Une question de principe...

■ **RoboCop** fait un émule de sexe féminin, Alyssa Lloyd, héroïne de **The Demolitionnist** mis en images par Robert Kurtzman, spécialiste en effets spéciaux au sein du très productif atelier *K.N.B.* Après qu'elle ait été abattue, cette dernière, femme-flic, est retapée grâce à la biogénétique. Engoncée dans une panoplie de super-héros, Alyssa Lloyd sème la terreur dans les rangs des malfrats de Metro City. Sa proie favorite : Mad Dog, l'homme par qui son partenaire mange toujours les pissenlits par la racine. En plus de Nicole Eggert, **The Demolitionnist** est interprété par Richard Grieco, bellâtre des séries ***21 Jump Street*** et ***Booker***.



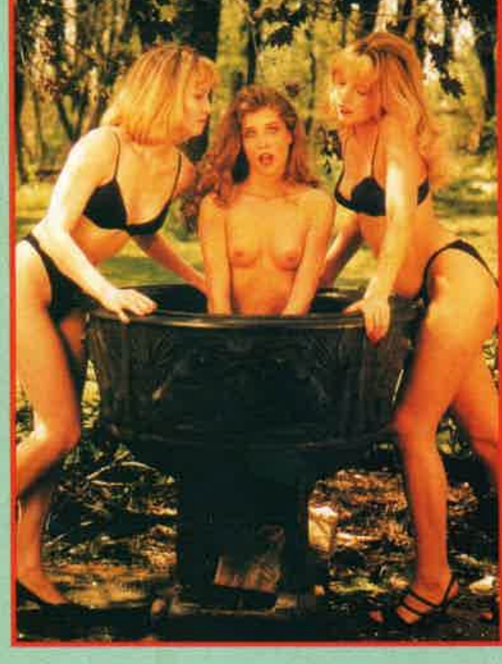
■ Retour de l'inénarrable auteur du **Sadique à la Tronçonneuse**, de **Supersonic Man** et de **Magie Noire**, Juan Piquer Simon. Occupé à réaliser des films pour enfants (**Devil's Island**, **Manoa**), il produit et inspire **Nexus** de José Maria Forqué (d'après son roman "The Sword and Magi"), une co-production entre l'Espagne et la République Tchèque. Son ambition : refaire **La Guerre des Etoiles**. Absolument ! Enfin, c'est lui qui le dit... Évadé d'une Terre réduite à l'état de dépotoir toxique, Bevan et quelques survivants arrivent sur Taran, une planète à la botte de l'affreux Tarn qui réduit les terriens en esclavage. À Athor, un Luke Skylwalker du pauvre, et ses partisans (dont les Dendroïdes, des amazones !) de renverser le pouvoir en place, Tarn et sa garde prétorienne, de conter fleurette à la vierge Zilia, au terme d'un space-opera particulièrement désopilant. Androïdes ringards, décors kitsch (ah, ces arbres plantés à l'envers, les racines à l'air !), comédiens de patronage (Oona Kirsch visiblement très gênée à l'idée de montrer ses mignons petits seins)... **Nexus** tient toutes les promesses d'un cinéma bis d'un autre âge. Fines bouches s'abstenir.



WITCH BAIT

Pour faire une bonne série Z, il faut quelques milliers de dollars, quelques comédiennes débutantes prêtes à dévoiler leurs charmes, quelques artisanaux effets spéciaux gore... Emballé c'est pesé ! **Witch Bait** répond très exactement aux exigences d'une série Z digne de ce nom. Réalisé avec les moyens du bord par Bill Randolph (auteur d'un vampirique **Bloodscent** sur le même créneau), **Witch Bait** propulse les nymphettes de service (Julie Wallace, Mandy Leigh et Amanda Walsh) dans une sombre histoire de démonologie, érotique bien sûr.

Très inspiré du très violent **Satan's Skin** (**La Nuit des Maléfices**, 1970, Piers Haggard), le film tourne autour d'une "innocente" adoratrice de Satan, occupée à attirer le maximum de donzelles dans son couvent, après quoi ses pensionnaires deviennent soit ses disciples, soit des offrandes sacrifiées au Malin.



WITCH BAIT, une scène assez zédifiante...

VIRTUEL COMBAT

Faut croire que l'imminence de la sortie de **Cyberspace - Le Cobaye 2** (en France, c'est pour avril prochain) suscite bien des convoitises chez les producteurs de séries B, malgré l'échec de **Programmé pour Tuer**. Elles sont de plus en plus nombreuses à s'essayer à la science fiction branche cyberpunk et à la réalité virtuelle. Même Terence Hill s'y met dans **Virtually Yours** d'Antonio Margheriti ! Dans le genre, **Virtual Terror** de Ian Powell et Omid Nooshin s'intéresse au cas du Dr. Jordan, un scientifique qui fusionne l'homme et la machine dans un même corps, une opération effectuée sur Internet et sur son propre fils, Balthasar. Ce mutant hante le cyberspace et aimerait bien se délivrer de l'autorité paternelle pour se dégourdir les gambettes dans le monde réel.

Plus nanti et fort de la présence de comédiens connus (Lorenzo Lamas, Chris Sarandon), **Cybertech PD** (allons bon !) colle de très près au **Strange Days** de Kathryn Bigelow et James Cameron. Ainsi, après que les trafiquants de drogue traditionnels aient été mis hors d'état de nuire, de nouvelles substances prohibées, artificielles celles-là, couplées à la réalité virtuelle, envahissent le marché.

Plus folklorique s'avère **Cyber Vengeance** de J. Christian Ingvordsen, notamment interprété par Robert Davi et Matthias Hues. Là, des prisonniers de droit commun détenus dans un pénitencier privé, servent de cobayes à des jeux virtuels très proches de **Mortal Kombat**. De la castagne et quelques effets spéciaux rudimentaires.

Comme de bien entendu, Roger Corman ne pouvait pas ignorer longtemps le filon. Fruit de son opportunisme commercial : **Virtual Seduction** mis en images par Paul Ziller. Le scénario présente un certain Liam Bass (Jeff Fahey), anéanti par le meurtre de sa fiancée, qui, grâce à une nouvelle machine à réalité virtuelle branchée sur sa propre mémoire, peut matérialiser la défunte. Une initiative évidemment lourde de conséquences.

Parallèlement à toutes ces séries B, **Warriors of Virtue** s'impose en Rolls Royce du genre. Réalisé par le chinois Ronny Yu (dont le **Jian-Hu/The Bride with White Hair** tarde à pointer du sabre sur les écrans français), **Warriors of Virtue** plonge dans un univers virtuel, branché heroïc-fantasy, où se précipite un amoureux aux trousses de sa dulcinée captive d'un sorcier.

■ Après **Cyber-Tracker 1** et **2**, **T-Force**, **Hologram Man** et **Steel Frontier**, la firme *PM Entertainment* persiste dans la science-fiction avec **The Silencers** de Richard Pepin. Une histoire d'extraterrestres comme amuse-gueule avant les mammouths hollywoodiens d'une relance de **La Guerre des Mondes**. **The Silencers** tourne autour d'étranges individus. La peau très pâle, vêtus de longs manteaux sombres, les yeux intégralement noirs, ils hypnotisent les témoins de leur arrivée sur Terre. L'agent spécial Rafferty découvre le pot aux roses et commence une série d'explosions et de gunfights dans la tradition *PM*. Ses interprètes principaux : Jack Scalia et Dennis Christopher. Le syndrome *Les Envahisseurs* se perpétue.

■ Juste après le thriller **The Eraser** de Chuck Russell, Arnold Schwarzenegger reviendra au fantastique par la grande porte. Ted Turner lui offre effectivement 20 millions de dollars pour **The Fallen** d'après un scénario de Nick Kazan (oscarisé pour le script de **L'Affaire Von Bulow**). Il s'agit d'une variation sur le thème d'**Angel Heart**. Un flic met les bouchées double dans la capture d'un tueur en série très très vicelard. Le serial killer parvient toujours à lui échapper au tout dernier moment, sans que son poursuivant ne comprenne comment. Et pour cause, sa proie, c'est Satan en chair et en os. Intéressant non ?



■ Un nouveau **Frankenstein** à pointer dans une filmographie déjà considérable : **Frankenstein Sings** de Joel Cohen et Alec Sokolow d'après une comédie musicale présentée sur la scène de Broadway. Dans la tradition du **Rocky Horror Picture Show, Frankenstein Sings** débute un soir d'Halloween. Scott et Mary se réfugient dans un manoir aussi bien fréquenté que la vieille bicoque de **La Famille Addams**. Là, ils font connaissance avec le bossu Igor, Dracula (en quête de sang de vierges) et ses draculettes, le loup-garou Wolfy (en quête d'une épouse), le Dr. Frankenstein (en quête d'un cerveau pour son monstre), la Momie (*en quête de bandelettes ?*) et quelques ghoules. Tout ce beau monde chante et danse allègrement dans une ambiance de train-fantôme !



■ Furax que Russel Mulcahy et ses producteurs aient adouci son scénario original pour le premier **Highlander**, Gregory Widen va prochainement prendre sa revanche sur Connor McLeod/Christophe Lambert avec une quatrième aventure de l'Ecossais immortel. Il en sera à la fois scénariste et réalisateur, un poste qu'il doit probablement au succès relatif de **The Prophecy** (ex-**God's Army**), son thriller biblique, diffusé par *Miramax*, producteur de **Highlander IV** justement. Un don du ciel en somme pour un retour aux sources du mythe.

TROMA, LE RETOUR !

Elle avait, ces temps derniers, mis un bémol à ses délires, la firme branque de Lloyd Kaufman, spécialiste du gros Z qui tache. Passée à la postérité avec la trilogie **Toxic** et autant d'**Atomic College**, *Troma* sort aujourd'hui de sa léthargie avec **Tromeo & Juliet**, variation tcharbée de la tragédie de Shakespeare. Ce "Roméo et Juliette" dément respecte pourtant les grandes lignes de la pièce originelle. Situé à Manhattan, le film présente les familles de rigueur, à savoir les Montaigu et les Capulet qui se vouent une haine tenace depuis une vingtaine d'années. Ils se rencontrent dans une fête que Troméo doit saboter. Coup de foudre, mariage dans le plus grand secret... Evidemment, le réalisateur maison (Kaufman lui-même) se permet quelques outrances, menées par le narrateur, Lemmy, chanteur du groupe hard-rock Motorhead. S'ensuivent décapitations, courses de voitures, piercings, liquéfactions, et croisement de personnages aussi sonnés que cupides... Ainsi, sous l'emprise d'un alchimiste, la jolie Juliette se transforme en une sorte de bovin humanoïde. Un bon moyen de dissuader son soupirant, le milliardaire London Arbuckle, de ne pas lui passer la bague au doigt. Cette belle romance se boucle sur un massacre tandis que Tromeo et Juliette tombent dans les bras l'un de l'autre. Emouvant non ?



TROMEO ET JULIET, une fiancée troméatisante !

FLASHES

Wes Craven visitera sous peu les combles et charpentes d'un remake de **La Maison du Diable** (1963, Robert Wise), la plus terrifiante des histoires impliquant une vaste et vieille bicoque investie par des scientifiques en quête d'esprits malins.

Le prochain **Star Trek** cinéma prend actuellement son envol. Il s'agit de **Star Strek - Resurrection** pour lequel le Capitaine Picard (Patrick Stewart) palpe le modique cachet de cinq millions de dollars. Pourvu que les scénaristes ne sortent pas Kirk/William Shatner de l'au-delà boisé où il fendait des bûches !

Un point sur l'agenda de James Cameron : **Titanic** (sortie été 97 !), les attendus **Spiderman/Terminator 3** et, tout neuf, **The Mummy** d'après un roman d'Anne Rice dans lequel une momie réanimée dans l'Angleterre victorienne se lance dans la quête de son amour perdu, à savoir Cléopâtre.

Roland Emmerich et son scénariste Dean Devlin négocient actuellement avec *Tri-Star* la reprise des rênes du **Godzilla** largué par Jan de Bont. Le scénario implique un Godzilla abandonné sur Terre par des extraterrestres et dont le réveil provoque la quasi-destruction de San Francisco et New York.

Les cinéastes se succèdent sur **Speed Racer** d'après un manga traitant d'une apocalyptique compétition automobile située dans le futur. Après Alex Proyas et Julien Temple, c'est Gus Van Sant (**Prête à Tout**) qui prend le volant, sans co-pilote, car Johnny Depp vient de repousser le dernier scénario en date.

George Lucas ne divulgue qu'avec parcimonie les informations sur le démarrage d'une nouvelle trilogie en amont de la **Guerre des Etoiles**. Seront de retour Obi Wan Kenobi, le Yoda, Darth Vader lorsqu'il se nommait encore Anakin Skywalker... Et peut-être George Lucas à la mise en scène du premier film, dès 1997. *"Tout dépend des réserves d'énergie dont je bénéficierai alors"* prévient-il néanmoins ! Bon, on réserve la couv' du n° 110 ou pas, faudrait savoir, enfin quoi !

Hammer Films renaît de ses cendres. Rentrée dans la légende pour avoir produit quantité de **Frankenstein** et **Dracula**, la firme londonienne prépare des remakes du **Jour où la Terre Prit Feu** (quand le soleil se rapproche inexorablement de notre planète) et des **Monstres de l'Espace** (quand des ouvriers découvrent des martiens-sauterelles sur un chantier souterrain) dont elle compte confier les manettes à, respectivement, Jan de Bont (**Speed**) et Alex Proyas (**The Crow**).

Après **The Mask** et **TimeCop**, une nouvelle bande dessinée *Dark Horse* passe à l'écran. C'est **Virus**, produit par Gale Ann Hurd, qui se déroule sur un bateau en pleine mer contaminé par un microbe particulièrement dévastateur C'est John Bruno (ténor des effets spéciaux optiques d'**Apollo 13** et de **Terminator 2**) qui met en scène le bacille tueur. (Où vas-tu Bacille ?).

Faute d'un nouveau **Freddy** à l'horizon, Robert Englund fait bouillir la marmite en figurant dans **The Vampyre War** aux côtés d'Amanda Plummer. Il sera une sorte de Van Helsing moderne dans cette réalisation Hugh Parks.

Sam Raimi producteur télé marne dur. A la suite de l'audimat faramineux du nouvel Hercule et de sa consœur Xena, le réalisateur des **Evil Dead** récidive avec une série ***Sinbad*** de 22 épisodes pour se mettre en jambe. Parallèlement, il s'intéresse de très près à une version cinéma du ***Frelon Vert/Green Hornet***, avec George Clooney dans le rôle du reporter-justicier Britt Reid et Jason Scott Lee dans celui de son fidèle Kato.

Prochaine série TV à devenir un film de cinéma : **L'Homme qui Valait trois Milliards**. Produites par *Universal*, les nouvelles aventures de Steve Austin seront mises en images par Kevin Smith qui passe de la minuscule superette de **Clerks** au confort d'une mégaproduction de science-fiction.

Après la série **Maniac Cop**, le réalisateur William Lustig et le scénariste Larry Cohen font de nouveau équipe pour **Uncle Sam**, dans lequel un soldat tué pendant l'opération Tempête du Désert revient d'entre les morts pour tourmenter quatre adolescents qui ont brûlé un drapeau américain dans le cimetière où il reposait en paix.

Dans la mouvance actuelle des invasions extraterrestres (**Independance Day, Mars Attacks !, Starship Trooper/Spiders from Mars**), *Universal* pense très sérieusement à remaker **Le Météore de la Nuit** (1953, Jack Arnold), où des aliens plutôt pacifistes, en panne sur Terre, suscitent la curiosité malveillante des autorités locales.

Deux projets sur le feu pour Paul Anderson, heureux réalisateur de **Mortal Kombat**. Ce sont la production *Warner* écrite par David Webb Peoples (scénariste de **Blade Runner** et **12 Monkeys**), **Soldier**, concernant un militaire contraint de protéger des immigrants contre la population rebelle d'une autre planète, et **The Stars my Destination** d'après "Terminus les Etoiles" d'Alfred Bester, dans lequel un naufragé de l'espace, volontairement abandonné, se venge des souffrances endurées, aidé par les pouvoirs paranormaux acquis durant son calvaire.

Et enfin (*ouf, on allait te laisser les clefs !*), Stanley Kubrick repousse aux calendes grecques son **Artificial Intelligence** au profit de **Eyes Wide Shut**, une histoire de jalousie et d'obsession sexuelle interprétée par Tom Cruise et Nicole Kidman.

■ Fort de ses solides ventes pour **Digital Man**, **A.P.E.X.** et **Prototype/Final Experiment**, *Green Communications* investit quelques millions de dollars dans **Space Marines** qui, au premier coup d'œil, doit beaucoup aux trouffions intergalactiques d'**Aliens**. Situé au milieu du 21ème siècle, il met en scène un commando d'élite au service des Planètes Unies. Sa mission : dégommer des pirates qui détournent une navette spatiale chargée d'armes nucléaires et prennent son équipage en otage. Une opération très très périlleuse pour Billy Wirth (le pilote d'hélicoptère de **Body Snatchers**), Edward Albert et Meg Foster, vedettes de cette rencontre de **La Guerre des Etoiles** et de **Universal Soldier**, dixit ses producteurs.

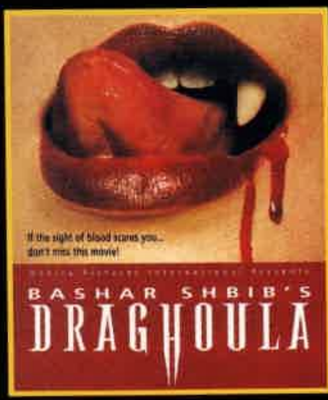




■ Le yéti revient en force à Hollywood. En plus de l'**Abominable** Van Damme (*non, San Helving : **L'Abominable**, de Van Damme. Fais gaffe, quand même !*) arrive le longtemps annoncé mais bientôt bouclé **Hybrids** (anciennement **The Primevals**), production *Full Moon* réalisé par David Allen, spécialiste de l'animation des volumes image par image. Là, pour vérifier si l'abominable homme des neiges constitue bien une légende, une anthropologue américaine monte une expédition sur l'Himalaya. Après qu'une avalanche les ait précipités dans une gigantesque caverne de glace, ils découvrent un vaisseau spatial, sont capturés par des créatures d'origine extraterrestre, mi-reptile, mi-homme. Devraient bientôt suivre **The Abominable Snowman**, une production Ilya Salking (les **Superman** avec Christopher Reeve) et un plus obscur **West of Kashmir**. Celui qui traduit par «Veste en Cachemire» a perdu !

■ Mauvais plan. **The Crowded Room**, un vieux projet de James Cameron, passe entre de redoutables mains après avoir failli tomber entre celles de David Fincher (**Alien 3, Seven**). **The Crowded Room**, c'est l'histoire vraie et pourtant fantastique du jeune Billy Madigan qui, après avoir été enterré vivant et torturé par un beau-père siphonné, adopte une vingtaine de personnalités différentes. Un cas unique de schyzophrénie puisque Billy Madigan, sous l'emprise de ses multiples "moi", cambriole, tue et viole. Pas de nom pour l'interprète de ce personnage hors normes pour l'instant, après que celui de Brad Pitt ait été avancé pour tenir la vedette de ce scénario génial qui, ô rage ô désespoir, sera très prochainement mis en images par Joel Schumacher, coupable de **Batman Forever** et qui posera sous peu ses valises à Gotham City pour **Batman & Robin**, ex-**Batman Triumphant**. Plus question que Julia Roberts y incarne la perfide Poison Ivy car l'âge du personnage se situe autour de 17 ans. A moins que l'ex-Pretty Woman soit la BatGirl que promet la production. Poison Ivy, BatGirl : voilà qui soulage de l'ambiguïté du nouveau titre, non ?
Mais David Fincher a quelques projets juteux à se mettre sur la dent : **The Sky is Falling** (quand les plus hautes instances de l'Eglise délèguent des tueurs à la perte de prêtres-archéologues qui ont découvert la preuve de l'existence de Dieu), **Insomnia** d'après Stephen King (un vieillard frappé d'insomnie visualise l'invisible qui régit le destin des mortels, un monde parallèle perturbé par un être démoniaque qui essaie d'empêcher la naissance d'un nouveau messie), et enfin **The Game** d'après un script de Michael Ferris et John Brancato (**Traque sur Internet**).

■ **Priscilla Folle du Désert** et la vogue actuelle des drag queens font des émules chez les vampires. Témoin ce **Draghoula** canadien. Signé Bashar Shbib, ce prince des ténèbres est, à l'origine, un scientifique farfelu de confession juive. Mordu par un rat, il se transforme en drag queen vampire. Pourquoi pas après tout ? Canadien lui aussi, **Blood & Donuts** d'Holly Dale se range dans le même créneau. Percuté par une balle de golf mal dirigée, Boya le vampire se réveille d'un sommeil millénaire. Après un régime sec à base de rats, il s'approvisionne en sang sur la personne d'une jolie serveuse Dur dur d'être un vampire dans **Blood & Donuts**.



■ En 2013, les sports traditionnels n'existeront plus (chouette alors !). C'est du moins que ce que prétend le **Deathgame** de Michael Shapiro, variation sur le thème de **Rollerball**. Ainsi dans l'arène du Deathdrome, se mettent en bouillie humains et hybrides, mi-androïdes mi-hommes, devant les caméras de télévision. Bref, malgré cet environnement futuriste, rien ne distingue **Deathgame** de toutes ces séries B belliqueuses qui emboîtèrent le pas à **Kickboxer** et **Bloodsport**. D'ailleurs, Loren Avedon, petite vedette du genre, y distribue les célèbres coups de tatane auxquels il doit sa carrière.

ALLEZ, LA FRANCE !

Prétexte à des gaudrioles (**Les Visiteurs**, les calamiteux **Anges Gardiens** et le 20 mars prochain **Fantôme avec Chauffeur** de Gérard Oury), l'imaginaire revient en force dans le cinéma français. Non pas que Caro et Jeunet enchaînent immédiatement sur un autre rêve éveillé après **La Cité des Enfants Perdus**, mais parce que Jean-Jacques Beinex, Bilal et quelques autres s'y mettent très sérieusement. Beinex, c'est avec **L'Affaire du Siècle**, un projet maintes fois reporté du réalisateur de **37°2 le Matin** d'après un roman de Marc Boehm. Sur le mode de la comédie surréaliste, le film tourne autour de deux vampires désireux de racheter le château de Dracula. Il sera hanté par une horde de créatures monstrueuses, le plus grand nombre jamais rassemblé dans un film hexagonal. Cinq ans après **Bunker Palace Hotel**, le dessinateur Bilal revient au cinéma avec **Tikho Moon**, notamment interprété par Julie Delpy (héroïne prochaine de **An American Werewolf in Paris**, séquelle par Anthony Weller du **Loup-Garou de Londres**) et Michel Piccoli. **Tikho Moon** évoque, sur la Lune devenue colonie de la Terre, un dictateur en quête de vie éternelle, une immortalité qu'il tente d'arracher à un jeune homme pas consentant du tout.
Dans un registre déjanté et sous forme de court métrage, Yan Kounen (**Vibroboy**) vient de tourner une version musicale destroy et trash du **Petit Chaperon Rouge** interprétée par Emmanuelle Béart, avec la collaboration de Marc Caro dans le rôle de la Taupe et de champignons dansants. Charles Perrault devrait se retourner dans sa tombe. Après quoi, le sieur Kounen passera à la vitesse avec son premier long métrage, **Dobermann** d'après une série de romans signés Serge Brussolo. La distribution inclue notamment Benoît Poelvoorde (le sérial killer gagne-petit de **C'Est Arrivé près de chez Vous**) et Tcheky Karyo dans la peau du méchant. **Dobermann** traite du cas d'un super-flic super facho, une sorte de Judge Dredd français, dans un Paris vaguement futuriste.
Dans un style plus posé et d'après ses romans publiés au *Fleuve Noir*, Jean Rollin revient à ses chères et mignonnes suceuses de sang pour **Les Deux Orphelines Vampires** où apparaissent Brigitte Lahaie, Tina Aumont et le producteur Sam Selsky. Elevées chez les bonnes sœurs, Hélène et Louise portent lunettes noires et canne blanche le jour et, la nuit, hantent le cimetière du Père Lachaise. Des vampires de charme dans la tradition de l'auteur du **Frisson des Vampires**, **Lèvres de Sang** et autre **Vampire Nue**. Rollin pourrait récidiver très prochainement avec **Miami Vampires**. Très modeste apparait ce **Deux Orphelines Vampires** en regard des mammouths **Druides** de Jacques Dorfman, avec Max Von Sydow et Gérard Depardieu (de l'influence mystique et religieuse des confrères de Panoramix lors de l'invasion de la Gaulle par les Romains) et **Le Cinquième Elément**, space-opera de Luc Besson avec Bruce Willis, Yvan Attal et Gary Oldman.

LES DEUX ORPHELINES VAMPIRES.

■ Alors qu'*Industrial Light and Magic* s'attèle aux effets spéciaux de son **Frighteners**, Peter Jackson (**Brain Dead, Bad Taste**) fait scandale en Nouvelle-Zélande avec un poisson d'avril très fort. Lui et son complice, le réalisateur Costa Botes, fabriquent de toutes pièces un pionnier du cinéma national, Colin McKenzie, une personnalité virtuelle de la pointure des frères Lumière et autre Méliès. Dans le documentaire **Forgotten Silver**, diffusé sur la première chaîne de télévision locale, Peter Jackson affirme, preuves tronquées à l'appui, que ce McKenzie serait l'inventeur du cinéma parlant, aurait été le premier à utiliser la couleur, que sur une côte perdue du pays s'élèvent encore les décors de son ultime fresque, **Salomé**. Bénéficiant des témoignages criants de vérité du comédien Sam Neill, du critique Leonard Maltin, du producteur Harvey Weinstein (big boss de *Miramax*) et de Lindsay Shelton (directeur du marketing de la *New Zealand Film Commission*), **Forgotten Silver** plonge la Nouvelle-Zélande dans un bel émoi nostalgique. Comment un tel génie n'est-t-il pas passé à la postérité ? Tous se posaient la question avant que Jackson et Botes ne révèlent la supercherie, qui déclenche un tollé général, alimenté par le fait que ce sont des deniers publics qui servent au financement de cette farce digne de la *Guerre des Mondes* radiophonique d'Orson Welles en 1938.



San HELVING



Tim Allen

SUPER NOËL

Super Noël a déjà plus d'un an. Sorti pour Noël dernier aux USA, ce film a posé un gros problème aux studios *Disney*. En effet, **The Santa Clause**, le titre original de cette grosse comédie de saison, était entièrement porté par sa star Tim Allen, héros du sitcom ***Home Improvement***. Comment donc sortir ce film en France alors qu'ici, il y a un an de cela, personne n'avait jamais entendu parler du Tim Allen en question ? En prenant son temps et en utilisant une petite astuce. L'année écoulée a permis d'installer la série sur *M6*, tous les samedis midi sous le titre ***Papa Bricole***. Du coup, l'ami Tim n'est plus un total inconnu. Et comme si cela ne suffisait pas, les distributeurs ont fait appel à une vedette de la télé bien de chez nous : Nagui a ainsi été embauché pour la version française et la promo s'est immédiatement tournée sur lui. Un coup malin permettant au film d'atteindre les 500.000 entrées-France. Un peu beaucoup pour cette histoire de cadre divorcé engagé bien malgré lui pour devenir le Père Noël. Le soir du 24 décembre, Scott Calvin entend un grand boum venant de son toit. Papa Noël s'est cassé la figure et Scott va devoir assurer l'intérim. Et même plus, puisque petit à petit, Scott se transforme physiquement en Papa Noël. Il grossit, possède une barbe blanche résistante à tout rasoir et se fait draguer par les petites filles dans les parcs. Il faut bien se rendre à l'évidence et écouter les elfes qui apparaissent de temps en temps : Scott Calvin est devenu Le Père Noël.
1 h 40 de grosse comédie basée sur ce postulat. Un peu léger même si Tim Allen se démène comme un beau diable pour faire rigoler les bambins. Ça marche parfois. Pas comme les pauvres effets spéciaux des pourtant très doués Alec Gillis et Tom Woodruff (**Alien 3**). L'animatronique est épouvantable, les maquillages mal collés et les effets digitaux horribles. Cela dit, **Super Noël** résout quand même quelques-uns des grands mystères de l'univers. Comment le Père Noël fait-il pour rentrer dans des demeures sans cheminée mais pourvues de chauffage central ou, encore pire, de radiateurs électriques ? Comment peut-il soulever une hotte remplie de milliards de jouets ? Comment arrive-t-il à parcourir le monde et à visiter tous les foyers des enfants sages en une seule nuit ? Bref, des questions essentielles auxquelles il était temps de répondre. Merci **Super Noël**.

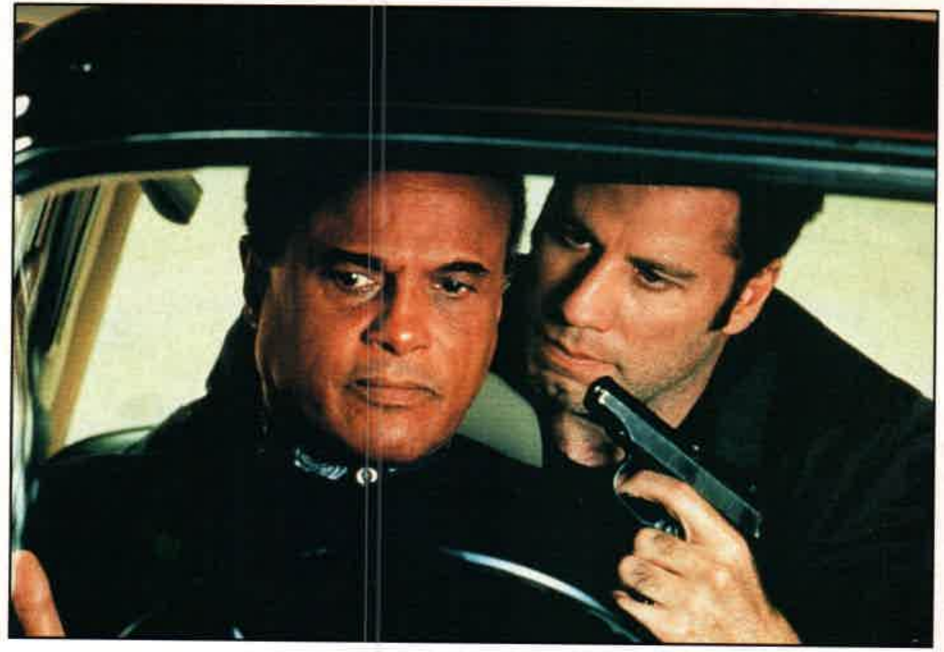
Didier ALLOUCH

***The Santa Clause**. USA. 1994. Réal.: John Pasquin. Scén.: Léo Benvenutti & Steve Rudnick. Dir. Phot.: Walt Lloyd. Mus.: Michael Convertino. Eff. Spec.: Alec Gillis & Tom Woodruff Jr. Prod.: Brian Reilly, Jeffrey Silver & Robert Newmeyer. Int.: Tim Allen, Judge Reinhold, Wendy Crewson, David Krumholtz, Peter Boyle... Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 37. Sorti le 6 décembre 95.*

WHITE MAN

Chacun d'entre nous, dans ses délires prépubères, s'est amusé à imaginer des paradoxes aussi idiots que celui-ci : «Et si les Noirs y z'étaient blancs et les Blancs noirs?». **White Man** nous conte l'histoire d'un pauvre ouvrier blanc accablé par les préjugés qui, après avoir perdu son job, kidnappe son patron noir et raciste. Sur ce postulat, Ray Bradbury avait accouché d'une nouvelle dans les années 50. Et il faut bien reconnaître que l'altération du passé, propre à la SF, s'est souvent heurtée à l'incapacité d'établir une alternative historique vraiment crédible. Mais l'exercice infantile cité plus haut présente néanmoins l'intéressante particularité de faire surgir de l'inconscient de celui qui s'y adonne certaines idées révélatrices. Par exemple, un raciste qui s'ignore s'empressera de transformer la culture occidentale en folklore centre-africain, persuadé que cette culture est affaire de peau et non d'environnement. Ça, c'est bien le seul piège qu'évite Desmond Nakano. Chez lui, les Noirs continuent de rouler en Rolls Royce et dans les repas huppés, le bœuf bourguignon n'a pas cédé la place au boudin créole.
À côté de cela, pourtant, les gangs de L.A deviennent bizzarement des skinheads (le fascisme n'est-il vraiment qu'une affaire de délinquance ?) et les communautés chinoises, coréennes, portoricaines, italiennes et juives ont tout bonnement disparu. Par cette maladresse, le film de Nakano suggère un incontournable problème racial plutôt qu'un problème communautaire ou socio-économique. Au-delà du postulat, l'absence totale d'intrigue pendant 90 minutes amènera tout naturellement le spectateur à extrapoler sur ces questions d'ordre périphérique, s'il en a l'envie ou l'énergie. Sinon, il peut toujours dormir.

Rafik DJOUMI

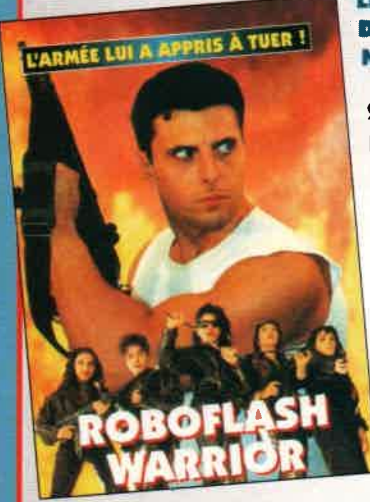


Harry Bellafonte & John Travolta

***White Man's Burden**. 1995. USA. Réal. & scén.: Desmond Nakano. Dir. Phot.: Willy Kurant. Mus.: Howard Shore. Prod.: Lawrence Bender. Int.: Harry Belafonte, John Travolta, Tom Bower, Kelly Lynch, Sheryl Lee Ralph, Andrew Lawrence... Dist.: UFD Dur.: 1 h 30. Sorti le 3 janvier 1996.*

Offrez-vous un robot destructeur pour 99 F seulement !

ROBOFLASH WARRIOR



LE FILM FRANÇAIS LE PLUS Z DE CES DERNIÈRES ANNÉES À NOUVEAU DISPONIBLE !

2020 : des mercenaires rescapés de la Guerre Atomique sont pourchassés par une mystérieuse créature. Ils s'allient alors à une bande d'Amazones du Futur...

UNE PARODIE MORDANTE ET DÉJANTÉE, SIGNÉE RICHARD J. THOMSON, AVEC LAURENT DALLIAS, ALAIN ROBAK, JEAN-FRANçOIS GALLOTTE...

UNE CURIOSITÉ À POSSÉDER DANS SA VIDÉOTHÈQUE !

99 F SEULEMENT

Une sélection METALUNA FILMS

Je commande :
❐ ROBOFLASH WARRIOR
❐ ATTACK OF SERIAL KILLERS FROM OUTER SPACE
au prix de 99 F + 20 F de port par K7

Nom ______

Adresse ______

Code Postal ______ Ville ______

à retourner à AJC PROPAVAS, 8 rue Christian Gilbert, 92600 ASNIÈRES SUR SEINE

VENTE EXCEPTIONNELLE

AFFICHES ET PHOTOS DE CINÉMA

A partir de 35 f l'affiche gd format

+ de 400 titres de cinéma fantastique

+ de 1.800 titres sur catalogue général

Pour recevoir notre liste cinéma fantastique (+ de 400 titres), joindre 3 timbres à 2,80.
Pour recevoir notre liste complète (+ de 1.800 titres), joindre 5 timbres à 2,80.

Dominique BESSON - Chemin de la Loube
13650 MEYRARGUE

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
Métro St-Georges
Tél.: 42 81 02 65



Rayon de K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion. Plus de 2.000 titres, divers et fantastique

Photos de films - portraits d'acteurs - affiches - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

En ce moment, tout sur Aux Frontières du Réel, Star Wars, Schwarzenegger, James Bond, The Crow, Stallone, Freddy et les séries télé en général...

MOVIES 2000 achète K7 vidéo, revues de cinéma, photos, fanzines, ektas...



NOUVEAU : rayon laserdiscs, neuf et occasion.



TOUS AUX MANIFS !

■ Le cinémanga poursuit allégrement son tour de France. Après Paris, Le Mans, Lille et Brest, ce festival itinérant visitera le Magic Ciné-ma de Bobigny (du 17 au 23 janvier), La Coupole de Combs la Ville (mêmes dates), l'espace Jacques Prévert de Savigny le Temple (pour une nuit du manga le 20 janvier de 21 heures à l'aube), la Rotonde de Moissy-Cramaye (même topo), les Navires à Valence (du 31 janvier au 11 février), le Kino Ciné de Villeneuve d'Ascq (du 21 au 27 février), puis Lyon, Toulouse, Angers, Dieppe, Rouen, le Havre... Le programme inclue **Arion, Galaxy Express 999, Grey, Les Héros de la Galaxie, Macross/Robotech, La Guerre des Démons, Ranma 1/2** et **Conan-Le Fils du Futur**. Renseignements par minitel sur le 36-15 Toon et, sur internet, au www.cyberstation.fr:/-seiganma-/cm.html.

■ Le samedi 27 janvier à minuit au Cinéma Racine Odéon (6, rue de l'école de Médecine, 75006 Paris) se tiendra La Nuit des Samouraïs, Yakuzas et Monstres Japonais. Films programmés : **Baby Cart-L'âme d'un Père, Le Cœur d'un Fils, Mothra contre Godzilla** et **Le Vagabond de Tokyo**, soit un film de sabre, un monster-movie et un polar. Tarif : 80 francs (prévente sur place : 70 fr.). Et on offre le petit déjeuner, bande de petits veinards avides de caféine !

Deux semaines pile-poil plus tard, le samedi 10 février à minuit pétant se tiendra au même cinéma La Nuit des Serial Killers (prenez un abonnement, c'est plus simple). Films programmés : **Tueurs Nés, Henry, Portrait of a Serial Killer** et **Le Silence des Agneaux**. Même tarif et même petit déj' offert.

■ Vous avez toujours rêvé d'échanger quelques propos avec Terry Gilliam ? Ce sera chose faite le 20 février prochain au Grand Rex (celui de Paris !), après la projection en avant-première, et en Grand Large sioûplait, de **L'Armée des 12 Singes**. La séance débute à 20 heures 30 par la présentation du moyen métrage **La Jetée** de Chris Marker. Les billets seront mis en vente dès le 15 janvier dans les FNAC et au Grand Rex pour, approximativement, 60 francs.

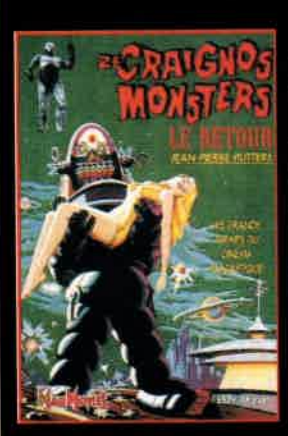
■ Cinéma BIS à la Cinémathèque République, 18 Fbg du Temple, Paris 12°. 26 janvier : «PRISONS DE FEMMES» (Arrghhh !) avec **Les Brûlantes** et **Cinq Femmes à Abattre**. 9 février : «JOHN GILLING» avec **Les Secrets du Dr Boronski** et **La Femme Reptile**. 23 février : «FRANCO NERO» avec **Django** et **Keoma**. Que du bon !

■ Du 1er au 10 février se tiendra la 16ème édition de Fantasporto (à Porto, donc), qui présentera en compétition une vingtaine de films dont **Witch Hunt, Crying Freeman, Le Cobaye 2, The Funeral** (d'Abel Ferrara), **Hellraiser IV, Tokyo Fist**...

■ Les heureux festivaliers (une espèce en voie de disparition) pourront, après le Portugal, visiter la Belgique, et Bruxelles plus précisément où se déroulera du 8 au 23 mars le 14ème Festival International du Film Fantastique, de Science-Fiction et Thriller de Bruxelles (ou le F.I.F.F.S.F.T.B., absolument !). Pas encore de sélection, mais les intéressés pourront toujours se renseigner début février au 32/2/201 06 03 (c'est un numéro de téléphone).

ZE CRAIGNOS MONSTERS - LE RETOUR

Jean-Pierre Putters
Éditions Vents d'Ouest



Pas de «Mad'gazine» dans ce numéro pour cause d'actualité surchargée. Ce n'est pas une raison pour passer à côté d'un bouquin très attendu, le tome 2 des **Craignos Monsters**. Souvenez-vous, il y a quatre ans un livre étrange apparaissait sur les rayons. Un ouvrage qui allait enfin rendre justice aux créatures les plus immondes, les plus horribles, les plus abjectes du septième art, ainsi qu'aux réalisateurs qui y ont consacré leur carrière. Le triomphe fut total. Les livres se sont vendus comme des petits pains, les fans en folie attendaient en hurlant au pied de sa maison que l'auteur veuille bien apparaître à son balcon. Le succès était mondial (oui Monsieur !, on a très bien vendu dans le Benelux). Un second tome se devait donc de suivre pour assouvir l'attente de la foule en délire. C'est chose faite, et bien faite. Toujours une iconographie incroyable avec des affiches d'époque parfois ultra-rares et des photos de nos monstres favoris comme s'il en pleuvait. Plus de 600 illustrations dans les quelque 200 pages de ce livre très riche. On retrouve une nouvelle fois les pages remplies de nos Craignos Monsters chéris, mais cette fois, au lieu de s'en prendre aux réalisateurs, l'auteur rédige divers chapitres consacrés à quelques-uns des grands thèmes du genre, comme les savants fous ou les invasions extraterrestres. Huit chapitres différents, huit thèmes explorés, conclus par une filmographie détaillée. Un travail de fourmi parfaitement mis en valeur par des textes documentés et très drôles. Le monsieur qui a écrit ce livre fait son travail le plus sérieusement du monde, sans jamais se prendre au sérieux. Ça, c'est plutôt bien. Comment qu'y s'appelle l'auteur ? Jean-Pierre Putters. Il ira loin ce petit, moi je vous le dis. D.A.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

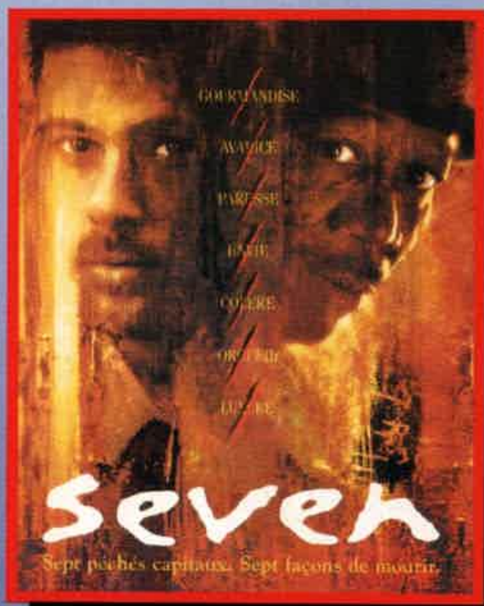
D.A. : Didier Allouch. J.C.: Julien Carbon.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DA	JC	VG	JPP	MT
L'Armée des 12 Singes	5		6		5
Babe		6			6
L'Indien du Placard				2	1
Johnny Mnemonic	3	0	4		3
Jumanji					4
Mortal Kombat	4	1	4	2	4
La Mutante	3	4		3	3
Roswell	2	4	1	2	4
Seven	5	6	5	5	6
Strange Days	3		1		4
Waterworld	2	1	2	4	5

ABONNEMENT



SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



T-SHIRTS & AFFICHES !

Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **AUX FRONTIÈRES DU RÉEL**, avec carrément trois super épisodes dedans (ANASAZI, THE BLESSING WAY & PAPER CLIP), ou le t-shirt de **SEVEN**, dont on dit qu'il a la particularité d'absoudre tous les péchés (et de ne pas rétrécir au lavage) ou encore la suuuuperbe affiche 120 x 160 de ce même **SEVEN** (qui a la particularité, paraît-il, de faire très joli sur un mur).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort, nous vous enverrons, au choix, l'affichette 40 x 60 de **JUDGE DREDD**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* qui manque cruellement à votre collection (à ceux, nombreux, qui ont réclamé le 26 d'*IMPACT*, on signale que le 27, dans le genre, n'est pas mal non plus).



Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________________

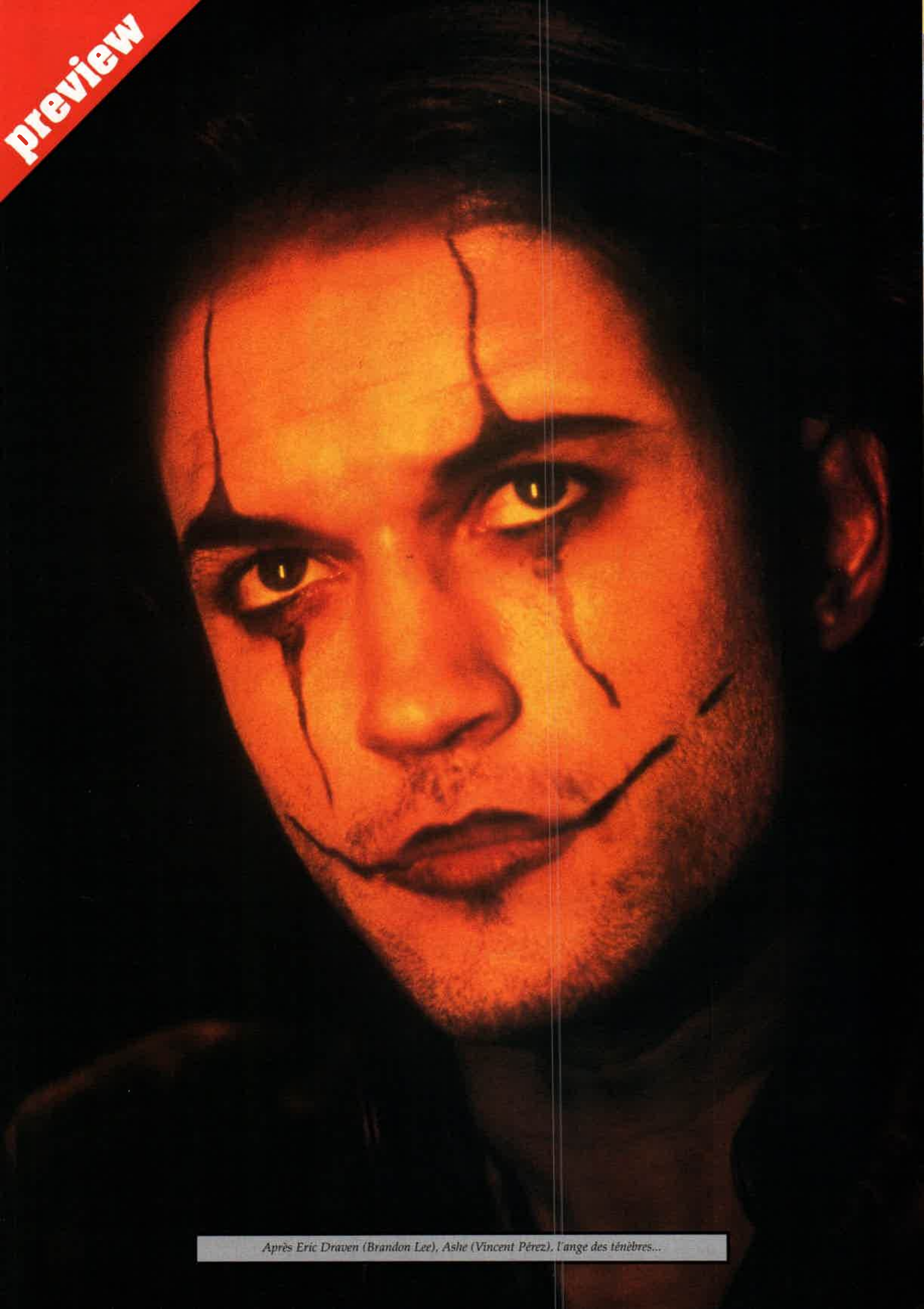
PRÉNOM ______________________________

ADRESSE ______________________________

____

____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international



Après Eric Draven (Brandon Lee), Ashe (Vincent Pérez), l'ange des ténèbres...

The Crow

city of angels

THE CROW : une entêtante ghost-story frappée du sceau du film-culte, mythifiée par la présence-posthume de Brandon Lee, par une mise en images baroque et énergétique. THE CROW : un black sabbath exagérément violent, romantique, rythmé par une musique tour à tour tonitruante et sensuelle. THE CROW : un succès international que personne n'avait prédit. Un cérémonial morbide dans un enfer urbain. Une vengeance d'outre-tombe sans chair putréfiée et bourrée de sentiments... Un film unique qui ne pouvait rester unique.

Fatal que cela soit arrivé. Que le succès inattendu de **The Crow** entraîne une séquelle, une suite-remake directement connectée à l'original. Un original encore dans toutes les mémoires, de ces films-cultes que l'on visionne encore et encore. Jusqu'à ce que la bande magnétique s'use. Jusqu'à ce que les sillons du laser se creusent. Mais c'est la règle, une figure imposée lorsqu'un titre ameute la grande foule et accumule des profits considérables. Même si le décès accidentel de Brandon Lee, star posthume de **The Crow**, l'affecte profondément, le producteur Edward Pressman, pressé par les distributeurs de par le monde, consent à **The Crow 2**, alias **The Crow : City of Angels**. Pas question, évidemment, de ramener le personnage d'Eric Draven du royaume des morts. Pourquoi celui-ci, d'ailleurs, reviendrait-il de l'autre monde puisque vengeance est désormais faite ? Et trouver un repreneur au personnage tient carrément du suicide. Eric Draven reste Brandon Lee à jamais et c'est très bien ainsi. Lorsque l'annonce de la production de **The Crow : City of Angels** se répand, des noms suivent. On parle de Mark Dacascos, un as de la savate consacré par le **Crying Freeman** de Christophe Gans. Une belle gueule, athlétique, comédien décent... Il aurait pu. On parle aussi d'Olivier Gruner, contacté par le directeur du casting pour se présenter aux auditions. Spécialiste du film d'action et de science-fiction à budget modeste (**Nemesis, Angel Town, Automatic**), Olivier Gruner, ancien militaire dans sa bonne France natale, manque de ce ténébreux magnétisme indispensable au rôle. On parle aussi du chevelu Jon Bon Jovi, chanteur trépignant d'un hard-rock adapté à un public d'adolescents sages, pas révoltés, et qui revêtiront le costume-cravate aussitôt la majorité atteinte. Difficile de l'imaginer dans la peau d'un fantôme romantique. Reste que l'idée de confier la vedette à une rock-star n'est pas pire qu'une autre. Plutôt meilleure même. Eric Draven n'était-il pas bassiste et leader d'un groupe de hard ? De plus, l'imagerie hard-rock colle si bien au mythe que des groupes aussi considérables que The Cure, Nine Inch Nails et My Life with the Thrill Kill Kult caviardent le chef-d'œuvre gothique d'Alex Proyas de quelques morceaux à décorner les boeufs. La timide zizique de Jon Bon Jovi aurait carrément orienté l'héritier d'Eric Draven vers le propret, le politiquement correct. Les producteurs, heureusement, l'ont compris.

un corbeau de chez nous

Recalés les cogneurs Mark Dacascos et Olivier Gruner. Recalé Jon Bon Jovi. Qui alors ? Un comédien que l'on n'attendait pas. Les Américains surtout. Les Français aussi, surtout que les premiers informés prirent la nouvelle pour un canular, une mauvaise blague. Ben oui, Vincent Pérez, le jeune premier du cinéma français des années 90. De mère allemande et de père espagnol, Pérez joue dans **Cyrano de Bergerac, Capitaine Fracasse, Indochine, Fanfan, La Reine Margot**... Autrement dit, Emmanuelle Béart, Sophie Marceau, Catherine Deneuve et Isabelle Adjani sont passées dans ses bras. Exploités aux États-Unis, **La Reine Margot** et **Indochine** (lauréat de l'Oscar du meilleur film étranger) expliquent sa présence au générique de **The Crow : City of Angels**. *«Lorsque les collaborateurs d'Edward Pressman m'ont approché, ils n'avaient qu'un vague synopsis de l'histoire à me proposer. J'ai poliment refusé car, même si le concept m'intéressait, le concentré du scénario ne me disait rien qui vaille. Je n'y ai pas trouvé matière à m'enthousiasmer. Mais ils ont insisté. Ils m'ont ensuite envoyé le scénario. À sa lecture, **The Crow 2** m'est apparu sous un jour radicalement différent. L'histoire m'a fasciné, emballé».* Plus de réserve aujourd'hui, maintenant que **The Crow 2** est dans la tombe, pardons dans la boîte ! *«Je pense sincèrement que le film va plus loin que le premier, surtout dans le conflit interne qui anime le héros, dans ses souffrances. Ashe est plus qu'un simple vengeur mort-vivant».* Un bon samaritain ? Un Abbé Pierre rock volontiers castagneur ? *«Le choix de Vincent Pérez a été presque immédiat, même si au départ nous avions des vues sur un comédien spécialisé dans les arts martiaux comme Mark Dacascos. Mais justement, Ashe n'est pas un combattant. Il se range dans la catégorie des romantiques complètement largués. Vincent correspond à cette image. Il fallait un comédien de sa trempe pour que le conflit interne, le déchirement du personnage soit lisible. Physiquement, Vincent rappelle un peu Jim Morrison qui, justement, constitue la référence ultime de son rôle».* Un soutien énergique émis par Tim Pope, le réalisateur en poste.

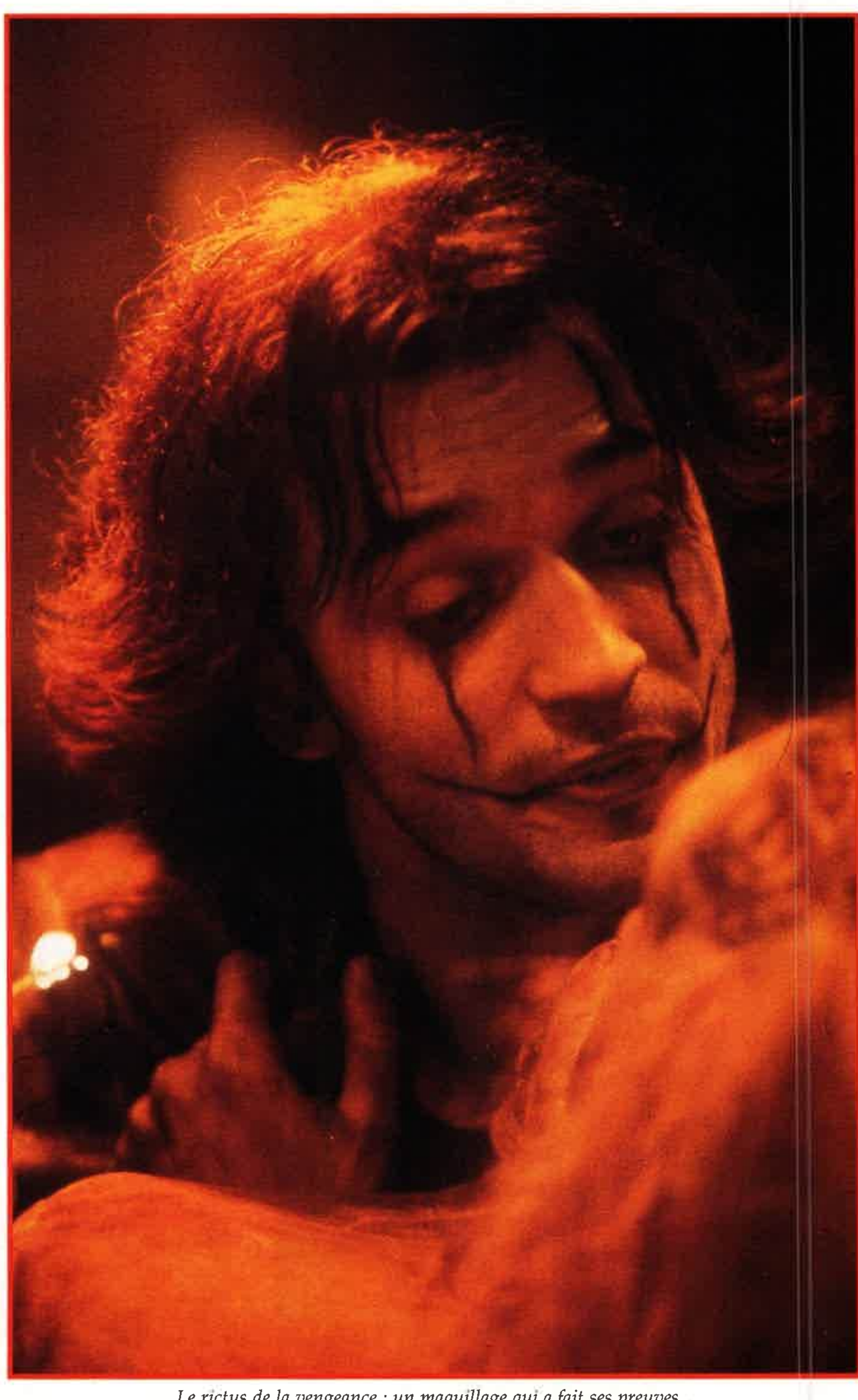


Des lumières mordorées pour une chevauchée sauvage entre deux mondes...

les plumes et la cendre

Dur dur de succéder au défunt Brandon Lee. Mais, pour éviter que la nouvelle recrue soit assassinée sous ■ ■ ■

■ ■ ■ l'autel de la comparaison perfide, producteurs et scénaristes imaginent tout simplement un autre personnage. À la fois différent et très proche du créateur du mythe. Ashe : traduisez par Cendre. «*Un nom tout en ironie. Je meurs au début de l'histoire, et la corneille du premier film me ramène du royaume des ténèbres. Étant demeuré longtemps absent, je dois réapprendre à vivre, les gestes du quotidien. Ashe revient d'entre les morts avec une mission : porter secours aux âmes en péril, en détresse, dans un Los Angeles au bord du chaos. Los Angeles signifie d'ailleurs en espagnol La Cité des Anges, qui se traduit en anglais par City of Angels. Encore un nom tout en ironie. Surtout que les anges en question ne ressemblent pas à ceux de l'imagerie d'Epinal. Ce sont des paumés qui se cherchent à travers des rues sales et dangereuses. Je leur sers un peu de guide en tentant de leur montrer la vraie valeur de la vie, sa beauté malgré les malheurs qui s'abattent sans cesse sur eux. En leur redonnant espoir, Ashe redonne un sens à son existence*». À sa mort plutôt. Bien que le personnage soit convaincu qu'il appartient toujours au monde des vivants. Son invulnérabilité l'amène pourtant à se poser quelques questions. L'invincibilité, voilà une qualité que Ashe partage avec Eric Draven. «*Marcher sur les traces de Brandon Lee ne m'a pas intimidé plus que ça, bien que je sois très admiratif devant sa performance. Les gens de mon entourage avaient peur pour moi. Ils m'envoyaient des ondes négatives, craignaient qu'il ne m'arrive quelque chose de fâcheux. Il traînait encore toutes sortes de superstitions autour du personnage, du projet*». Mais Vincent Pérez se porte bien dans ses baskets à ce jour. Le tournage, il ne le boucle pas les pieds devant. «*C'est fort possible, en cas de succès, que je reprenne mon rôle pour **The Crow 3**. Maintenant que j'ai fait mes griffes dans un premier film américain, je peux demander et obtenir davantage de latitude concernant mon personnage et l'histoire qui va autour*».



Le rictus de la vengeance : un maquillage qui a fait ses preuves...

la fillette a grandi

«*Le danger qui menaçait **The Crow 2** : qu'il ne soit qu'une imposante production sans âme. Il m'apparaît plus judicieux de poursuivre sans Eric Draven. Il n'y a aucune raison pour qu'il réapparaisse. Moralement, cela aurait été douteux de continuer avec lui*» appuie le scénariste David Goyer, chargé de réadapter la bande dessinée de James O'Barr. Un thriller carcéral avec Van Damme (**Coups pour Coups**), quelques petites productions Charles Band (dont **The Puppet Masters** et ses marionnettes maléfiques), de nouvelles bandes dessinées transplantées au cinéma sur le feu (**Venom, Ghost Rider**)... Rien qui ait marqué durablement les esprits à l'actif de David Goyer. Soucieux d'injecter de multiples références à la mythologie grecque et à «L'Enfer» de Dante, le scénariste prend également l'initiative de réintroduire le personnage de Sarah, la gamine dont Brandon Lee se faisait le protecteur. «*Il m'a semblé logique qu'elle revienne, plus âgée. Déjà familière du Corbeau, Sarah aide Ashe dans sa transition spirituelle*». Un guide indispensable du fantôme dans le monde des vivants en somme, que Tim Pope, le metteur en scène, voit sous un autre jour. «*Entre Ashe et Sarah vient à naître une synergie, une chimie intéressante dont l'aboutissement est l'union entre l'âme et le corps, l'union de la pensée et de la chair. Cette rencontre entre Ashe et Sarah donne à **The Crow 2** une dimension philosophique et poétique que l'on ne trouvait pas dans le premier film*». Auprès de Vincent Pérez, c'est la Canadienne Mia Kirshner, remarquée dans **Meurtre à Alcatraz** et, surtout, **Exotica**.

les angoisses de Vincent

Plutôt que de visionner inlassablement **The Crow** pour s'imprégner du jeu de Brandon Lee, Vincent Pérez préfère chercher l'inspiration ailleurs, éviter le plagiat servile. Tout à son honneur. «*J'ai mis un peu de moi-même dans Ashe. Mes questions existentielles, mes angoisses face à la mort. La musique de Jim Morrison et des Doors m'a permis de me placer sur la même longueur d'onde que les sentiments que m'inspirait le scénario. Je me suis laissé dériver au rythme de leurs sonorités, de leurs notes parfois très morbides, incantatoires, religieuses par moments. Car **The Crow 2** est un film quasi-mystique, une fable. Les morts violentes qui se succèdent interviennent comme une sorte de cérémonial, de rituel religieux. Ashe y remplit en quelque sorte la fonction d'un prêtre rédempteur. Disons plutôt un ange noir, un fantôme coincé entre deux mondes, celui des vivants et celui des morts*». Monde où il envoie les pires fripouilles de Los Angeles, notamment les hommes de main de Curve (Iggy Pop), ceux qui l'ont tué après avoir assassiné, sous ses yeux, son gamin. Une vengeance d'outre-tombe qui exige de Vincent Pérez quelques indispensables séances de remise en forme. «*J'ai suivi un entraînement épuisant un mois durant, tous les jours, de sept heures du matin à minuit parfois. Une autorité en matière d'arts martiaux et de cascades m'a formé. Il fallait que je puisse rivaliser avec un Van Damme. Si le tournage est effectivement exténuant, notamment lorsque je dois grimper le long d'une paroi d'immeuble et monter sur une statue d'ange ailé, le plus dur ne se situe pas sur un plan purement physique. À ce niveau plus cérébral, **The Crow 2** me touche plus intimement. Il aborde la mort de façon très sérieuse, de front. Il m'appartient de la combattre, de contrecarrer ses projets, d'empêcher, dans une scène formidable, qu'elle entraîne un jeune type dans son sillage*».

cherchez le mythe

«***The Crow : City of Angels** narre une histoire radicalement différente du premier. Si cela n'avait pas été le cas, je n'aurais pas accepté de la mettre en*

scène» annonce clairement le réalisateur Tim Pope. *«Exact qu'il a été question d'une suite bateau, banale, qui exhumait tout simplement Eric Draven et l'envoyait démolir d'autres méchants très teigneux. Le résultat aurait certainement donné un film nul. Brandon Lee étant mort sur le plateau de* ***The Crow****, cette séquelle aurait eu un côté franchement morbide, très malsain, en cherchant à faire de l'argent au box-office sur le dos d'un disparu. Créer un nouveau mythe s'avère nettement plus stimulant.* ***The Crow 2*** *part dans une autre direction avec pour traits d'union entre les deux films le Corbeau, l'oiseau qui réveille les âmes, et Sarah, la gamine du premier volet. Aujourd'hui, Sarah est une femme. De témoin de la vengeance d'Eric Draven, elle devient un protagoniste actif».*

Lourde, la tâche pour Tim Pope, aussi lourde que celle de Vincent Pérez : succéder à Alex Proyas avec qui il partage le même background. Des clips musicaux (pour Queen, David Bowie, Paul McCartney, Iggy Pop, Siouxsie & the Banshees, Neil Young et surtout The Cure), des spots publicitaires (*Coca Cola, Kodak, Kelloggs, McDonalds...*), un court métrage (**Phone**), un film pour enfants destiné à la télévision (**Accidentally on Purpose**)... Tim Pope possède indéniablement l'étoffe d'un esthète moderne. D'un virtuose des images macabres, syncopées, en symbiose totale avec la musique qu'il illustre (les clips des Cure tout particulièrement, gothiques et décadents à souhait). Mais Tim Pope se défend d'accorder plus de crédit à la forme qu'il en accorde au fond. *«Autant que les images et l'atmosphère d'un Los Angeles à peine futuriste, il m'importe d'explorer les paradoxes du mythe, son histoire. Au tout début du film, nous suggérons qu'Eric Draven n'était pas le premier à revenir de la mort, que beaucoup d'autres l'ont précédé au fil des siècles. Nous suggérons aussi que le Corbeau ne choisit pas exclusivement des hommes adultes. Il peut également choisir des femmes, pourquoi pas des enfants. Dans ce sens, nous avons essayé de fouiller davantage les implications de la bande dessinée de James O'Barr à la base du mythe, d'aller plus loin encore dans la pureté des émotions et du graphisme».*

Fervent admirateur de James O'Barr, David Goyer abonde dans son sens. Pour lui, l'univers du dessinateur ne se résume pas à une seule histoire, une unique tragédie. *«Il serait passionnant de poursuivre ce cheminement entre la mort et la vie sous forme d'anthologie. Le corbeau ferait chaque fois la jonction. J'imagine très bien un* ***The Crow 3*** *prenant pour cadre le 17ème siècle, ou même un futur lointain. Pourquoi une mythologie aussi riche devrait-elle se limiter à un cadre contemporain, à un héros unique ?».*

De belles et bonnes intentions, Tim Pope n'en manque pas. Digne de confiance ce nouveau venu ? Tout porte à le croire car, depuis des années déjà, les producteurs hollywoodiens lui font les yeux doux. Plutôt que de se jeter sur le premier scénario venu, il préfère attendre dans le brouillard londonien qu'il affectionne tant. Attendre un manuscrit qui le motive, riche d'un potentiel tant thématique que plastique. *«Je dis toujours que* ***The Crow 2*** *est une sorte de* ***Batman*** *qui «en» a, qui n'a pas froid aux yeux. Ce que nous accomplissons ici, les responsables des* ***Batman*** *n'oseraient pas le faire. Ils n'oseraient même pas y penser».* Doit-on en conclure que **The Crow 2** voudrait bien se placer en version dure du désormais très gentil, très édulcoré justicier de Gotham City ?



Un gunfight sévère et des méchants au look sado-maso. Ambiance, ambiance...
(Dessins de pré-production de cette page : Taani Kunitake)



Los Angeles, la cité des anges : le théâtre de l'action mis aux couleurs du corbeau.



Ashe comme ultime gargouille d'une cathédrale outrancièrement gothique.



Curve, le gangster le plus teigneux de Los Angeles.

le changement sans révolution

«En arrivant sur le projet, j'ai immédiatement mis les choses au point : ***The Crow 2*** *ne sera pas, sur le plan visuel, un ersatz du premier. Ce n'est pas pour autant qu'il faut rompre avec le passé. Tout chambouler pour être différent à tout prix. J'ai tenu à créer une ambiance un peu plus lumineuse que celle de* ***The Crow****, moins ténébreuse, moins déprimante. C'est pourquoi les couleurs tirent davantage vers l'or, le bleu. Elles correspondent à la personnalité de Ashe. Ashe est un ange à la dérive, un fantôme en quête de lumière et de paix et qui, peut-être, accédera à la fin du film au Nirvana».* Des éclairages différents donc, moins orientés ténèbres, pénombre, pour un enfer urbain conçu par Alex McDowell, le directeur artistique par qui **The Crow** prit forme. Une star dans sa profession. *«****The Crow*** *part d'un sentiment de décadence, de pourrissement que j'ai observé à Detroit, une ville dont nous avons essayé de capturer l'âme. D'une certaine façon, nous répétons la même opération dans cette suite. Nous tentons de décrire l'essence même de Los Angeles, de mettre en évidence des facettes gothiques que le cinéma n'avait jamais encore montrées».* Très audacieux Alex McDowell, sacrément culotté même. Comment appréhender ainsi une mégalopole perpétuellement noyée sous l'irradiant soleil californien ? A priori, corbeaux et corneilles préfèrent battre de l'aile et coasser dans des lieux plus sinistres, brumeux et pluvieux. Mais le talent exceptionnel d'Alex McDowell pourrait transfigurer Los Angeles, lui ravaler la façade, le temps d'un film, à grands coups de références au polar des années 40. L'ombre du Corbeau plane sur la Cité des Anges. Un Corbeau qui n'accepte de s'envoler qu'en musique. Tim Pope prévoit The Cure, Iggy Pop, Siouxie & the Banshees, les groupes pour qui il a tourné des clips fameux. *«****The Crow 2*** *intègre aussi des morceaux de Oasis et Foo Fighters, des représentants de la nouvelle vague rock. Je m'efforce d'allier la musique alternative vraiment hard à des airs plus cool, plus romantiques, pour mieux saisir les émotions aussi diverses que troublantes dans lesquelles baigne le film».* Les mots de Tim Pope caressent dans le sens du poil ceux qui vénèrent **The Crow**, l'original. D'autant plus âpre est le défi à relever.

Emmanuel ITIER

P.S.: **The Crow : City of Angels** sortira l'été prochain sur les écrans français.

actualité cinéma sortie le 31 janvier

Seve

Le Diable par la queue

Andrew Kevin Walker

Avant de devenir un thriller de David Fincher avec Brad Pitt et Morgan Freeman, SEVEN est un scénario d'Andrew Kevin Walker. Un jeunot qui fait bouillir la marmite en travaillant pour Tower Records. Modestement, anonymement, à la caisse de cette chaîne de magasins spécialisés dans les décibels. Comme ça, au contact d'une clientèle new-yorkaise parfois étrange, riche en révélations sur la nature humaine, Andrew Kevin Walker imagine qu'un certain John Doe pète les plombs, se prend pour la main armée de Dieu et punit ses contemporains les moins vertueux selon des cérémonies abominables. Ce manuscrit, tout génial qu'il soit, aurait pu moisir dans l'un des tiroirs du petit appartement de son auteur...

Comment, précisément, est né *Seven* ? Dans le cadre d'une commande d'un producteur, par votre volonté de percer à Hollywood ou de manière tout à fait ludique ?

Lorsque j'ai écrit **Seven** voici quatre ans et demi aujourd'hui, je n'avais aucune idée précise en tête. Des images oui, mais pas vraiment de visages de comédiens. Il m'arrivait de penser à William Hurt pour le rôle de Somerset, mais c'est tout. À l'époque, je travaillais pour *Tower Records* à New York ; je vendais des disques, un monde très éloigné des hautes sphères hollywoodiennes. Cette histoire, je l'ai rédigée pour moi. On appelle ça un «spec-script», à savoir un scénario basé sur d'éventuelles spéculations. Je n'avais aucune certitude quant au destin de mon manuscrit, seulement l'espoir de le vendre à un producteur. En fait, je n'ai pas agi selon les coutumes. Généralement, un scénariste rencontre un producteur, lui raconte son histoire, espérant intéresser son interlocuteur qui lui donnera un peu d'argent pour qu'il développe ses idées. Moi, des producteurs, je n'en connaissais aucun. Il n'est pas aisé de savoir quelle attitude adopter pour creuser son trou dans le monde du cinéma. Mais, à mon bénéfice, j'avais un manuscrit à montrer et cela facilite un peu les choses. Il n'est donc jamais inutile d'écrire pour soi.

Comment avez-vous «vendu» le script de *Seven* ? Vous avez mis une cravate pour aller frapper à la porte du premier producteur venu ?

Je vivais alors à New York, loin de Los Angeles où tout se passe. À cette époque, j'ai vu **Bad Influence**, un thriller avec Rob Lowe et James Spader. Au générique, j'ai remarqué le nom de son scénariste, David Koepp (1). Sachant que les agents ne jettent jamais un coup d'œil sur un scénario qui ne leur est pas personnellement recommandé par une de leurs connaissances, je me suis mis en quête du numéro de téléphone de David Koepp. Plus facile que je le pensais. J'ai appelé les renseignements de Californie et, par chance, il ne figurait pas sur la liste rouge ! Le plus simplement du monde, je lui ai passé un coup de film pour lui demander de lire mon scénario. La chance continuait de me sourire : David est l'un des types les plus authentiquement gentils de la Terre. Il ne me connaissait ni d'Eve ni d'Adam, mais a tout de même accepté de lire le script. Il l'a tellement aimé qu'il l'a passé à son agent. Et cet agent m'a aussitôt pris sous contrat.

Au stade de l'écriture de *Seven*, n'avez-vous pas plus ou moins subi l'influence du *Silence des Agneaux* ?

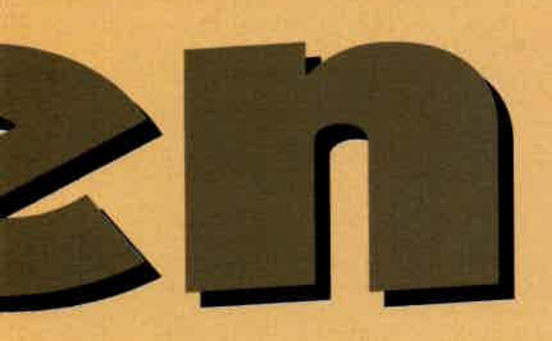
J'ai écrit **Seven** avant que **Le Silence des Agneaux** ne sorte sur les écrans. Et je n'avais pas lu le roman original de Thomas Harris. Du coup, j'ai échappé à son influence. Bien sûr, j'ai ensuite vu ce film que j'adore, quoique, dans le genre serial killer, je préfère **Le Sixième Sens**.

N'avez-vous pas enduré, comme l'immense majorité des scénaristes débutants, les aléas des séances imposées de réécriture par la production, toujours désireuse d'édulcorer, d'élargir le potentiel commercial ?

Les changements sont inévitables lorsqu'un scénario devient un film. Mais j'ai eu beaucoup de chance de composer avec des gens respectueux de mon travail. Ce fut une expérience très enrichissante de travailler avec David Fincher, de l'observer superviser la réécriture du script. Je suis persuadé que, grâce à son intervention, certaines scènes fonctionnent mieux à l'écran qu'elles ne fonctionnaient à l'écrit. Je lui suis reconnaissant d'avoir respecté ma volonté de ne donner aucun nom à la ville. **Seven** se déroule dans une ville, pas dans telle ou telle ville. Je lui suis aussi reconnaissant d'avoir choisi Kevin Spacey pour incarner John Doe. Grâce à



Mills aux trousses d'un John Doe fantomatique : une poursuite mémorable.



son extraordinaire talent, le personnage fonctionne pleinement. Il permet de rentrer dans la tête d'un tueur en série, de comprendre ses motivations. Un exercice très périlleux.

Comme ?

Dans la dernière partie du film, Somerset, Mills et John Doe sont dans une voiture, roulant dans le désert. David Fincher a, plus particulièrement dans cette séquence, renforcé leurs rapports par les dialogues. J'en suis satisfait. Du coup, en écoutant les arguments des trois hommes, chacun semble avoir raison, chacun se conforte dans ses opinions. On peut les comprendre, mais désapprouver leurs méthodes, surtout celles de John Doe et de Mills. C'est d'ailleurs sur le dénouement de **Seven** que les discussions ont le plus souvent porté. Les producteurs et *New Line* m'ont même suggéré des fins moins sombres, moins déprimantes. Mais, avec le soutien de David Fincher et des comédiens, j'ai obtenu gain de cause. Du coup, malgré une pirouette, la fin de mon scénario originel est quasiment celle que vous avez aujourd'hui à l'écran.

Les serial killers étant très présents dans les «tabloïds» américain, vous avez sans doute choisi l'un d'entre eux, ou au moins un fanatique religieux, pour servir de modèle à John Doe, le tueur de *Seven*...

Je ne me suis guère documenté sur les tueurs en série. Je me suis davantage concentré sur la médecine légale, la criminologie, la manière dont on pratique les autopsies... Tous ces détails qui rendent une enquête crédible, authentique. J'ai donc beaucoup plus orienté mes recherches sur la police que sur le criminel. C'est d'ailleurs évident à la vision du film. Aucun serial killer ne m'a servi de modèle, de près ou de loin, pour façonner la personnalité de John Doe. En écrivant **Seven**, je me suis pris de passion pour la criminologie. J'ai lu des livres très sérieux sur le sujet, regardé des cassettes vidéo. Là, j'ai appris les bases légales, les procédures policières, la façon dont un policier doit se comporter sur le lieu du crime, la façon dont le cadavre doit être enveloppé... Fascinant. Même si vous ne pouvez pas insister sur cette foule de détails dans un film, il est important de les intégrer au décor, en toile de fond. Au-delà de la mécanique de précision d'une enquête, je tenais néanmoins, dans **Seven**, à décrire la déprime, la tristesse qui envahit un policier quotidiennement pris dans l'engrenage de la mort, du meurtre et des horreurs perpétrées sur des innocents.

Dans *Seven*, vous affirmez que le FBI surveille étroitement les livres les plus sulfureux des bibliothèques publiques. Info ou intox ?

Non, le FBI ne fouille pas dans les fichiers des bibliothèques, même lorsque celles-ci mettent à la disposition du public des ouvrages comme «Mein Kampf». L'idée que les fédéraux s'immiscent ainsi dans la vie privée des gens m'est venue à l'époque où circulaient des rumeurs sur la parution d'un manuel de fabrique de la bombe atomique. Les médias et les politiques s'en étaient emparés pour ■ ■ ■



William Somerset (Morgan Freeman) et David Mills (Brad Pitt) : deux flics au seuil de l'enfer...



Mills furieux qu'un photographe investisse les lieux du crime...



Mills et Somerset pénètrent dans l'antre de la peur, l'appartement de John Doe.

■■■ débattre sur les excès de la liberté d'expression, sur les conséquences de la divulgation de certaines informations hautement confidentielles. Je me suis dit que si une bibliothèque mettait un tel ouvrage à la disposition du public, une organisation anti-terroriste serait très intéressée de connaître l'identité de ses lecteurs.

Si on accuse *Seven* de broyer systématiquement du noir, de se complaire dans le pessimisme, comment réagissez-vous ?

Lorsque j'ai écrit **Seven**, je vivais à New York. Je n'étais pas très heureux dans cette ville. Disons que j'étais carrément au bord de la dépression, un état qui correspond d'ailleurs assez à ma nature. Je suis conscient que cela transparaît dans le film. Mais, néanmoins, je ne crois pas qu'il bloque systématiquement toutes les issues de secours, les sorties vers l'espoir, même si je suis quelqu'un de pessimiste. Peu importe, toutefois, votre pessimisme : vous devez vous battre, jour après jour, pour garder la tête hors de l'eau. Vous devez continuer, ne jamais baisser les bras. J'en suis persuadé. Cela m'a permis de survivre malgré mon état dépressif. **Seven** exprime clairement ce point de vue. En ce sens, je ne suis pas aussi pessimiste. Je laisse néanmoins aux spectateurs le soin de mesurer les degrés de pessimisme et d'optimisme du film.

Disons que cette histoire ne se termine pas exactement comme un film hollywoodien soucieux de ménager une touche finale optimiste !

Je ne crois pas aux dénouements heureux de la majorité des films hollywoodiens, au happy-end. Cela correspond rarement à la réalité. En choisissant de terminer **Seven** sur une note assez sombre, j'ai opté pour un certain réalisme, c'est tout. D'ailleurs, les films qui se terminent mal ont plutôt tendance à m'attirer. **Macadam Cow-Boy**, **Conversation Secrète** et **French Connection** comptent parmi mes préférés.

***Seven* s'avère assez ambigu dans la mesure où John Doe peut être perçu comme un justicier, un ange exterminateur, qui rentre en guerre contre la corruption de la société moderne.**

Je pense que, aujourd'hui, les gens sont incroyablement frustrés de ne pouvoir agir contre la dérive de la société. D'une certaine façon, John Doe cristallise cette frustration : il agit. Mais on ne peut pas dire qu'il apparaisse comme une sorte de justicier. D'abord, John Doe s'attaque à des innocents, même si ces personnes, notamment la prostituée atteinte du Sida, ne sont pas exemptes de tout reproche. John Doe ne cible jamais les grands criminels, les véritables coupables. S'il est un justicier, c'est que le mot «justice» prend une signification particulièrement tordue et dangereuse. Même le plus fanatique des spectateurs, celui qui approuve ses opinions, ne peut se reconnaître dans ses méthodes. Avant tout, John Doe est cinglé ; il ne faut surtout pas en faire le garant d'une certaine morale.

Mills se pose justement en garant de la morale. Mais il est loin de posséder l'intelligence, la culture de Somerset et John Doe...



Mills sous une averse, trempé comme une soupe. Une météo qui donne souvent son climat au film.

opinion

LE MAL À L'ÉTAT BRUT

On ne peut pas vraiment aimer **Seven**. Trop noir, trop poisseux, trop inconfortable. Trop éloigné, aussi, de la production américaine courante, que ce soit par son ambition ou par ses partis pris esthétiques et moraux. Ici, pas de faux fuyants ni de consensus mou. Pas de «cinématographiquement correct» imposé par les comptables du studio. **Seven**, c'est le retour à un cinéma libre et non calibré, le triomphe du metteur en scène et de sa vision sur les executives frileux et leurs comptes en banque. Et pourtant... Pourtant, le film s'annonçait comme un buddy movie conventionnel (un vieux flic désabusé et partant à la retraite fait équipe avec un jeune collègue fougueux...), sur le thème extrêmement prisé ces temps-ci du serial killer. En clair, une nouvelle resucée du **Silence des Agneaux**, un catalogue de clichés comme on en sert des dizaines chaque année à un public américain (et mondial...) avide de sensations fortes. Et la présence de Brad Pitt, la nouvelle idole des jeunes, en tête du générique n'était pas vraiment faite pour rassurer. Là résidait peut être la principale erreur de ceux qui prédisaient à David Fincher un nouveau désastre après sa calamiteuse expérience sur **Alien 3**. Car si le film a pu se faire, si son intégrité artistique a pu être respectée, c'est principalement en raison du soutien inconditionnel apporté par la star à son réalisateur. Et il en avait bien besoin, David Fincher. Parce que, dans un pays où tout film d'action se doit de se dérouler sous le soleil californien, il faut une sacrée dose de culot pour créer cette ville indéterminée, sorte de cité américaine ultime, où il pleut à torrents sans arrêt, où tout semble déliquescent, pourri, en décomposition. Il faut du courage pour mettre en place un univers aussi peu glamour et spectaculaire, pour imposer une fin aussi désespérée. Bref, pour faire d'un banal polar une réflexion quasi-métaphysique sur la nature humaine, sa face sombre, sa folie.

L'intrigue est extrêmement simple : deux flics que tout oppose traquent un psychopathe particulièrement effrayant qui choisit ses victimes et les châtie en fonction des sept péchés capitaux. Sur les lieux de chacun des meurtres, il laisse des signes, des messages destinés à la postérité de ce qu'il considère comme son œuvre. Pas plus le spectateur que les deux personnages principaux ne verront de ces crimes autre chose que le résultat, le cinéaste laissant à chacun le soin de peupler de ses propres peurs et de sa propre imagination morbide les zones d'ombre du film. David Fincher conserve ainsi une distance morale vis-à-vis du tueur dont les agissements sont scrupuleusement relégués hors-champ et, de ce fait, ne s'en rend jamais complice. A contrario, le spectateur, confronté à sa propre monstruosité, a véritablement le sentiment de pénétrer l'univers mental du meurtrier, de le «comprendre» de l'intérieur. De toucher du doigt le «mal absolu» qu'il est censé représenter. Ce qui explique cette sensation de malaise dont on ne peut se débarrasser durant la vision du film et même au-delà. Car Fincher vise l'exemplarité. Et ce n'est pas un hasard si le tueur s'appelle John Doe, comme le personnage créé de toute pièce par des journalistes dans **L'Homme de la Rue** (**Meet John Doe**) de Frank Capra : il est chacun d'entre nous et il n'est personne. Le parfait quidam. Juste un type dérangé qui, comme d'ailleurs le flic interprété par Morgan Freeman, est écœuré par l'apathie grandissante de la société, par sa perte de valeurs et de repères moraux, par son inexorable décadence.

On le voit, **Seven** n'est pas un film facile, un divertissement de plus destiné à faire le bonheur des prime-time télévisuels, mais une œuvre concept à la limite de l'abstraction, en même temps qu'un choc visuel terrassant dans lequel même l'influence du clip, si gênante dans **Alien 3**, est transfigurée. Dur, sans concessions, **Seven** marque un retour à ce que fut le grand cinéma américain des années soixante-dix et rappelle le meilleur Friedkin (une référence que revendique Fincher lui-même) par son regard quasi-documentaire et pourtant ultra-stylisé, son génie du détail, les thèmes qu'il aborde (on n'est pas loin de **L'Exorciste**), et surtout par son pessimisme terrifiant. Du vrai cinéma d'horreur, au sens propre du terme. Alors, non : on ne peut pas vraiment aimer **Seven**, ni y prendre un quelconque plaisir. Après tout, il ne s'agit jamais que du premier très grand film de l'année 1996...

Léonard HADDAD

USA. 1995. Réal.: David Fincher. Scén.: Andrew Kevin Walker. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: Howard Shore. Maquillages : Rob Bottin. Prod.: Arnold Kopelson & Phyllis Carlyle pour New Line. Int.: Brad Pitt, Morgan Freeman, Gwyneth Paltrow, John C. McGinley, Endre Hules, Kevin Spacey... Dist.: Metropolitan Filmexport. Dur.: 2 h 10. Sortie le 31 janvier 1996.

Pour élaborer la psychologie de mes personnages, j'ai lu des interviews de policiers. Elles sont intéressantes dans la mesure où elles vous révèlent précisément qui sont les flics. Elles vous aident à les comprendre, à contourner la plupart des clichés cinématographiques. Je n'irais pas jusqu'à prétendre que Somerset et Mills sont radicalement différents de tous les flics de l'écran, mais ceux-ci ne sortent pas leurs armes toutes les cinq minutes. En près de trente ans de carrière, Somerset ne l'a quasiment jamais utilisée. Certains traits de caractère de Mills découlent de la documentation que j'ai accumulée sur les flics américains. Qu'il ne soit pas très cultivé, très éduqué notamment. Reste que l'ignorance ne l'empêche pas d'afficher un certain optimisme. L'optimisme de ceux qui voient les choses très simplement, de manière très manichéenne. Pour lui, il existe d'un côté le mal, de l'autre le bien. Un point c'est tout. Il a besoin d'y croire pour fonctionner. Mills, c'est un peu un Inspecteur Harry en devenir. **Seven** n'en fait pas un imbécile néanmoins, car ce qu'affirme Somerset peut le toucher, l'amener à réfléchir.

Ne seriez-vous pas tenté par l'arrivée d'un huitième péché capital dans *Seven* ? L'apathie, cette indolence sociale qui ronge Somerset et qui serait autrement plus criminelle que la paresse ou la gourmandise.

L'apathie constitue, selon moi, à la fois une bonne et une mauvaise chose. Dans les grandes villes, l'apathie gagne inexorablement du terrain. Lorsque vous vivez dans l'une de ces cités, il est difficile de ne pas céder à cette neutralité, à cette impuissance prudente. On ne peut pas toujours penser qu'une action personnelle peut changer les choses. Plus les gens voient d'ordures dans les rues, plus ils ont tendance à y jeter les leurs. En résumé, c'est à peu près ça. Un comportement assez lâche en somme. Mais je pense également que l'apathie vous permet de résister émotionnellement à la misère urbaine, de poursuivre votre vie. En gros, si vous vous penchez sur tous les problèmes qui vous environnent, si vous croyez être en mesure de trouver des solutions à ■■■



Brad Pitt : une «belle gueule» d'apprenti-star dans un rôle à la fois ingrat et stimulant.

En direct des ténèbres...

Si **Seven** consacre David Fincher, Andrew Kevin Walker, Morgan Freeman et Brad Pitt, il marque également l'arrivée sur la scène internationale d'un directeur de la photographie d'envergure. Un chef opérateur auquel ce thriller crépusculaire doit un important pourcentage de sa réussite plastique : Darius Khondji, Iranien de souche, qui étudie la photo à Paris et New York. Fervent admirateur de **L'Aurore** de Murnau, de Gregg Toland (chef-opérateur de **Citizen Kane** et des **Raisins de la Colère**) et du **Conformiste** de Bernardo Bertolucci, Darius Khondji voue dès sa plus tendre enfance une passion au cinéma fantastique. *«J'ai découvert le cinéma en allant voir des films d'horreur. La première fois, c'était avec ma mère et ma sœur ; elles m'avaient emmené voir le vieux* **King Kong**. *Alors que défilait le générique de début, la police est arrivée, et comme le film était interdit aux moins de 13 ans, je n'ai pu le voir. Je suis sorti désespéré. Dès mes 13 ans, je suis allé voir tous les films d'horreur de la* Hammer, *les films de Roger Corman, beaucoup de séries B. Je suis devenu un vrai cinéphile. J'ai commencé à tourner des courts métrages en 8mm et Super 8. Je ne faisais pas la différence entre directeur de la photo et réalisateur, pensant que ce dernier tenait la caméra»*. Naturel donc que le jeune homme, en alternance avec la pub et le clip où il côtoie David Fincher, se consacre d'abord à son genre de prédilection. Un magnifique cinémascope noir & blanc pour **Le Trésor des Îles Chiennes**, des teintes mordorées pour **Delicatessen** de Caro & Jeunet, une atmosphère onirique dans **La Cité des Enfants Perdus** des mêmes duettistes...Trois titres qui l'installent. Puis **Seven** qui le consacre. *«Les premières paroles du réalisateur sont généralement très importantes. Concernant* ***Seven****, David Fincher m'a simplement dit : "Les images doivent être effrayantes et réelles"»*. Une indication qui marque Darius Khondji. L'inspiration, il la trouve dans des promenades nocturnes dans les rues de New York, dans le recueil de photos «Les Américains» de Robert Frank... *«À la lecture d'un scénario, les premières émotions sont les plus importantes. Elles deviennent une image latente en moi et qui ne sera révélée qu'avec le metteur en scène. Mais la première impression, le premier goût donnera son ton au film. C'est comme le Big Bang d'une certaine sensibilité. La technique, les objectifs, les traitements de la couleur, les lampes utilisées... Tout cela vient bien après»*.

«David Fincher et moi voulions que le film se situe visuellement entre ***French Connection*** *et* ***Klute****»*. Deux polars-phare des seventies. Le premier, de William Friedkin, dans un style brut, proche du documentaire. Le second, d'Alan J. Pakula, désincarne à ce point ses protagonistes que ceux-ci ressemblent à des cadavres. Aux leçons déterminantes de **French Connection** et **Klute**, David Fincher ajoute volontiers **Taxi Driver** et **L'Exorciste**. Leur influence se décèle dans les noirs charbonneux, les couleurs dénaturées, l'ambiance grise et déprimante de **Seven**. Une atmosphère d'enfer urbain relayée par une bande sonore que parasitent les bruits de la ville. Un boucan dont Hollywood atténue généralement les peu harmonieux décibels. *«Dans* ***Seven****, nous recherchions un côté brut, sale et vrai. On ne se préoccupait pas de rendre les choses belles. Brad Pitt est toujours magnifique quoi que l'on fasse. Il sent très bien la lumière et joue avec elle. Fascinant lorsqu'un comédien possède à ce point le sens de l'image. C'est une dynamique en plus pour un film. Et David Fincher a toute ma reconnaissance. Son influence et son courage m'ont poussé à expérimenter, à aller encore plus loin dans mon travail»*. Manipulation du contraste et des couleurs, sculpture des ténèbres, profondeur de champ lourde de menaces, zones d'ombre oppressantes, silhouettes spectrales... Une lecture graphique du scénario d'Andrew Kevin Walker dont le sentiment de peur suinte du moindre plan. Darius Khondji mérite un Oscar.

M.T.

Un serial-killer dans la ligne de mire : Mills se ferait bien à la fois flic, juge et bourreau...

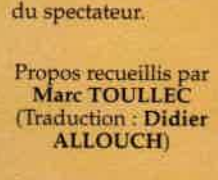
■ ■ ■ tout, vous vous transformez d'une certaine manière en John Doe. Si vous voyez un SDF un matin, que, toute la journée, vous pleurez sur son sort, vous ne pourrez guère vous en sortir. Il faut parfois savoir se voiler la face. Somerset le sait ; il en souffre. Mais ses sentiments sont contradictoires. Il professe la nécessité de l'apathie tout en essayant de ressentir la détresse du monde. Peut-être est-ce pour cela qu'il manifeste une sorte de respect pour John Doe tout en condamnant ses méthodes. Oui, on peut dire que John Doe et Somerset partagent certaines opinions. Somerset reconnaît même sa propre apathie dans ses propos. Cela l'attriste profondément.

En ne montrant pas John Doe assassiner ses victimes, n'avez-vous pas craint de restreindre le suspense de *Seven*, de limiter son potentiel en matière de sensations fortes ?

Les détailler aurait été suicidaire, d'autant que le film se déroule selon le point de vue de Somerset et Mills. Les meurtres de **Seven** sont à ce point horribles que je ne suis pas certain que quiconque puisse en supporter la vision. Certains seraient malades rien qu'à leur évocation ! Justement, si les assassinats perpétrés par John Doe paraissent si monstrueux, si horribles, c'est parce que vous ne les suivez pas en direct, aux côtés du tueur. Votre imagination fait le travail après coup, reconstitue les pièces du puzzle. Aucun scénariste et cinéaste ne peut créer quelque chose d'aussi terrible, d'aussi effrayant que les fruits de l'imagination de chaque individu. J'adore travailler ainsi ; cela permet de toujours surprendre, d'éviter la routine dans l'enchaînement des meurtres. Sachant qu'il y a sept péchés capitaux, il y aura donc sept crimes. Un principe plutôt risqué car il ne faut impérativement pas que les spectateurs les attendent, les décomptent au fur et à mesure qu'ils se déroulent. Difficile d'échapper à une certaine monotonie du récit. Si vous y parvenez, il faut également veiller à ne laisser personne derrière, veiller à ce que ce soit compréhensible. La routine des meurtres à répétition et la complexité, ce sont là les deux principaux pièges que j'ai essayé de contourner à la rédaction de **Seven**. Mais le plus dur reste encore de donner un rythme au scénario, de susciter sans cesse l'intérêt du spectateur.



Somerset dégaine son arme de service : cela ne lui est pas souvent arrivé dans sa carrière.



Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (Traduction : **Didier ALLOUCH**)

(1) David Koepp signe également les scripts de **Jurassic Park**, **La Mort vous va si Bien**, **L'Impasse** et **The Shadow**.

DAVID CONTRE LES GOLIATH

SEVEN, c'est avant tout la rencontre d'un scénariste hors-pair, Andrew Kevin Walker, et d'un cinéaste d'exception. David Fincher est celui-là. À vingt-sept ans, il tourne ALIEN 3 dans la tourmente. Une séquelle qu'il renie après que celle-ci l'ait renié, qui parvient presque à le dégoûter du cinéma. C'est un réalisateur brimé, brisé, victime expiatoire sur l'autel du miroir aux alouettes hollywoodien, que SEVEN ressuscite. D'enfant terrible mis au banc de La Mecque du cinéma, David Fincher grimpe au sommet.

«P*ersonne ne hait* ***Alien 3*** *autant que moi. Le film que j'ai tourné n'a rien à voir avec celui que j'avais en tête. D'accord,* 20th Century Fox *m'a engagé pour ma vision personnelle et m'a ensuite aiguillé dans une direction totalement opposée. On ne m'a jamais autant sous-estimé, menti ou si mal traité. Avant* ***Alien 3****, je n'étais pas habitué aux mensonges des adultes. Après* ***Alien 3****, je n'ai pas pu lire un scénario en un an et demi. J'aurais préféré mourir d'un cancer du colon plutôt que de faire un autre film».* Dur dur pour David Fincher de dresser la liste des audaces de son script d'**Alien 3** censurées par les cadres de la major hollywoodienne. Un **Alien 3** ramené à un budget décent après que les comptables du studio aient évalué le coût exorbitant de telle ou telle scène, de tel ou tel choix artistique.
Dans un premier temps, le réveil de Ripley/Sigourney Weaver intervient au bout de quarante minutes. Lorsqu'elle reprend ses esprits, c'est pour douter de ce qui lui est survenu dans les deux premiers épisodes de la saga, remettre en question sa santé mentale. Les détenus qu'elle côtoie sur Fiorina 161 dans les versions initiales du scénario se montrent nettement plus dangereux : des pédophiles, des psychopathes, des tueurs d'enfants... Une pseudo-religion ne les tient pas encore, vaille que vaille, dans le droit chemin. Ripley nourrit effectivement une love-story avec le médecin, un amant qu'elle sera ensuite contrainte d'exécuter au lieu que ce soit l'alien qui s'en charge. Le personnage de l'androïde Bishop/Lance Henriksen disparaît quasiment du script alors que Ripley devait le réactiver à intervalles réguliers. Plus encore, le dénouement endure les rigueurs économiques de la *20th Century Fox*. Plus question que 3.000 soldats prennent d'assaut Fiorina 161 : une cinquantaine suffisent amplement !

Anéanti par l'expérience **Alien 3**, David Fincher travaille quelques semaines sur la version cinéma de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, se brouille avec ses producteurs et abandonne le couple John Steed/Emma Peel à son triste sort. *«Puis, finalement, j'ai reçu le scénario de* ***Seven****. Il contenait quelque chose de vraiment pervers».* Un côté pervers qui, manifestement, adhère à l'état d'esprit du moment du jeune cinéaste, bien que *New Line* lui soumette le projet comme s'il s'agissait d'un vulgaire buddy movie, l'histoire de deux flics pas faits pour s'entendre et aux trousses d'un serial killer !
La hargne, la frustration, la douleur de ne pas avoir pu s'exprimer pleinement sur **Alien 3**, David Fincher les libère dans **Seven**. *«Mais je ne trouve pas en* ***Seven*** *un film violent. J'avais pourtant peur que les spectateurs réagissent viscéralement. Tout arrive après que John Doe ait frappé. Jamais on ne le voit commettre ses crimes. Voilà ce qui m'a captivé dans le script d'Andrew Kevin Walker, cette façon de devoir coller soi-même les pièces du puzzle».* Reconstituez vous-même les meurtres de John Doe autrement dit. *«****Seven*** *est plus violent psychologiquement que graphiquement. Il implique tant de choses, pas tant sur ce que vous faites, mais comment vous le faites. Ses versants les plus diaboliques tendent seulement à le rendre plus réaliste, pas plus violent. Je ne voulais pas que les gens réagissent en s'écriant «Mon Dieu, mais c'est le film le plus horrible que j'ai jamais vu !». L'horreur que l'on doit adorer, voilà ce qui m'écœure».* Exact que **Seven** ne pointe pas au top ten des thrillers les plus saignants de la décennie. Un classement que redoute David Fincher au point de rayer du scénario d'un projet antérieur une séquence particulièrement abominable : dans son appartement, un tueur coupe les mains de deux victimes et, sous leurs yeux, les écrase à coups de marteau !
«N'empêche qu'à l'avant-première new-yorkaise de ***Seven****, les spectateurs sont sortis abasourdis de la salle. Je suppose que je suis un cinglé morbide, mais mon film ne va pas dans le sens de l'horreur à tout prix. Lors de ma période de documentation sur la police, des flics de Los Angeles m'ont montré des clichés d'un type la tête littéralement arrachée par une balle. Son cerveau pendait comme le lacet d'une chaussure. Montrez ça dans un film, personne ne croira que cela s'est réellement déroulé ainsi».* **Seven** ne montre rien de tel et laisse travailler les méninges. La suggestion : une méthode éprouvée mais toujours efficace, surtout dans les plus cérébraux des films d'horreur. *«Je n'ai pas mis en scène* ***Seven*** *pour stresser ses spectateurs. Cela n'a pas empêché un critique de droite, parmi les plus conservateurs, de le taxer de film maléfique ! Je suis certain que ce type s'arrête, comme tout le monde, sur l'autoroute pour contempler les conséquences d'un accident. La mort nous fascine tous».* Elle fascine d'autant plus dans **Seven** qu'elle prend des proportions morales, qu'elle touche aux carences les plus évidentes de la nature humaine. Nous sommes toutes et tous les victimes potentielles de l'ange exterminateur John Doe. Ce John Doe que l'on se surprend à approuver tellement ses proies, toutes victimes qu'elles soient, respirent tant la gangrène morale que la corruption physique. Une effrayante ambiguïté. *«Un des acteurs m'a posé le problème : «Ne penses-tu pas qu'il faudrait savoir, avant de tourner* ***Seven****, ce que tu penses réellement des serial killers ? Faut-il faire le film juste pour raconter une histoire, les condamner ou essayer de changer quelque chose en eux ?». J'ai bien réfléchi et je lui ai répondu : «Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'avoir une réponse à ces questions pour réaliser ce film. Il s'agit d'une tragédie. Je veux montrer qu'il existe des gens différents de nous. Il faut les regarder avec un certain respect et montrer qu'ils partagent avec nous des problèmes et des besoins». J'ai pensé que, peut-être, John Doe pourrait être vu comme un modèle par un déséquilibré ou par un fanatique religieux. Franchement, j'en serais bouleversé. Mais pensez-vous sérieusement qu'on devienne détective après avoir vu un* ***Sherlock Holmes****, ou qu'on se mette à tirer sur tout le monde après une projection de* ***Terminator*** *?».* Et David Fincher d'avouer une certaine fascination pour les tueurs en série, tout en soulignant que **Seven** n'est pas un film sur le sujet.

«A*vec* ***Seven****, j'ai voulu tourner un film très «hippie», du genre de ceux que William Friedkin aurait pu faire après* ***L'Exorciste****.* ***Seven*** *n'a d'ailleurs coûté que 15 millions de dollars. J'ai veillé à ce que l'ensemble de l'équipe technique ne se déplace pas dans des dizaines de camions bourrés de matériel inutile, que cela ne devienne pas tout un cirque lorsqu'il s'agit de sortir une caméra».* À l'écrasante logistique des méga-productions, David Fincher préfère la souplesse, la modestie des moyens. *«Darius Khondji et moi souhaitions quelque chose d'immédiat et de simple. Nous avons commencé par visionner attentivement «Cops», une émission de télévision documentaire qui suit les flics dans leur boulot quotidien, leurs patrouilles. Nous avons noté comment la caméra décrivait le siège arrière de la voiture de police, avec l'épaule d'un flic en amorce. Une position vulnérable comme celle d'un rugbyman au milieu de la mêlée. Darius et moi avons placé la caméra selon un angle psychologique, à hauteur des comédiens. Il fallait adopter le point de vue d'un témoin invisible de l'action. Nous avons ainsi décidé de ne pas surélever la caméra, de nous glisser dans les décors les plus exigus. Je voulais une approche adulte de l'intrigue. Pas de quoi susciter des «Ouah !» admiratifs devant tel superbe mouvement de louma ou de steadicam».* Vrai que **Seven** ne cherche pas la performance technique, les travellings anthologiques. Une sobriété exceptionnelle pour un cinéaste venant de la pub et du clip, des domaines où, justement, la virtuosité gratuite est quasi-systématiquement de mise. *«Je ne me vois pas comme un réalisateur de pub ou de clip. Je me vois comme un cinéaste et c'est tout. Je fabrique de la vie artificielle, je me demande comment associer cela avec de la musique, des effets sonores, l'art des comédiens, et je cherche à quels résultats on peut aboutir par la combinaison de tous ces éléments».*

La lampe électrique à la main, Somerset découvre le temple de la gourmandise...

David Fincher le fait si bien remarquer, la réalisation de **Seven** n'a rien de frivole. Brute, elle noue des liens très étroits avec une météo déprimante, le temps le plus pluvieux dont la Californie a été témoin. *«Tout* ***Seven****, ou presque, a été tourné en plein centre de Los Angeles. Il pleut en permanence parce que nous n'avions Brad Pitt que 55 jours. Pas un de plus. Même en cas d'averse, nous n'aurions pu attendre le retour du soleil. S'il était vraiment tombé des cordes, cela ne nous aurait pas du tout gênés».* Et cela n'aurait pas changé grand chose pour des comédiens trempés comme des soupes sous les machines à pluie. Jusqu'à trois fois par jour, ils étaient obligés de changer de vêtements. *«Et tout était si bien mouillé que je me suis ramassé sur un capot de voiture. J'ai volé à travers le pare-brise. Ce jour-là, j'ai vu des os que je ne connaissais pas et qui, en tout cas, n'étaient pas censés se montrer. Je me suis coupé des nerfs, des tendons et Dieu sait quoi. Et devinez ? Ces abrutis de l'équipe de tournage sont restés plantés là. Ils n'ont rien filmé de tout ça !»,* témoigne Brad Pitt, formé à son rôle par les flics de Los Angeles et la fréquentation des morgues. À bonne école quoi. Celle d'un David Fincher qui métamorphose «l'homme le plus sexy de l'année» en keuf ordinaire. En grand acteur, débarrassé une bonne fois pour toutes des oripeaux de la star pour midinettes. Une bonne action de la part d'un réalisateur plutôt satisfait. À peine regrette-t-il un petit quart d'heure de prélèvements obligatoires. Notamment une scène pré-générique où Somerset visite la maison qu'il compte acheter pour y couler une paisible retraite. Il y arrache un morceau de papier peint qu'il porte sur lui pendant toute la durée de l'enquête pour, finalement, le jeter. Un symbole de renoncement aux pantoufles qui, à dire vrai, ne manque pas cruellement à **Seven**.

M.T.

actualité cinéma
sortie le 28 février

L'Armée 12 Singes

UN FILM SIGNÉ TERRY GILLIAM CONSTITUE TOUJOURS UN ÉVÉNEMENT D'ENVERGURE. QUATRE ANS APRÈS FISHER KING, L'ANCIEN MONTY PYTHON PASSÉ À LA POSTÉRITÉ AVEC BRAZIL REFAIT SURFACE. MÛRI, SENSIBLE, DOMPTEUR DE SES PROPRES DÉBORDEMENTS, TOUJOURS VISIONNAIRE, TOUJOURS ICONOCLASTE... AVEC CE PETIT QUELQUE CHOSE DE PLUS QUI LUI PERMET D'ILLUSTRER SANS LA MOINDRE FAUSSE NOTE UN MERVEILLEUX SCÉNARIO DE L'AUTEUR, SUR LE PAPIER, D'IMPITOYABLE ET DE BLADE RUNNER. UNE HISTOIRE DE VOYAGE DANS LE TEMPS, DE FIN DU MONDE, DE VIRUS, DE FOLIE, DE RAISON, DE DÉVOTION, QUE PORTE SUR SES LARGES ÉPAULES LA STAR D'UNE JOURNÉE EN ENFER DÉBARRASSÉE DE SES TICS, DE SES SOURIRES ENJÔLEURS. DANS L'ARMÉE DES 12 SINGES, IL N'Y A PAS DE QUOI RIRE. OU MÊME SOURIRE.

L'an 2035. 99 % de la population mondiale a été décimée par un virus. Les 1% restants vivent désormais comme des taupes, sous la surface de la Terre, abandonnant les villes aux animaux. Quiconque remonte à la surface sera aussitôt victime de la bactérie tueuse. Le pire cauchemar de l'humanité, sœur jumelle, mais sans le goupillon de la bondieuserie, du microbe libéré par Stephen King dans «Le Fléau», le livre adapté en téléfilm-fleuve. Mais les origines de **L'Armée des 12 Singes** remontent à bien plus loin. À 1962, en pleine Nouvelle Vague française, en plein renouveau du cinéma expérimental dont **La Jetée** de Chris Marker reste l'un des plus originaux émissaires. **La Jetée**, le scénariste David Peoples et son épouse Janet le découvrent en vidéo aux États-Unis sous le titre **The Runway**. Un peu par hasard, attirés par la réputation de ce moyen métrage qui aborde une histoire de science-fiction sous un angle résolument neuf. Impressionnés, les époux refusent d'abord d'en écrire un remake à la demande de Charles Roven, producteur d'un piteux **Sang des Héros** justement réalisé par David Peoples. *«Nous lui avons répondu que nous ne voyions pas d'intérêt à refaire **La Jetée**. Il atteint la perfection dans son domaine. Même s'il est en français, la langue ne constitue pas un obstacle à sa découverte. En extraire un remake ne nous paraissait pas réellement utile».* La situation aurait pu en rester là si Robert Kosberg, l'associé de Charles Roven, n'avait pas affiché un tel désir de voir aboutir le projet. Les Peoples gambergent, en quête d'une manière nouvelle d'aborder l'histoire de **La Jetée**. *«Nous avons longuement réfléchi au dilemme mis en scène par Chris Marker, mais sous un jour sensiblement différent. Comment réagiraient les gens si quelqu'un leur annonçait froidement qu'il vient du futur ? Comment ce quelqu'un réagirait-il lui-même, confronté à ces réactions ? Il s'agit là d'une facette de **La Jetée** que Chris Marker n'avait pas réellement traitée»* commente David Peoples, heureux d'avoir localisé la brèche par laquelle **L'Armée des 12 Singes** pourra s'engouffrer. Il voit bien Ridley Scott, pour qui il a déjà écrit la version définitive du scénario de **Blade Runner**, aux commandes. *«Le manuscrit de David & Janet Peoples nécessitait un metteur en scène possédant un sens visuel aigu, une affinité profonde avec le fantastique. Terry Gilliam était, à l'évidence, le meilleur candidat»* annonce Charles Roven. Qui oserait le contredire ?



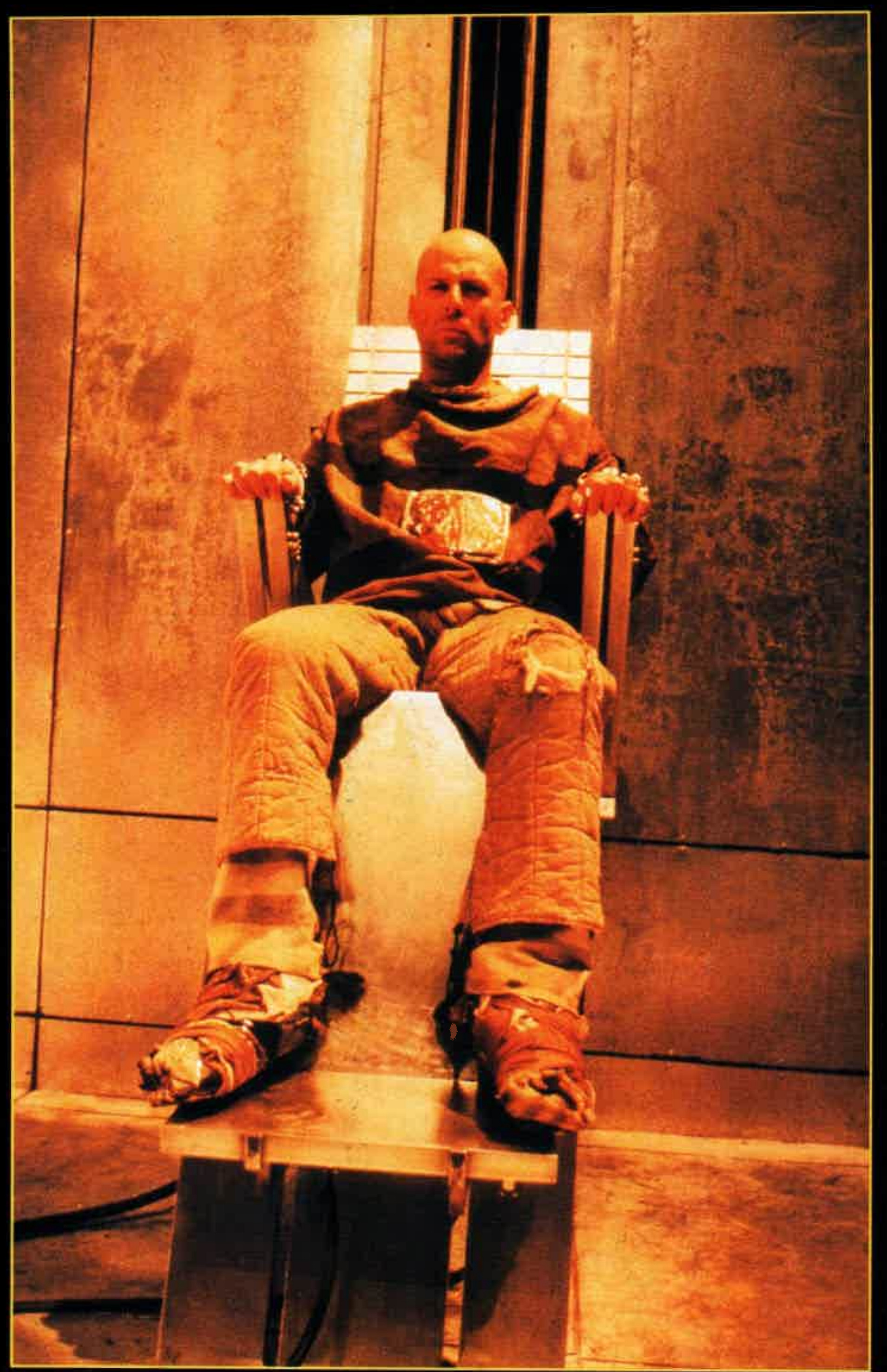
James Cole (Bruce Willis) : volontaire pour prélever quelques échantillons de vie animale à la «surface».

Disponible après le report ou l'annulation pure et simple de quelques projets, Terry Gilliam ne se fait pas prier pour se consacrer corps et âme à **L'Armée des 12 Singes**. *«Depuis **Fisher King**, rien ne tournait rond pour moi. Tous les projets sur lesquels je travaillais tombaient à l'eau. Pour des motifs différents. Je déprimais de plus en plus. Je cherchais juste à m'occuper (1) lorsqu'on me proposa ce scénario que j'ai adoré parce que son histoire était très complexe».* Qu'il n'en soit pas l'auteur ou l'initiateur ne rebute pas ce créateur généralement responsable de A à Z des productions qu'il mène à bien. *«**L'Armée des 12 Singes** est seulement le deuxième film dont je n'ai pas moi-même écrit le script. L'histoire des Peoples m'a captivé par sa dimension mystérieuse et sa richesse thématique. Il parle du temps, de la folie, de la perception du monde, du rêve, de la mort, de la résurrection dans un monde au bord de l'abîme».* Tout, en somme, pour plaire au cinéaste de **Brazil**. Il y a là matière à créer un univers où se télescopent science-fiction rococo, désespoir traduit par un humour aigre, destin de l'humanité, voyage dans le temps, délires graphiques et soudains coups d'accélérateur vers l'ab-

DES

surde. Un puzzle cohérent auquel il ajoute une musique syncopée, accordéons et violons, d'Astor Piazzola.
Le projet **L'Armée des 12 Singes** : du pain béni pour un Terry Gilliam qui se met à travailler sous les couleurs d'*Universal*, la major company qui taillada impitoyablement son montage de **Brazil** en 1980. «*La situation est d'autant plus ironique que Charles Roven est marié à Dawn Steele, présidente de la* Columbia *à l'époque des **Aventures du Baron de Munchausen***». *Columbia* qui lui mène la vie dure sur le tournage de cette fresque, ruineuse pour ses bailleurs de fonds. «*La direction des studios est un perpétuel roulement. Le type aujourd'hui à la tête d'*Universal, *Casey Silver, s'avère un vrai fan de mes films. Il s'est montré très courageux en participant à la production de **L'Armée des 12 Singes**, en enfermant la bête dans son enclos*». L'ex-Monty Python sous-entend par «bête» le désir, sinon la volonté d'ingérence des cadres des grandes compagnies, toujours prompts à déposséder les artistes de leur œuvre, à casser la résistance des plus indépendants. Même si le film n'est pas à proprement parler une production *Universal*, l'influence du studio diffuseur peut très bien lui nuire. C'est d'ailleurs ce qui survient au premier stade de la production de **L'Armée des 12 Singes**. La pré-vente du projet à *Universal* contraint, mammouth hollywoodien oblige, à la présence de stars au générique. «*J'ai alors pris mes distances avec le projet. Tout ça me semblait mener nulle part. Un temps même, il m'est apparu que le film ne verrait jamais le jour. Mais le producteur se montrait tenace. Pas question d'abandonner. Il est même parvenu à ce résultat :* Universal *ne voulait plus de vedettes à bord sous prétexte qu'il s'agissait d'un projet purement artistique, sans grande ambition commerciale. Ses responsables se morfondaient à essuyer les refus des plus grands noms. C'est à moment précis que quelqu'un a prononcé le nom de Bruce Willis. À partir de là, j'ai reconsidéré ma position car, Bruce Willis, je l'avais rencontré à l'époque de **Fisher King**. Il m'a intrigué. Reste qu'il préféra se consacrer à **Hudson Hawk**. C'est quelqu'un que j'aime bien. Il me paraît meilleur comédien qu'il ne veut bien le montrer à l'écran*». Terry Gilliam l'avoue : la présence de Bruce Willis n'est pas le fruit de son choix, pas plus que celle de Brad Pitt. Mais, après avoir boudé **L'Armée des 12 Singes** quelques mois durant, la perspective de l'arrivée de la star de **Piège de Cristal** et ses séquelles, le ramène illico à bord.
«***L'Armée des 12 Singes** exigeait un héros dangereux et vulnérable. Lorsque le nom de Bruce Willis fut évoqué, je me suis souvenu d'une scène de **Piège de Cristal** où il téléphonait à sa femme tout en extrayant des éclats de verre de ses pieds. Grimaçant de douleur, il s'efforçait stoïquement de continuer à parler comme si de rien n'était. J'avais été épaté de voir un homme se montrer en même temps si macho et si sensible. La scène fonctionnait admirablement ; je crois que ceux qui l'ont aimée seront emballés par le travail de Bruce dans **L'Armée des 12 Singes***». C'est vraiment le cas de le dire.

Bruce Willis, qui peut être mauvais comme un cochon (dans **Color of Night, Un Héros comme les Autres**) ou s'adonner à la facilité d'un registre pré-digéré (**Piège en Eaux Troubles**), rentre si intimement dans la peau de James Cole qu'il semble que nul autre comédien n'aurait pu le personnifier. «*À l'image de Terry, j'ai admiré la qualité du scénario de **L'Armée des 12 Singes**. J'étais également intrigué par l'idée d'explorer la notion de psychose. Durant tout le film, les gens prennent Cole pour un fou, et pendant une bonne partie de l'action, celui-ci s'interroge aussi sur sa santé mentale. Le public ne manquera pas de se poser la question : «Ce type est-il dément, ou les événements qu'il prédit sont-ils en train de se produire ?». Il devra attendre la fin pour connaître la réponse*».
James Cole a-t-il pété une durit ? Vient-il de l'année 2035 ? Un futur virtuel où il ne fait pas bon vivre, respirer même. Là, en cas de délire d'un cerveau malade ou de réalité bien tangible, James Cole purge une peine de prison. Condamné à perpétuité, dont 25 ans en quartier de haute sécurité, pour rébellion et violences contre l'autorité, il entrevoit une possibilité de retrouver la liberté. Remonter à la surface, prélever quelques modestes échantillons de vie animale comme il le fait souvent ? Non. Il s'agit de remonter le cours du temps, en 1996. L'année où, dans douze mégalopoles du monde, un virus particulièrement nocif se répand à une vitesse foudroyante. La mission de James Cole : empêcher la contagion qui coûtera à l'humanité 99 % de sa population. Mais les choses ne sont pas si simples, le voyage dans le temps pas franchement au point. Les scientifiques du monde souterrain de 2035 ratent le coche de 1996. Prisonnier de 1990, le détenu en sursis échoue dans un asile d'aliénés new-yorkais. Son histoire hautement farfelue ne convainc pas la psychiatre Kathryn Railly, pourtant sa seule alliée dans cet établissement sordide. Ramené en 2035 par un mouchard greffé dans une dent, Cole arrive enfin en 1996, après une halte aussi rapide que fortuite en pleine bataille, dans les tranchées alors que les Français mènent une offensive contre les troupes allemandes. Progressivement, d'après de précieuses informations autrefois confiées par Jeffrey Goines, interné comme lui chez les cinoques, James Cole parvient à retrouver la trace des 12 Singes, un groupuscule d'écologistes de choc.
Kathryn Railly se rallie à sa cause. ■ ■ ■



*À quatre mètres du sol, James Cole (Bruce Willis) répond aux questions de quinze scientifiques : une des rares concessions de **L'Armée des 12 Singes** à **Brazil**.*

■■■ *«Pour incarner James Cole, je suis allé au fond de moi-même, au plus profond de mon être. En tant qu'acteur, j'ai puisé dans des ressources que je n'avais jamais exploitées jusqu'à* ***L'Armée des 12 Singes****»* témoigne la star. Bruce Willis qui passe de l'abattement sous tranquillisants à la fureur, qui doute de sa santé mentale, qui joue les Don Quichotte, redoublant de conviction pour convaincre les interlocuteurs les plus incrédules de la véracité de son aventure. Qui entend une voix venant de nulle part. Qui verse de chaudes larmes en écoutant «Blueberry Hill» et «What a Wonderfull World» dans une séquence que Terry Gilliam faillit couper au montage. Qui respire à pleins poumons le bon air urbain de Philadelphie et Baltimore... *«Bruce Willis m'a réellement impressionné. Il se contrôle parfaitement dans tout ce qu'il fait habituellement. Lorsqu'il s'éloigne de son registre traditionnel, qu'il se lâche la bride, Bruce Willis dévoile une très émouvante facette de sa personnalité. Sa brillante technique d'acteur, il peut l'utiliser pour passer de sentiments que l'on contient à une totale vulnérabilité. Lorsqu'on se montre vulnérable, il est facile pour certaines personnes de se blesser. Bruce Willis, quant à lui, n'a jamais peur d'essayer. Il est proprement incroyable lorsque son personnage semble retomber en enfance, affiche une béatitude de demeuré et sourit de toutes ses dents comme un idiot».* Terry Gilliam ne tarit pas d'éloges sur sa vedette, une star qu'il transfigure, métamorphose et met, dans tous les sens du terme, à nu. *«****L'Armée des 12 Singes*** *m'a permis de réinventer la manière dont Bruce Willis et Brad Pitt sont perçus par le public. Une stimulation pour moi, parce qu'ils interprètent des personnages qui se situent exactement à l'opposé de leur registre habituel. Brad s'est battu pour emporter le morceau. Je n'étais pas certain qu'il soit à la hauteur. Finalement, son enthousiasme l'a emporté sur mes doutes. Les gens du studio n'y croyaient pas lorsqu'il a signé ! Je suis du genre vicelard : comme embaucher quelqu'un comme Brad pour lui confier un rôle qui va exactement à l'encontre de ce qui a bâti sa popularité ! Vous le voulez vraiment ce rôle, vous mettez le paquet ? Alors là, je suis prêt à miser sur vous !».* Et, effectivement, Brad Pitt se donne beaucoup de mal pour gagner à sa cause un Terry Gilliam réticent à l'idée d'engager «le type le plus sexy du monde».



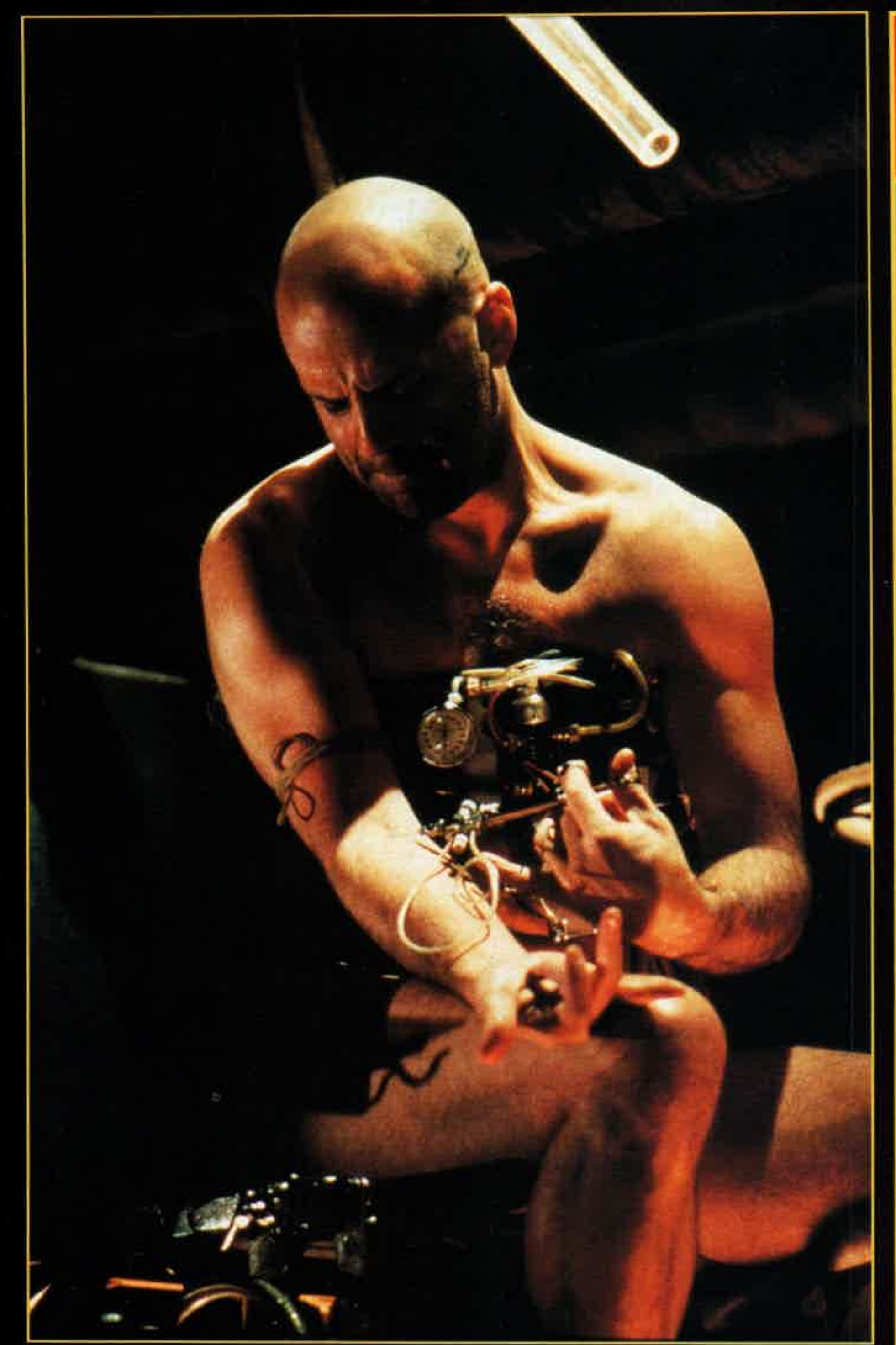
Un appareillage antique et encombrant pour une excursion éprouvante...

Pas très sexy Brad Pitt dans **L'Armée des 12 Singes,** puisqu'il met son talent au service de Jeffrey Goines, un fou furieux du genre survolté, extraverti, déclamant des formules ampoulées à vitesse supersonique, ravagé de tics nerveux et qui, entre autres, invoque Dieu. Un dingue quoi. À son interprète, Terry Gilliam demande de s'inspirer du fêlé défoncé personnifié par Dennis Hopper dans **Apocalypse Now** ! Une influence immédiatement identifiable. *«Jeffrey Goines est un jeune homme volubile, agité, sauvage et un peu fou. Brad était séduit par ce rôle qui ne ressemble à aucun de ses précédents et comportait une part de risque et d'inattendu. Comme Bruce Willis, il a accepté de changer complètement d'aspect. Il voyait Jeffrey sous les traits d'une sorte de Charles Manson. Pour le jouer, il a repris quelques-unes des attitudes de certains patients du service psychiatrique de la Temple University».* Vrai que le Brad Pitt de **L'Armée des 12 Singes** ne ressemble pas vraiment à celui de **Légendes d'Automne** ou d'**Entretien avec un Vampire**. Plutôt à celui, débraillé et mal rasé, de **Seven** !

«Le personnage de Brad Pitt m'a particulièrement intéressé. Il ne dispose pas de toutes ses facultés bien entendu, mais il n'en est pas moins capable de dénoncer toutes les idées reçues concernant la société. Si vous mettez les mêmes mots dans la bouche d'un type sain d'esprit et rationnel, ses dialogues deviennent vite ennuyeux, didactiques. Récités par un malade mental, ils deviennent drôles, percutants». Et quasi-prophétiques puisque Goines met quelques-unes de ses menaces à exécution en pilotant l'armée des Singes vers le zoo.

Séduit par le scénario de David & Janet Peoples, Terry Gilliam refuse catégoriquement de visionner **La Jetée**. *«Je n'ai pas voulu le voir parce que j'ai senti qu'un gouffre séparait mon film de celui de Chris Marker.* ***L'Armée des 12 Singes*** *ne reprend que deux idées de* ***La Jetée****, deux idées que nous avons exploitées à*

Le conseil des 15 sages de 2035 : des autorités scientifiques très austères, dignes des technocrates de ***Brazil****.*



Une prise de sang après une balade à la surface : le virus guette toujours les survivants à l'apocalypse...

100 % de leurs possibilités. Autant **La Jetée** *part d'un postulat très simple, très poétique, autant mon film s'avère plus élaboré, sophistiqué. Si j'avais visionné* **La Jetée**, *j'aurais pu subir son influence. Et je ne désirais absolument pas ressentir la honte d'avoir amené à sa ruine un chef-d'œuvre»*. Un bel aveu. Mais, sur une histoire aussi intimiste par bien des aspects que celle de **L'Armée des 12 Singes**, l'ennemi de Terry Gilliam n'est-il pas Terry Gilliam lui-même ? Du moins son style, son goût incontrôlable pour les images baroques, puissamment délirantes ? *«J'ai ressenti cette impression, que mes images pourraient distraire, éloigner le spectateur du cœur du film, des personnages. Il y a juste une séquence que j'ai intentionnellement poussée à davantage d'extravagance, de splendeur graphique. Elle aurait pu demeurer très simple, mais je pense que, paradoxalement, ma volonté d'aller au-delà du scénario l'a maintenue dans l'état de simplicité des origines»*. Cette scène pur Gilliam à 100 % ? Lorsque James Cole comparait devant les scientifiques de 2035, sur une chaise métallique à quatre mètres du sol tandis que l'observe une sphère bardée de moniteurs vidéo. Une image dans l'écume de **Brazil**. **Brazil** qui transparaît néanmoins dans les publicités TV d'un paradis tropical, bercé par des rythmes exotiques. Reste que Terry Gilliam biffe du montage les quelques détails loufoques qui marquent une parenté trop évidente avec son chef-d'œuvre.

Exact que Terry Gilliam ne prend pas à revers le scénario de David & Janet Peoples, qu'il refrène les plus audacieux de ses délires plastiques, tout en préservant sa façon de faire, de montrer les choses. Un bémol prodigieux d'humilité. **L'Armée des 12 Singes** n'est pas **Brazil 2, Le Retour** !

«*Bien que **L'Armée des 12 Singes** rappelle **Brazil**, Terry a fait en sorte de ne pas se répéter. Lorsque vous travaillez avec lui, vous essayez d'être digne de ses succès antérieurs, mais vous ne devez pas céder à la tentation de les imiter. Nous ne voulions pas refaire **Brazil**, et pas davantage **Blade Runner** ou **2001***» soutient Jeffrey Beecroft, chef décorateur de **L'Armée des 12 Singes**... et de **Blade Runner** ! ■ ■ ■

EN REMONTANT

LA JETÉE...

SI L'ARMÉE DES 12 SINGES SE DÉFINIT EN REMAKE DE LA JETÉE, LA JETÉE NE LUI RESSEMBLE GUÈRE. SUR LA FORME SURTOUT...

1962. France. Réalisateur de documentaires à travers le monde (sur la Chine communiste, Cuba, les goulags de Sibérie), de reportages pris sur le vif (La Grève des Travailleurs de Lip), le très engagé Chris Marker surprend son monde. De la description de la réalité, du quotidien, il passe à la science-fiction. À un photo-roman de science-fiction plus précisément, **La Jetée**. Vingt-sept minutes en noir et blanc, commentées par une voix off, exclusivement composées de photographies sur lesquelles se déplace l'objectif de la caméra, quelques bruitages comme les battements accélérés d'un cœur, des murmures, les chœurs d'une cathédrale... Une technique expérimentale pour un scénario que les plus illustres écrivains de science-fiction pourraient revendiquer. Une histoire de fin du monde et de voyage dans le temps. Après que la Troisième Guerre Mondiale ait ravagé la planète, les rares survivants se réfugient sous la terre. Paris n'est plus qu'un tas de gravats. La radioactivité interdit toute sortie. Dans les souterrains de Chaillot, alors que les vivres se font rares, des scientifiques testent une invention révolutionnaire, une méthode pour se déplacer dans le temps, pour échapper à l'horreur des jours présents. Mais tous les cobayes meurent. Arrive cependant un homme différent des autres. Un ancien soldat hanté par des images mentales très fortes. Au terme de dix jours de souffrance, un autre univers s'ouvre à lui. Paisible. Celui d'un monde en paix. D'un monde avant que les bombes atomiques ne pleuvent comme un orage de grêles. Fasciné par les couleurs et les matières qui l'environnent, le voyageur du temps croise sur la grande jetée de l'aéroport d'Orly une blonde. Au trentième jour, il la revoit, lui parle. Peu à peu, au fil de ses allers-retours temporels, il noue avec la femme des liens étroits. Trop beau pour être vrai car les scientifiques le ramènent à son époque, lui demandent désormais d'explorer l'avenir. Une opération beaucoup plus douloureuse qui finit par porter ses fruits. L'avenir existe bel et bien ; l'espèce humaine a survécu et les hommes de demain lui remettent une source d'énergie capable de sauver ses contemporains. Un cadeau du futur au présent. Mais, pour le chef du camp, le cobaye est désormais gênant. Il faut l'éliminer. L'Homme échappe à son triste sort car ceux qu'il a rencontrés de lointaines années en amont lui proposent de le rejoindre. Mais le captif préfère retrouver le passé, la femme. Sur la jetée d'Orly, où un autre envoyé de son temps le guette...

Un court métrage unique cette **Jetée**, fascinant, réalisé avec une rare économie de moyens, avec sobriété. Vertigineux lorsque Chris Marker se prend à disserter sur le temps, la notion de l'instant présent. Einstein aurait certainement apprécié cette belle histoire, nourricière de **L'Armée des 12 Singes**.

Ancien assistant de Chris Marker, Alain Resnais tourne avec **Je t'aime, Je t'aime** (1968) un quasi-remake de **La Jetée**. Là, après une tentative de suicide, un certain Ridder (Claude Rich) accepte d'expérimenter une machine à explorer le temps, une sphère qui lui permet de retrouver sa bien-aimée un an auparavant. Mais le mécanisme de cette invention connaît quelques ratés.

l'armée des 12 singes

Le dernier héritier de la machine à voyager dans le temps de H.G. Wells : une sorte de suppositoire translucide !

■ ■ ■ Tout résolu qu'il soit à contourner l'impasse de l'auto-plagiat, Terry Gilliam, en pleine pré-production, se souvient néanmoins d'une centrale électrique désaffectée où furent tournées quelques scènes de **Brazil**. «*Une ancienne cathédrale bâtie à la gloire du progrès technique, aujourd'hui abandonnée et vouée au pourrissement*» constate le cinéaste qui, dans la région de Philadelphie, repère plusieurs autres usines électriques presque à l'état de ruines. Idéal pour donner corps au pénitencier dont les détenus s'entassent comme des animaux. «*Ce n'est pas un hasard si ces cellules ressemblent à des cages de zoo. Les animaux sont omniprésents à travers le film, et les hommes sont traités comme eux. Les uns et les autres sont réduits au rang de cobayes*».

James Cole et Kathryn Railly (Madeleine Stowe) : le compte à rebours avant que le virus ne prenne le large.

Les usines électriques des villes de Richmond et Philadelphie constituent le socle rêvé à la construction du monde déglingué de 2035, une espèce de moyen-âge de la science-fiction. Toujours prompt à recycler les machines rouillées et habitées par les rats, Terry Gilliam y trouve sa machine à voyager dans le temps, «*de majestueuses turbines, semblables à des matrices géantes d'où Cole émergerait à chacun de ses trajets/résurrections*». De la sublimation des épaves, des bouts de ferraille et des ordures trop grosses pour être jetés à la poubelle. «*Nous sommes partis du principe que les décors de* ***L'Armée des 12 Singes*** *ne devaient contenir que des matériaux existants, antérieurs à 1996. L'astuce consistait à prendre des objets ordinaires et à les détourner de leur fonction, en transformant par exemple un aspirateur en lampe. Avec mon équipe, nous avons écumé les brocantes et les marchés aux puces pour amasser des centaines d'objets hétéroclites de tous styles et de toutes époques*» appuie encore Crispian Sallis, chargé de monter les décors sur le plateau, qui ramène à son bord un siège de gynécologue, un fauteuil de dentiste... Sa meilleure recrue : Terry Gilliam dont l'imagination couplée à la mémoire pioche dans un bric-à-brac inépuisable de matériaux toujours surprenants. Le soir venu, Terry Gilliam arpente les grands magasins de Philadelphie en quête d'on ne sait quoi. Il y achète une couverture imprimée de petits ours. Une couverture que l'on retrouve le lendemain sur le lit d'un James Cole convalescent !

«*Je me suis souvenu d'un documentaire sur les techniques de protection dans les zones contaminées par des virus mortels. Lorsqu'on pense virus aujourd'hui, on pense Sida et préservatif. D'où le look très symbolique du scaphandre arboré par Cole au début du film. Cette combinaison évoque une capote géante ! Elle synthétise la peur de nos descendants face à un virus mortel, une crainte déjà fort répandue parmi nous*». Bref, Terry Gilliam, trônant au sommet d'une pyramide d'antiquités, recycle, retape, soude et repeint. Un bricolage digne de celui qui rentabilisa si bien flexibles et



Bruce Willis, une star transfigurée par son personnage.



Bruce Willis-Terry Gilliam : l'union sacrée d'une star et d'un cinéaste férocement indépendant.



James Cole et Jeffrey Goines (Brad Pitt) : quand le voyageur du temps échoue dans un asile d'aliénés...

tuyauteries dans **Brazil**. Si le monde de 2035 permet de laisser vagabonder son imaginaire, 1996 reste 1996. Impossible de biaiser, à moins de s'installer à Baltimore et Philadelphie, deux villes de l'Est américain présentes dans le manuscrit de David & Janet Peoples.

«Cela me fascinait par avance de tourner à Philadelphie parce qu'il se dégage de son architecture un incroyable parfum de décadence et de pourriture. Or, j'ai tout de suite ressenti **L'Armée des 12 Singes** *comme un film sur l'échec, la décomposition, la nostalgie. Philadelphie fut longtemps la première ville américaine, la capitale du pays même. Maintenant, elle sombre dans le marasme post-industriel. Elle témoigne du déclin du rêve américain».* Façades noircies, rues sales, mal entretenues, immeubles vides squattés par les dealers et les junkies, clochards... La civilisation se décompose à vue d'œil, se désagrège, rongée par le temps, la pollution et les intempéries. Un pas vers 2035 tel que le découvre un Terry Gilliam toujours prompt à pourfendre la technologie, la télévision et les téléphones portables qui ne fonctionnent jamais. Reste que **L'Armée des 12 Singes** ne tisse aucun lien avec les pamphlets antisocial et alarmistes, les films à message lourdement asséné. Terry Gilliam ne joue pas les Cassandre, ne se promène pas un petit gong à la main pour alerter ses contemporains d'une immense fin du monde à l'instar du professeur bonze de «L'Étoile Noire», un album de Tintin.

Terry Gilliam souligne simplement la fragilité d'un monde qu'un rien pousserait dans le néant. Qu'un inconscient soulève le bouchon d'une éprouvette, renifle son contenu, et l'ombre de la Grande Faucheuse s'abat sur le monde. À peine a-t-il rebouché le tube de verre que le monstre est déjà sorti de son enclos.

Marc TOULLEC

(1) Est-ce pendant cette période de vache enragée que Terry Gilliam signe avec l'éditeur multimédia *Enteractive* en vue d'une version en CD-Rom d'un de ses livres, «Animations of Mortality» ? Pour s'occuper, le cinéaste travaille à la restauration en laserdisque des versions intégrales de **Fisher King** (trente minutes supplémentaires non intégrées au métrage, mais montées à la suite) et des **Aventures du Baron de Munchausen** (une vingtaine de minutes supplémentaires, plus les croquis, storyboards, décors et costumes de séquences non tournées). Deux films évidemment édités par *Criterion*.

Twelve Monkeys. USA. 1995. Réal.: Terry Gilliam. Scén.: David & Janet Peoples d'après le court métrage de Chris Marker La Jetée. Dir. Phot.: Roger Pratt. Mus.: Paul Buckmaster. Prod.: Charles Roven & Robert Kosberg pour Atlas Entertainment/Classico/Universal Pictures. Int.: Bruce Willis, Madeleine Stowe, Brad Pitt, Michael Chance, Joey Perillo, Christopher Plummer, Franck Gorshin, Jon Seda... Dur.: 2 h 05. Dist.: UFD. Sortie nationale prévue le 28 février 1996.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

DES FILMS, TERRY GILLIAM N'EN A RÉALISÉ DIRECTEMENT QUE SEPT DEPUIS LE TOUT DÉBUT DE SA CARRIÈRE DE CINÉASTE EN 1974. SEPT, C'EST AUSSI LE NOMBRE DE PROJETS AVORTÉS SUR LESQUELS IL TRAVAILLE APRÈS FISHER KING, DÈS 1991.

Terry Gilliam est un grand cinéaste. Un auteur avec un grand A. Mais tout vénérable et respectable qu'il soit, Terry Gilliam ne cesse de galérer, de pédaler depuis **Les Aventures du Baron de Munchausen** en 1988. À ce même Baron, il souhaite un temps donner une séquelle, tellement la matière scénaristique abonde sur l'original. Trop pour un seul film. Bien sûr, les dépassements de budget, l'enfer logistique et les scores médiocres du film au box-office américain stoppent net cette téméraire initiative. Un projet nettement plus avancé : les **Watchmen** d'après la bande dessinée culte d'Alan Moore et Dave Gibbons. Amorcé par le nabab Joel Silver, les aventures du groupe de super-héros au service de la construction d'une société totalitaire piquent rapidement du nez. Le scénario pose des problèmes insurmontables, les prévisions de budget flambent, le cinéaste souhaite un métrage d'au moins trois heures trente, ce qui effarouche les bailleurs de fonds. Aujourd'hui, Terry Gilliam ne veut plus entendre parler des **Watchmen** en format cinéma. Il semble que Joel Silver ait confié le projet à Brett Leonard (**Souvenirs de l'Au-Delà**, **Programmé pour Tuer**), ce qui augure un résultat à révulser les aficionados de l'œuvre originale.

Après que les potins hollywoodiens aient mentionné le nom de Terry Gilliam dans la mise en images de la version *Columbia/Tri-Star* de **Godzilla**, le réalisateur de **Brazil** planche sur des projets tout aussi juteux. Les fruits de la frustration en somme. À un stade très avancé : **The Defective Detective** écrit par Richard La Gravenese (**Fisher King**) et dont le tournage fut planifié pour fin 92. À la Saint Glinglin désormais puisque la vedette pressentie, Al Pacino, abandonne le navire. Le projet ne résiste pas à son départ. Combinaison de **Brazil**, **Bandits, Bandits !** et d'un zeste de **Munchausen**, **The Defective Detective** propulse un privé d'une quarantaine d'années (Pacino) dans l'univers imaginaire généré par un cerveau d'enfant. Et dire que le storyboard du film était fin prêt, que Terry Gilliam avait même fait construire les maquettes des décors fantastiques tel ce gigantesque pont surplombant New York. Bien des efforts pour des clopinettes. À moins que l'intérêt que les producteurs portent aux nouveaux manuscrits de Richard La Gravenese (très sollicité depuis **Sur la Route de Madison**) remette **The Defective Detective** sur les rails ?

Sombre également **Don Quichotte**. Le genre de projet qui porte la poisse puisque Orson Welles ne put jamais achever le sien. Ce **Don Quichotte** devait être produit par *Ciby 2000* (fondée par Francis Bouygues et filiale de *TF1*) qui aurait bien vu Clint Eastwood dans l'armure miteuse du pourfendeur de moulins. Terry Gilliam souhaitait plutôt les tout autant émaciés et longilignes Max Von Sydow et Richard Harris. Faute d'un accord entre *Ciby 2000* et Gilliam, ce Don Quichotte-là n'enfourcha jamais sa flageolante monture.

Exit **A Connecticut Yankee in King Arthur's Court** d'après Mark Twain, où l'un de nos contemporains remonte le temps jusqu'à l'époque du Roi Arthur auquel il se met au service avec des moyens matériels modernes. Un retour avorté au temps de **Sacré Graal** et autre **Jabberwocky** !

Pas de chance non plus pour **A Tale of Two Cities** d'après le chef-d'œuvre de Charles Dickens, une romance située en pleine Révolution Française. Mais le projet sentait le roussi. Terry Gilliam apprend qu'il doit réaliser le film par une annonce dans la presse ! Son producteur n'a auparavant jamais mis les pieds sur un plateau de cinéma. Lorsque la star annoncée, Mel Gibson, met les voiles pour se consacrer à son **Braveheart**, **A Tale of Two Cities** disparaît de la liste des films à un stade «avancé» de développement.

Aujourd'hui, tandis que sort **L'Armée des 12 Singes** partout dans le monde, Terry Gilliam attend paisiblement deux feux verts. Pour **Quasimodo**, une production anglaise, et un deuxième tome aux frasques de **Bandits, Bandits !**. Que les voies impénétrables de la production cinématographique lui réservent un meilleur sort que les précédents. Et, messieurs les fumeurs de gros Havane, il est criminel d'abandonner à l'oisiveté un artiste de la trempe de Terry Gilliam.

M.T.

Fantastic'Arts gérardmer

L'ANNÉE DE TOUS LES DANGERS

Troisième édition de Gérardmer-Fantastic'Arts, du 31 janvier au 4 février, dans la douce cité vosgienne. Un festival de cinéma fantastique donc. Comme son nom l'indique. Un festival qui souffre de la «conjoncture», de la désertion de films qui lui préfèrent d'autres horizons, du refus de certains distributeurs de voir leur protégé trimballer l'étiquette «fantastique» - qui serait plus une tare qu'un titre de gloire, des films qui sortent avant (surtout SEVEN), des films qui ne sortent carrément pas, des films qui ne sont pas prêts à temps... Les billets d'excuse ne manquent vraiment pas.

Organiser un festival, ce n'est pas une sinécure. Y programmer des films, ce n'est pas une mince affaire. L'affaire file même un mauvais coton lorsque les vents soufflent en sens contraire. *Le Public Système*, organisateur de Gérardmer-Fantastic'Arts, en sait quelque chose. Déjà, le souvenir d'Avoriaz pèse lourd. Un vrai boulet à traîner quand on essaie de monter une manifestation sur le même thème. Qui ne nourrit pas la nostalgie plus ou moins secrète de ce nid d'aigle perché là-haut sur la montagne de Haute Savoie, ce microcosme où la circulation automobile était proscrite ? Un cadre en parfaite osmose avec le genre fantastique. Mais *Pierre & Vacances*, despote des sommets, ne voulait plus du fantastique, trop tachant pour une poudreuse immaculée dit-on, et le fantastique s'exile à Gérardmer, dans les Vosges, après vingt éditions savoyardes. Cruel d'avoir vidé d'un grand coup de pompe dans le derch un vieux locataire ! Et sans préavis.
Gérardmer, c'est plus bas en altitude, moins neigeux, moins pittoresque. Sympa quand même, notamment pour les noctambules avides de soirées folles qui ont leur repaire (l'American Rock Café !). Mais Fantastic'Arts souffre aujourd'hui moins du souvenir ému d'Avoriaz que d'un concours de mauvaises circonstances.

Personne n'ira prétendre que la programmation 1996 constitue le meilleur des crus en dépit d'une poignée de très bon films. Personne n'ira prétendre que la majorité des titres présentés possèdent de quoi rallier tous les suffrages, attirer les télévisions sur place, remplir les salles. Ces films sont ce qu'ils sont, généralement estimables. Mais ce sont les films qui n'y sont pas qui brillent par leur absence. Des titres qui, au fil de la programmation, disparaissent des listes. Exit **Lord of Illusions** de Clive Barker. Tout simplement parce qu'il ne sortira pas en France, son échec au box-office américain ne laissant pas présager un succès de ce coté-ci de l'Atlantique. Direct en vidéo ! Pas de **Lord of Illusions** ? Pas de Clive Barker sur place donc. Un invité prestigieux à barrer. Exit aussi **A Vampire in Brooklyn** de Wes Craven avec Eddie Murphy. Le distributeur ne prend pas le risque que les critiques l'assassinent avant une distribution en salles prévue fin mai. Dur. Chez les vampires rigolo, **Dracula, Mort et Fier de l'Être** dégage aussi le terrain. Signée Mel Brooks, cette parodie aurait davantage sa place à Chamrousse, festival du film humoristique. C'est oublier que l'humour de ce **Dracula** de potache n'existerait pas sans le fantastique justement ! Comprenne qui pourra. «Non» catégorique à **Babe**, à **Toy Story**. Ces films-là, un conte animalier et un dessin animé entièrement conçu en images de synthèse, n'afficheraient pas clairement leur appartenance au fantastique. Car pour beaucoup, l'étiquette fantastique tient un peu de la batterie de casseroles. Autrement dit, le fantastique se résumerait toujours à horreur, tripailles et boucherie Bernard. Ça fait mauvais genre, «Les Jeudis de l'Angoisse» sur *M6* en somme ! Toujours plaisant de s'apercevoir que les idées reçues les plus éculées ne veulent pas lâcher prise, comme des morpions sur les parties. Pour certains, *Mad Movies* reste encore un magazine gore. Alors bon...

Pas d'**Armée des 12 Singes** non plus. Prestigieux, le film de Terry Gilliam préfère le strass et les honneurs plus officiels du festival de Berlin. Un Ours d'Or pourrait l'y retrouver. Le nouveau Julio Medem (**L'Ecureuil Rouge**), **Tierra**, attend impatiemment Cannes pour sortir de ses boîtes... De plus en plus, les films vont là où est l'événement, où sont médias et tabloïds. En rabattant ses œillères, Cannes fait du tort aux autres festivals, y compris les plus spécialisés. Mais mater un film fantastique, qui revendique son appartenance au genre, en tenue de pingouin, le nœud pap en guise de corde de chanvre et le fut' un tantinet trop serré niveau cacahuètes, ça choque quelque part, ça jure. L'imaginaire et le fantastique nécessitent la décontraction, comme Vanessa Demouy a besoin de bonnets D.
Pas d'illusions à se faire toutefois. Lorsqu'ils seront fin prêts, **Mars Attacks !** de Tim Burton, **Starship Troopers** de Paul Verhœven et autre **Contact** de Robert Zemeckis, tout plein de science-fiction qu'ils soient, iront plutôt côté Croisette que pentes neigeuses.

From Dusk till Dawn (le film de vampires du duo Tarantino/ Rodriguez), **Unforgettable** de John Dahl, **Hellraiser IV**, **The Frighteners** de Peter Jackson, **Mary Reilly** de Stephen Frears et quelques autres n'y vont pas non plus, à Gérardmer. Ils ne sauront pas bouclés à temps, à deux-trois semaines près parfois. La poisse. Ça met la haaaiiineee !
Alors bon, Gérardmer prend ce qui reste, ceux qui veulent bien dérouler leurs kilomètres de pellicule dans les cabines de projection. Ce qui reste n'est pas forcément du premier choix. Mieux vaut oublier la majorité des inédits vidéo, effectivement conçus sur mesures pour une programmation vidéo, les pantalonnades comme ce **Dr. Jekyll & Miss Hyde** avec Sean Young. De ce qui reste, Fantastic'Arts présente tout de même le top, le joli conte celtique de John Sayles (**The Secret of Roan Inish**), le drame conjugal destroy de Shinya Tsukamoto (**Tokyo Fist**), la comédie satanique de Alex De La Iglesia (**El Dia de la Bestia**)... Des films de tous les horizons, au fantastique parfois discret, éthéré.
Le Top sans les grands mangas du moment. Les mangas animés qui sont du cinéma au même titre qu'un film de James Cameron ou de Jacques Doillon. Les mangas justement, ils peuvent aisément remplir les cases vides. Peut-on, aujourd'hui, organiser une compétition de cinéma fantastique sans concurrent estampillé animation japonaise ? Assurément non. Visez **Patlabor 2**, **Cobra Space Adventure**, **Ghost in the Shell** qui, niveau imaginaire, fouillent très loin, explorent, cherchent et trouvent. Mieux que du bouche-trou à vrai dire. Des films à part entière qui honorent le genre, n'en déplaise à ceux qui leur refusent le droit de cité dans le genre. Car le fantastique, n'est-ce pas l'imaginaire ? L'imaginaire, n'est-ce pas l'absence de préjugés, les idées larges et une totale liberté d'expression ? Un festival de cinéma fantastique se doit aujourd'hui de programmer des mangas. Comme une rétrospective du défunt Derek Jarman, un hommage à George Franju, le dernier blockbuster hollywoodien caviardé d'effets spéciaux à faire douter Mémé de sa vue, la série B cheap tournée dans le Bayou de la Nouvelle-Orléans, le film expérimental réalisé grâce à une hypothèque ou un viager...

Le fantastique, bien qu'il se soit coulé dans la comédie, le thriller et ailleurs, se doit de posséder son festival. Problème, si tous les titres juteux lui sont interdits de programmation sous les prétextes les plus divers (ils ne manquent pas !), il tournera court. Les mangas seront admis par l'intelligentsia et iront à Cannes. Les films les plus saignants les suivront, mais programmés en séance de minuit parce que, vous comprenez madame la conseillère municipale ou monsieur le sponsor, le protocole ne s'en remettrait pas. Un festival de fantastique, un vrai, peut tout se permettre quant à lui. Projeter du merveilleux, du futuriste, de la castagne, du gore, du crade, du beau, du tragique, du loufoque, de l'intello.... Aucun problème de cohabitation pourvu que l'imaginaire, le fantastique par conséquent, y soit, quelle que soit la forme choisie. Le fantastique est aussi malléable qu'un Barbapapa. À son festival de l'imiter, de prendre toutes les formes du genre, à manger à tous ses râteliers. Vous ne voudriez pas qu'il mette la clé sous le paillasson, quand même ?

Marc TOULLEC

P.S. : Si Fantastica s'est transformé en Fantastic'Arts, c'est du fait d'une décision des tribunaux. La revue *Fantastica*, ayant déposé le nom avant *Le Public Système*, organisateur du festival, a de ce fait obtenu gain de cause. Bête comme chou.

ils n'y vont pas !

L'ARMÉE DES 12 SINGES

FROM DUSK TILL DAWN




CYBERSPACE-LE COBAYE 2


LORD OF ILLUSIONS


TOY STORY


A VAMPIRE IN BROOKLYN

Fantastic'Arts

DARKLY NOON

Le peintre de la violence...

PHILIP RIDLEY

Quatre ans après son sublime L'ENFANT MIROIR, Philip Ridley repasse derrière les caméras. Quatre années pendant lesquelles il abandonne le cinéma pour le théâtre, la peinture et l'écriture. Histoire de revenir un peu plus neuf. Et il nous propose un film rare, une œuvre à la fois poétique et sauvage, totalement pure, sans aucune concession. DARKLY NOON risque fort de créer le même engouement que son formidable premier film

Même si les univers sont différents, *Darkly Noon* est un film finalement assez proche de *L'Enfant Miroir*...

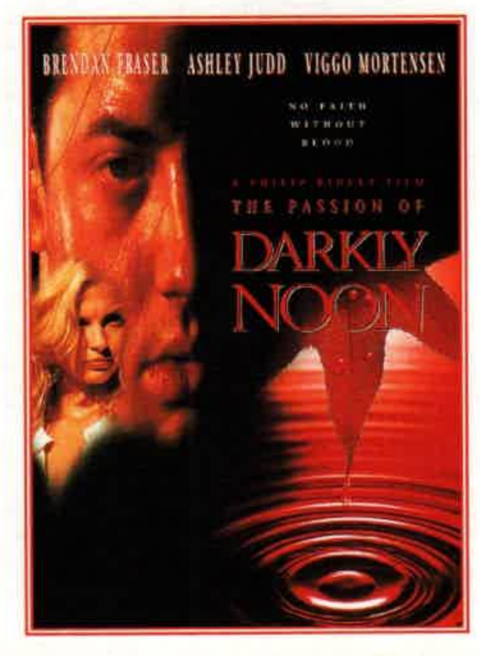
J'irais même plus loin que vous : pour moi, **Darkly Noon** est carrément la suite de mon film précédent. En fait, j'en ai eu l'idée alors que je tournais **L'Enfant Miroir**. Tous les matins, je me levais à 5 heures et je passais prendre en voiture quelques personnes de l'équipe pour rejoindre le plateau qui se trouvait à 1 h 30 de route. Nous passions devant un bâtiment lugubre qui servait de lieu de culte à une secte étrange. Pour amuser les gamins qui jouaient dans mon film, je me suis mis à leur raconter une histoire basée sur cette église presque païenne. Je ne suis pas mauvais en conte pour enfants. J'en ai écrit quelques-uns. D'ailleurs, en Angleterre, je suis paradoxalement plus connu pour mes livres que pour mes films. Donc, j'inventais toute une histoire basée sur cet endroit. Voyage après voyage, le conte pour enfants devenait une histoire particulièrement horrifiante et éprouvante. Les gosses adoraient ça. Et ce récit donna les bases à ce qui est devenu par la suite le scénario de **Darkly Noon**. Cela dit, plusieurs éléments empêchent les deux films d'être considérés comme la même histoire qui se continue. Par exemple, **L'Enfant Miroir** se situe dans les années 50. **Darkly Noon** parle d'un jeune adulte ayant échappé à l'attaque d'un lieu de culte par le gouvernement. Nous voilà donc totalement installés dans notre époque, sinon, notre héros aurait près de 40 ans et le film n'aurait plus rien voulu dire. Mais Darkly peut bien être considéré comme un prolongement du héros de **L'Enfant Miroir**. Disons que la filiation est plus thématique, que **Darkly Noon** serait la seconde partie d'une trilogie que je voudrais consacrer au «cauchemar américain».

***L'Enfant Miroir* et *Darkly Noon* partagent une narration très linéaire et pourtant légèrement décalée...**

Selon moi, le principal intérêt de la réalisation réside dans l'effet produit sur le public par ce que je lui montre. En ce sens, l'intrigue arrive en seconde position. Le spectateur doit se poser la question : «Que suis-je en train de ressentir ?» plutôt que : «Que se passe-t-il ?». David Lynch adopte la même démarche. Il est l'un des rares cinéastes américains à penser, à concevoir le cinéma ainsi. Outre-Atlantique, le récit est primordial. On annule tout sous-texte. Les films de Quentin Tarantino, par exemple, en sont totalement privés. On en vient presque à se demander si Tarantino ne doit pas son succès à cet abandon quasi-total au récit. Il n'y a rien de sous-entendu dans le fait qu'un type se ramasse une balle en pleine poire. Personnellement, j'ai envie d'aller un peu plus loin.

Autre point commun entre votre œuvre et celle de David Lynch, une utilisation presque picturale de la lumière...

Comme Lynch, je peins beaucoup. D'ailleurs, je crois que mes cinéastes préférés sont tous des peintres. J'insiste donc énormément sur la teinte de mes films. Sur **Darkly Noon**, peu de gens veulent le croire, mais 90 % de la lumière du film est naturelle. Rien d'électrique, juste des réflecteurs. Par exemple, j'ai voulu donner une teinte angélique au personnage de Callie. Elle est donc continuellement éclairée par des réflecteurs placés à ses pieds. La blondeur et la couleur de peau d'Ashley Judd ont fait le reste. Du coup, elle baigne toujours dans une aura dorée qui tranche avec l'argent et le rouge, symbolisme manichéen par excellence, et couleurs de base de mon film. Ce n'est pas le seul petit truc que j'ai utilisé. Sur **L'Enfant Miroir**, je faisais pulvériser de peinture dorée mes champs de blé par avion. Avec quelques filtres et une utilisation adéquate du technicolor, j'obtenais un ciel sombre et



opinion

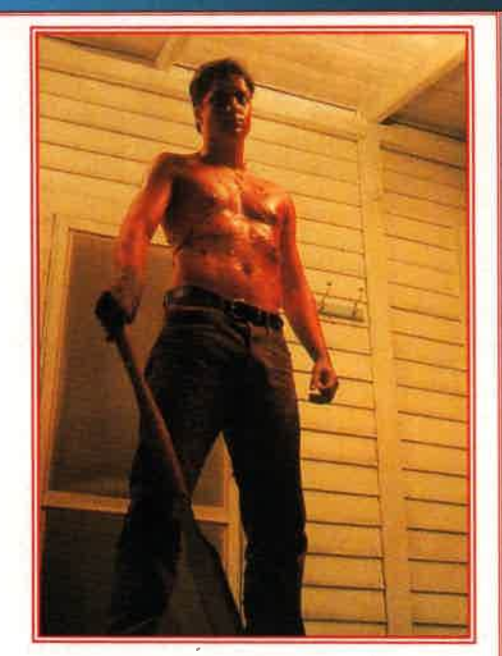


Révélation avec **L'Enfant Miroir**, le cinéaste anglais Philip Ridley allait-il passer l'obstacle difficile du deuxième film ? Quatre années de réflexion, et **Darkly Noon** apporte la réponse : ça valait la peine d'attendre. Essayez d'imaginer un film à mi-chemin entre l'univers onirique et décalé du David Lynch de **Blue Velvet** et la folie sauvage du Tobe Hooper de **Massacre à la Tronçonneuse**, et vous aurez une petite idée de ce qui vous attend...
Les bâtiments d'une secte religieuse très stricte sont pris d'assaut par les forces de l'ordre. Les membres de cette secte sont tous tués dans l'incendie qui suit la charge. Tous sauf un, Darkly Noon, un jeune homme élevé dans l'obéissance de la Bible, qui réussit à s'enfuir. Il trouve refuge chez Callie et Clay, un couple vivant en ermites dans les profondeurs de la forêt. Callie est seule, attendant le retour de son compagnon. Elle accueille un Darkly sale, terrifié, le réconforte et lui fait une place, dans la remise. Petit à petit, Darkly développe une passion dévorante pour la jeune femme. Quand Clay revient et que Darkly surprend les deux amants en train de s'embrasser, il commence à péter les plombs...

Philip Ridley nous avait subjugués avec son **Enfant Miroir**, un conte noir intemporel et foncièrement poétique. Dans **Darkly Noon**, il conserve son ton, son personnage principal, puisque Darkly apparaît comme un évident prolongement de Seth Dove, «L'Enfant Miroir». Mais ici, le réalisateur illustre un récit bien plus linéaire : **Darkly Noon** se concentre sur trois personnages et décrit les évolutions d'une situation réelle, alors que **L'Enfant Miroir** illustrait des névroses. Attention, la folie reste omniprésente, mais Ridley choisit d'orchestrer minutieusement une descente logique et inexorable vers la démence absolue plutôt que de nous plonger directement dans les folies de ses personnages. Petit à petit, Darkly se laisse posséder par ses délires pour échapper à sa passion. Il commence à s'infliger des châtiments corporels, puis finit par discuter avec les fantômes de ses parents dans une séquence qui rappelle fortement les discussions du **Loup-Garou de Londres** entre le héros et son copain mort en pleine décomposition. Le choix est judicieux puisque la tension monte crescendo pour atteindre une incroyable sauvagerie dans un final complètement fou.

D.A.

Grande-Bretagne/Allemagne. 1995. Réal.: Philip Ridley. Scén.: Philip Ridley. Dir. Phot.: John de Borman. Mus.: Nick Bicat. Prod.: Dominic Anciano, Jim Beach & Frank Henschke pour Fugitive Features/ Hauskunst Filmproduktions. Int.: Brendan Fraser, Ashley Judd, Viggo Mortensen, Lauren Dean, Grace Zabriskie... Dur.: 1 h 43. Dist.: E.D. Distribution.



Darkly Noon (Brendan Fraser) bien avancé sur le chemin de la démence...

des champs d'un jaune éclatant. D'où un onirisme renforcé. Ici, pour accentuer l'enfermement ressenti par Darkly, pour que les arbres de la forêt apparaissent comme des barreaux de prison, je les ai peints en noir.

Vous êtes donc totalement masochiste : un matte-painting aurait pu faire l'affaire !

D'abord, je ne suis pas complètement masochiste puisque je n'ai peint que les arbres visibles à l'écran ! Et, de toute façon, je refuse le principe des effets spéciaux optiques. Je veux que chaque image soit obtenue par la caméra. Je tiens à garder le contrôle. Je veux pouvoir évoluer dans les décors que je montre.

Vous utilisez quand même des effets, notamment au niveau du montage et de la décomposition du mouvement...

Oui, mais c'est uniquement pour servir le film. La première moitié de **Darkly Noon** est filmée de façon très classique. Mais quand Darkly commence à perdre les pédales, le film le suit et on s'embarque vers un dérèglement soudain de la mise en scène. Je prends la caméra à l'épaule, je tourne en grand angle et j'inclus des effets de «jump cut» qui font disparaître le personnage pour le faire réapparaître dans le même plan, histoire de créer un déséquilibre perturbant. Par ces petits trucs, le public comprend qu'il entre progressivement dans l'esprit de plus en plus malade de Darkly.

Si on vous dit que le final de votre film rappelle la sauvagerie dispensée par Tobe Hooper dans *Massacre à la Tronçonneuse* ?

Je le prends avec infiniment de plaisir. Pour moi, le premier **Massacre à la Tronçonneuse** est un chef-d'œuvre absolu. J'espère que **Darkly Noon** partage avec lui ce total manque de pudeur, une certaine amoralité réellement effrayante, spécialement pour un public américain. Il a même été question que Darkly pénètre dans la maison avec une tronçonneuse. J'ai préféré ne pas aller trop loin dans l'analogie et remplacer cela par une violence lumineuse plus cinématographique. Il est amusant de constater que la plupart des réalisateurs peintres adorent le cinéma fantastique. Ils se sentent sans doute proches de son aspect surréaliste. Certains de mes amis un peu trop conservateurs citaient ironiquement **Massacre à la Tronçonneuse** pour comparer le final de **Darkly Noon** à un autre film. Ils pensaient sans doute me vexer. Ils ne pouvaient pas me faire plus plaisir. Quelques critiques disent même de ma fin qu'elle est prévisible. Évidemment qu'elle l'est ! J'imagine ces mêmes gens à une corrida criant : «C'est prévisible !» au lieu des «Olé» de rigueur ! Ce sont des personnes qui ne peuvent pas comprendre que l'important, c'est le sang, le drame, la passion, jamais l'intrigue. **Darkly Noon**, c'est un peu ça. Vous savez que Darkly va perdre les pédales. Seuls le «quand» et le «comment» comptent. L'intérêt réside dans la façon d'amener ce dénouement à un tel paroxysme qu'il en devient d'une certaine manière imprévisible. Pour arriver à cela, on a pris notre temps. Plus de trois semaines de tournage pour cette seule scène. Alors vous pensez si votre comparaison me fait plaisir !

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**

Fantastic'Arts

SCREAMERS

En 2078, les hommes ne se battront plus sur le plancher des vaches, mais sur les colonies d'outre-espace dont ils ruinent l'environnement tout en se massacrant. Et pour mieux se massacrer, ils créent les Screamers, des monstres multiformes, teigneux et qui se retournent contre leurs inventeurs.

«Avec **Screamers**, *j'ai voulu réaliser un film qui rentre dans les paramètres de la science-fiction et qui, parallèlement, détaille les réactions d'un groupe d'individus face à la peur, à la mort et à la probabilité d'un futur inexistant.* **Screamers** *est un vrai thriller psychologique*». Christian Duguay de Montréal met immédiatement les choses au point : **Screamers** n'est pas un film de science-fiction ordinaire. Son interprète principal, Peter **RoboCop** Weller le suit à la trace. «**Screamers**, *c'est la Mort qui hante une randonnée sauvage. Hendricksson, mon personnage, se voit trahi par le système dont il a contribué à asseoir le pouvoir. Les armes qu'il a aidé à construire se retournent désormais contre lui et ses hommes. Voilà une leçon particulièrement dure à accepter. Il réalise que les vingt dernières années de sa vie ont été un mensonge. Il n'a plus qu'une mission à accomplir pour s'amender : obtenir la paix. Au début, c'était un idéaliste, un peu comme je l'étais dans les années 60. Il croyait se battre pour de grands idéaux, pour concrétiser des rêves. Sur terre, les responsables politiques sont censés négocier la paix, mais personne n'a réellement l'intention de mettre fin aux hostilités*». Pauvre Hendricksson. Il désire enterrer la hache de guerre, mais la guerre pourrait durer éternellement sur cette planète Sirius 6B abandonnée de tous en cet an de grâce 2078. À moins qu'elle ne s'arrête faute de combattants, maxi-broyés par les Screamers ou tués à petit feu par les radiations. Dégoûté par les politiciens de son propre camp et les horreurs d'un conflit sans fin, Hendricksson prend l'initiative de mener lui-même les négociations de paix. Sa bannière : les forces de l'Alliance. Celle de l'ennemi : le Nouveau Bloc Economique. En compagnie du dernier rescapé du crash d'un aéronef, il se dirige vers le repaire de l'adversaire, une position à laquelle il faut accéder malgré la présence sournoise des Screamers. Les Screamers ? L'espèce dernier née des laboratoires-arsenaux de l'armée, conçue pour éradiquer toute forme de vie. Et en prendre l'apparence si besoin est. Une enveloppe volontiers humaine, enfant y compris.

«*J'adore* **Screamers**» plaide Peter Weller. «*Pas uniquement pour l'action et les frissons que génère le scénario. Surtout pour la métaphore, l'allégorie du récit originel*». Un récit qui décrit militaires américains et soviétiques faisant cause commune contre une force qui les menace tout deux. «*Nous ne pouvions pas consacrer un film à une union avec des Russes que nous combattions juste avant d'en arriver là. Seulement, l'empire soviétique du mal n'existe plus ! Ce qui marchait ne serait-ce qu'il y a dix ans ne fonctionnerait pas aujourd'hui. En revanche, en adaptant l'histoire à une planète où se déroule une guerre par procuration, un peu à l'image de celle qui vient de prendre fin en Bosnie, tout change*». Malgré ses airs de série B relativement cossue, **Screamers** élève le débat. Sans toutefois oublier ses monstres vedettes qui, comme des taupes, se déplacent sous la surface du sol.



Une armée de Screamers déguisés en enfants : un look très **Village des Damnés**.



Hendricksson (Peter Weller), un homme bien décidé à surmonter toutes les épreuves pour obtenir la paix...

Screamers naît sous la plume de Philip K. Dick dans les années 50, un écrivain que Dan O'Bannon connaît bien puisqu'il tire le scénario de **Total Recall** d'une de ses nouvelles. «*En fait, c'est un jeune type, Daniel Gilbertson, qui lance le projet. Il tentait à l'époque de devenir producteur de cinéma. Avec sa partenaire, il achète les droits de «Second Variety» et me contacte ensuite pour me proposer d'en rédiger le scénario. Je réponds par l'affirmative avec d'autant plus d'empressement que je connaissais bien cette nouvelle, depuis mon enfance même. Nous avons établi un contrat en bonne et due forme, stipulant, vu que mon interlocuteur n'avait pas le sou, que les droits me reviendraient si le film ne se montait pas au terme d'un certain délai*». Le délai passe et Dan O'Bannon récupère les droits de «Loaf of Bread», le premier titre de **Screamers**. Suivent «Dragon's Teeth» et «CLAWS» avant d'arriver au bon. Et à Christian Duguay, cinéaste québécois qui se fait les griffes sur **Scanners 2 & 3** puis **Explosion Immédiate** (avec Pierce 007 Brosnan en flic-artificier). «*Christian illustre très fidèlement mon scénario. Sa mise en scène est âpre, sèche, dure. Exactement ce qui convient à l'histoire. C'est justement pour cette raison que j'ai renoncé à réaliser* **Screamers** *moi-même. Trop sombre. Déprimant. Sans doute est-ce dû au fait que je traversais une période dépressive à l'époque de son écriture. Jamais je n'ai essayé de me freiner dans la description du génocide de Sirius 6B*». Dan O'Bannon broie du noir jusqu'à concocter cette scène où un flot ininterrompu de Screamers rigides, sous l'enveloppe de gamins tous semblables, se consument en poursuivant leur marche. Quelques instants dans la tradition d'un film de zombies. Mais Dan O'Bannon n'est-il pas l'auteur du **Retour des Morts-Vivants** ? Il en subsiste au moins une trace dans Screamers.

Emmanuel ITIER

Canada/USA/Japon. 1995. Réal.: Christian Duguay. Scén.: Dan O'Bannon & Miguel Tejada-Flores. Dir. Phot.: Rodney Gibbons. Mus.: Normand Corbeil. Prod.: Tom Berry, Franco Battista, Charles W. Fries & Anthony I. Ginnane pour Allegro Films/Fuji Eight/Fries Film Company. Int.: Peter Weller, Roy Dupuis, Jennifer Robin, Andy Lauer, Michael Caloz... Dur.: 1 h 40. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie prévue en juin. (Lire également preview in Mad Movies *98)*

Fantastic'Arts

STRANGE

La Madone de l'apocalypse...

KATHRYN BIGELOW

Une femme à poigne. Pas le genre à mettre en images des chochottes et des ramollis du bide. Ancienne peintre et membre du groupe artistique «Art of Language», Kathryn Bigelow évolue dans un univers de mecs, un club généralement réservé aux hommes où elle rentre dès 1981 avec son premier long métrage, THE LOVELESS, un hommage aux films de motards des années 50 ! Suivent AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE (des vampires cow-boys flambent au soleil), BLUE STEEL (Jamie Lee Curtis, femme-flic, échappe à un businessman qui pète les plombs), POINT BREAK-EXTRÊME LIMITE (Keanu Reeves se convertit au surf avec planche et au parachutisme sans parachute) et le premier épisode de la mini-série cyberpunk WILD PALMS produite par Oliver Stone. De l'ouvrage solide, sévèrement burné, pour une rayonnante quadragénaire qui envisage les États-Unis de demain sous un angle très prospectif...



Kathryn Bigelow : une pose glamour pour une femme qui «en» a !

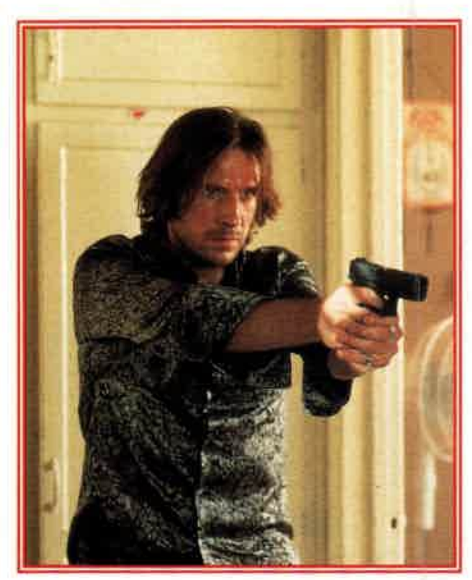
En regardant de plus près le générique, on s'aperçoit que vous partagez à cinquante-cinquante la paternité de *Strange Days* avec James Cameron. Il est producteur, coscénariste et auteur de l'histoire originale.

La conception de **Strange Days** remonte à 10/12 ans. J'ignore si James Cameron avait l'intention de le mettre en scène à ce moment-là. Quoiqu'il en soit, son histoire a subi au fil des années diverses influences, le passage à tabac de Rodney King notamment. James Cameron a revu son scénario sur cette base, l'a réorienté sur une nouvelle voie. Un temps, il aurait pu le réaliser lui-même s'il n'avait pas été occupé à ce point par **True Lies**.

Dans *Strange Days*, vous limitez au maximum les éléments de décors liés à la science-fiction, ses accessoires. C'est à peine si l'on remarque que l'action se situe à l'aube de l'an 2000 !

Strange Days relève davantage du film social et politique que de la science-fiction. Des aspects prépondérants dans l'histoire. Par de nombreux côtés, il renvoie directement à la vision que j'ai des États-Unis actuellement. En fait, **Strange Days** a été conçu comme une espèce de conte en forme d'avertissement. Il tire une sonnette d'alarme : «Attention, ceci pourrait être votre avenir, votre vie quotidienne si vous ne faites pas gaffe aujourd'hui». Bien sûr, nous avons quelque peu appuyé le trait. Nous avons rendu les États-Unis à l'aube de l'an 2000 un rien plus sombres, plus provocants et dangereux qu'ils risquent de l'être en réalité. Du moins j'espère. Cette intensité, cette exagération vise simplement à susciter la peur, la trouille de la guerre civile. Cela n'est certainement pas l'Amérique de demain dont nous rêvons. Nous ne voulons plus d'émeutes, d'affaires à la Rodney King. Reste que dans le conte, la métaphore, vous vous devez de ressortir les cadavres du placard pour répondre à des questions fondamentales sur l'avenir de notre nation.

L'état de siège que vous décrivez est particulièrement saisissant. Pour parvenir à ce résultat, vous vous êtes documentée sur les dictatures qui envoient leurs troupes quadriller les rues...



Lenny Nero (Ralph Fiennes), un dealer d'expériences vécues.

Ces séquences, je n'ai pas été les chercher très loin à vrai dire. Ayant assisté aux récentes émeutes de Los Angeles, j'ai pu en observer tous les détails. Le déploiement de la garde nationale, les militaires, les contrôles d'identité, les incendies de voitures ou d'immeubles... Tout cela découle directement de la réalité. Le sentiment de panique et de paranoïa qui imprègne les images de **Strange Days** aussi. J'ai d'autant mieux assisté aux événements que j'ai ensuite intégré un groupe de nettoyage pour remettre Los Angeles en l'état. Si nous avons choisi Los Angeles, c'est parce qu'il s'agit d'une ville en permanence au bord de l'explosion et une ville où toutes les races, toutes les communautés, toutes les options sexuelles se mêlent. Plus que toutes les autres, elle symbolise les États-Unis dans ses contradictions les plus profondes.

Un pays gigantesque que vous décrivez comme une fourmilière de voyeurs...

Strange Days assume son voyeurisme ! Pourtant, nous n'avons jamais consciemment abordé cet aspect des choses, ce voyeurisme qui ferait partie intégrante de l'inconscient collectif. **Strange Days** est un film sur la vision, l'influence du spectateur sur les images qu'il regarde.

Dans la presse américaine, James Cameron a déclaré «Lenny, c'est moi», mettant en avant les points communs entre un dealer et un réalisateur. Vous abondez dans son sens ?

Totalement. En tant que cinéaste, vous essayez de créer ce qui se rapproche le plus de votre regard sur les choses. Vous devez, dans ce but, vous entourer de complices. Ce sont les techni-

DAYS

ciens, les comédiens à qui vous tentez de «vendre» votre vision. Les convaincre, c'est une façon de vous protéger des agressions extérieures. Puisque vous aimez **Strange Days**, vous participez à ce processus. James Cameron dit d'autant plus vrai que Lenny se comporte en metteur en scène. Il dirige les participants, qui le renvoient à lui-même. À la fin, observant quelqu'un qu'il croyait mort, il est partagé entre la répulsion, la terreur et le plaisir du tueur. Vraiment, **Strange Days** était l'occasion rêvée de travailler sur notre art, de le commenter, d'y réfléchir, tout en racontant une histoire d'amour.

Les «clips» que vous mettez en scène, que commercialise Lenny, vous les montrez comme vous montreriez les effets d'une drogue sur un junkie.

Il s'agit d'une extrapolation sur ce que nous vivons à travers le cinéma, une tentative d'échapper au réel. Cette drogue existe déjà même si elle n'apparaît pas au grand jour comme dans le film. Avec le temps et grâce aux nouvelles technologies, elle prendra une intensité sans égal. La vie d'autrui, sensitive, que vous partagez dans une salle de cinéma, vous permet une évasion du quotidien, d'oublier vos petites misères. La technologie de «l'expérience vue» décrite dans **Strange Days** se précise jour après jour. Le corps médical l'utilise déjà, au niveau expérimental, à l'aide de super-conducteurs qui stimulent le nerf optique des aveugles. Rien encore ne permet d'enregistrer les données ; il faudra attendre une cinquantaine d'années pour voir ce type de technologie apparaître vraiment sur le marché.

Les scènes de clips, d'expériences dans lesquelles on trempe comme on écoute un CD sur un lecteur-baladeur, impressionnent par leur réalisme. Techniquement, comment êtes-vous parvenue à ce résultat ?

Pour ces séquences, nous avons tout spécialement construit une caméra. Il n'existait pas de matériel adapté à nos exigences. Les caméras 35mm classiques, la steadicam y compris, sont trop lourdes, trop encombrantes. Nous avons bricolé une caméra petite et légère, montée sur un système de harnais assez proche de celui d'une steadicam. Il fallait impérativement éviter les mouvements trop fluides, aériens de cette dernière et, parallèlement, l'instabilité trop évidente d'une caméra à l'épaule. En fait, notre nouvel appareil adopte les caractéristiques de vision de l'œil humain : l'agilité, la rapidité, la capacité de se déplacer en un instant d'un point à un autre. De par sa mobilité, des panoramiques à 360°, nous devions surveiller attentivement les éclairages, tout agencer au centimètre près. Je voulais que le spectateur voie littéralement à travers les yeux des personnages, comme si la caméra était dans sa tête (1). Ces scènes rompent brutalement avec le reste de **Strange Days**, nettement plus porté sur la stabilité des plans séquences.

Lenny Nero & Lornette «Mace» Mason (Angela Bassett) : des premiers pas difficiles dans le troisième millénaire !



Philo Gant (Michael Wincott) et Faith Justin (Juliette Lewis) : l'impresario et sa «chose»...

Si l'on doit retenir une séquence de *Strange Days*, c'est le viol puis l'assassinat d'Iris, l'une des «relations professionnelles» de Lenny. Une séquence très vicieuse de voyeurisme actif...

Pourquoi le clip du meurtre d'Iris est-il si troublant ? Parce qu'il est d'une pureté totale, d'une implacable rigueur. Il n'y a aucune recherche d'effet, aucun éclairage séduisant, simplement une lumière crue et froide, et aucun angle «intéressant». Tout est dicté par le médium et l'appareillage. À l'instar du meurtre de Janet Leigh dans **Psychose**, ces quelques minutes vous révèlent la véritable nature du héros, Lenny Nero, les enjeux véritables du film. Jusque là, il n'est qu'une espèce de petit arnaqueur obsédé par cette chanteuse qui l'a plaqué. Tout d'un coup, nous réalisons qu'il est capable d'une grande complexité émotionnelle. Capable de remords et de souffrances. Dès lors, le spectateur peut s'attacher à lui, mieux le comprendre. Une scène pivot aussi éprouvante pour Lenny que pour le spectateur. Je tenais à tout prix à l'intercaler dans cette séquence afin qu'il devienne un interlocuteur, le médiateur entre le public et l'assassinat monstrueux d'Iris. C'est à travers ses yeux et sa sensibilité que nous vivons cette horreur. Il nous dirige, nous oriente, manipule notre perception comme le ferait un réalisateur. J'ai travaillé cette scène en étroite collaboration avec la comédienne, ■■■

strange days

■ ■ ■ Brigitte Bako, pour qu'elle sache exactement ce que nous tournions. Pour qu'elle sache que son personnage voit son propre meurtre défiler en direct dans les yeux du tueur. Encore aujourd'hui, cette séquence m'interpelle, me touche profondément. Comme je vous le faisais remarquer, **Strange Days** traite du voyeurisme, de la vision. Vous ne pouvez concevoir sans donner à voir. Là, on vous jette tout au visage. Sans ménagement.

Strange Days **se termine par une gigantesque fête dans les rues de Los Angeles. La foule est digne d'une superproduction à la Cecil B. de Mille. On a du mal à croire que vous ayez rassemblé autant de figurants !**

Dès que James Cameron m'a proposé de réaliser **Strange Days**, voici quatre ans maintenant, je me suis autant attelée au scénario qu'au story-board très précis de cette longue séquence afin d'en tenir au mieux tous les rênes de la logistique. Une scène vraiment très complexe dont la foule provient notamment du rassemblement de la Nouvelle Année dans les rues de New York en 1993. Il y avait là dans les 500.000 personnes en liesse, un nombre que nous avons multiplié par traitement digital des images lors du survol de la cité. Le scénario de James Cameron qualifiait ce passage dans le troisième millénaire de «mère de toutes les fêtes». Connaissant ses exigences, j'ai décidé de mettre le paquet ! En plus des prises de vues réelles «augmentées» par ordinateur, nous avons mobilisé des milliers de figurants. Nous avons pris contact avec un service de rencontres qui a concocté une pub, du genre «Rencontrez la personne de vos rêves pour le Nouvel An 1999 et tournez dans **Strange Days**», en vue de la gigantesque fête que nous organisions. Dix mille personnes se sont présentées, qui ont payé chacune 10 dollars, et sept mille autres ont réussi à entrer gratos aux festivités et applaudir des groupes comme DeeLite et les Aphex Twins. La «mère de toutes les fêtes» nous a demandé un mois de tournage, plusieurs caméras et une stratégie de campagne militaire. D'abord, il me fallait rester vigilante quant au résultat escompté, un sentiment d'anarchie et d'apocalypse. D'où la nécessité d'un story-board extrêmement pointilleux sans lequel cela aurait été la panique à bord !

Un sentiment domine à la vision de ***Strange Days*** **: une impression que tout va basculer d'un moment à l'autre dans le néant, l'apocalypse. Une ambiance très fin de siècle.**

J'ai particulièrement insisté sur ce point dès la mise en route du projet. Le système social décrit dans **Strange Days** donne des signes extérieurs de solidité, semble fonctionner parfaitement, alors qu'il part en morceaux de l'intérieur. Une étincelle, et le sentiment d'apocalypse latent s'exprime ouvertement, violemment. L'explosion peut survenir à tout moment ; c'est cette peur omniprésente que j'ai tenu à installer dans les scènes de rues. Dès l'écriture du scénario définitif, nous avons veillé à entretenir cette incertitude. Aux États-Unis, nous appelons ça une société «flashpoint». Tout paraît tourner rondement, mais ce ne sont là que des apparences, une vitrine. En fait, la tension est omniprésente.

Votre opinion sur la police américaine n'est pas des meilleures. Vous la remettez en question en décrivant des flics racistes, assassins...



Mace : professionnelle de la protection rapprochée des riches hommes d'affaires.

opinion



LA BONNE ANNÉE

Los Angeles fin 1999. Le compte à rebours vers l'an 2000 commence. Le leader noir et prophète-rappeur Jeriko One trouve la mort, assassiné par on ne sait qui. Effervescence dans les rues, contrôles d'identité. La Garde Nationale armée jusqu'aux dents quadrille, véhicules blindés à l'appui, les axes importants, les carrefours. Une situation quasi-insurrectionnelle. Alors que le couvercle de la marmite risque à tout instant de sauter, Lenny Nero vaque à son gagne-pain : le trafic de «clips», des morceaux de la vie d'autrui, filmés par les propres yeux du sujet, stockés sur des disques laser. Parties de jambes en l'air, braquages, souvenirs émus, concerts... Un catalogue infini de bribes d'existence que le client ressent comme s'il les vivait à son tour. Père Noël du subconscient, Lenny deale sa marchandise, tout ex-flic qu'il est. Lorsqu'il ne monnaie pas sa drogue en écran large et dolby stéréo, Lenny y goûte. Particulièrement les clips humides de sa liaison torride avec Faith, rock-star en devenir que s'approprie le manager véreux Philo Gant. Un autre accro aux clips, hargneux et paranoïaque celui-là. Est-il coupable du meurtre d'Iris, l'une des pourvoyeuses de Lenny ? Cela se pourrait bien. Mais l'affaire se corse lorsqu'apparaissent deux flics prêts à tout pour rafler un clip que planque Iris avant d'y laisser sa peau. Une pièce à conviction dont dépend le sort des États-Unis. Avec l'aide apparente du détective Max Peltier et de son amie Mace Mason, professionnelle du convoyage et de la sécurité des huiles, Lenny remonte la filière...

Flop anthologique aux States (dans les 10 patates de recettes pour un budget de 50 millions de dollars !), **Strange Days** rentre dans la catégorie des projets ambitieux, un «mammouth» qui a vu le jour grâce à son producteur-initiateur et ses précédents triomphes commerciaux. Ambitieux par les considérables moyens logistiques mis en œuvre, la condition *sine qua non* à la peinture d'un Los Angeles sur le pied de guerre. Ambitieux dans sa peinture d'un futur probable, surtout depuis l'acquittement d'O.J. Simpson, d'un conflit plus racial que social. Kathryn Bigelow et James Cameron se réfèrent bien sûr à l'affaire Rodney King, cette étincelle qui mit le feu à une mèche à combustion lente. Mais **Strange Days** disserte aussi sur le besoin de l'être humain à vivre par procuration, à ressentir des poussées d'adrénaline, des sueurs sans prendre le moindre risque. À se shooter, s'abrutir d'instantanés de l'existence de ses contemporains. Les uns vivent le danger sur le terrain, accessoirement y restent, pendant que les autres s'encanaillent à revivre l'extase commercialisée par Lenny Nero et ses pairs, des criminels d'une nouvelle espèce. Des cyber-criminels. Une épave dans le cas de Lenny, qui remonte une à une les marches de la respectabilité tandis que sa copine Mace (Angela Bassett, impressionnante de puissance et de conviction) lui botte le cul. Héros, Lenny le devient malgré lui, contraint et forcé par un juste chantage affectif. Audacieux et rare dans une production hollywoodienne de cette ampleur. De deux heures presque trente où alternent les très remuants clips, les mouvements de foule qui prennent une folle dimension dans la liesse des premiers instants du Troisième Millénaire, les séquences d'action musclées (Lenny et Mace prisonniers d'une voiture blindée en flammes puis immergée !), les états d'âme de son dealer malheureux en amour... Le tout dans un climat de fin de monde, d'apocalypse larvée. Dans **Strange Days**, l'Apocalypse se répartit entre les images, les sensations qui s'agitent dans la tête des protagonistes et l'explosive frénésie de la rue. Dans les deux cas, ça secoue. Et les secousses, Kathryn Bigelow les met magistralement en scène, même si son film aurait gagné à être plus court d'un quart-d'heure et à désigner d'autres boucs émissaires.

M.T.

USA. 1995. Réal.: Kathryn Bigelow. Scén.: James Cameron & Jay Cocks. Dir. Phot.: Matthew F. Leonetti. Mus.: Graeme Revell & Deep Forest. Effets spéciaux visuels : Digital Domain. Prod.: James Caremon & Steven-Charles Jaffe pour Lightstorm/20th Century Fox. Int.: Ralph Fiennes, Angela Bassett, Juliette Lewis, Tom Sizemore, Vincent d'Onofrio, Michael Wincott, Glenn Plummer, Brigitte Bako... Dur.: 2 h 25. Dist.: UFD. Sortie le 7 février 1996.

L'an 2000 selon Kathryn Bigelow et James Cameron : des meilleurs vœux qui pourraient virer à la guerre civile !

Mon opinion est pourtant plutôt bonne dans la mesure où **Strange Days** ne remet pas en question l'institution en elle-même. **Strange Days** attaque plutôt ceux qui se servent d'un pouvoir pour commettre des actes ignobles. Ce sont des flics, mais cela aurait pu être n'importe qui. D'autres policiers contrebalancent leur attitude criminelle en laissant la vérité éclater au grand jour. **Strange Days** n'est pas un film anti-flics. (2).

Pour une fois, ce n'est pas un super-héros, un Schwarzenegger qui sauve l'Amérique du désastre, mais un flic déchu, un perdant shooté à une réalité qui n'est pas la sienne !

C'est justement ce qui m'a attirée dans les personnages ; ils ne répondent pas aux stéréotypes en vigueur dans le cinéma américain. Lenny Nero expose ses émotions, ses faiblesses. Il en souffre et le montre. Il est une victime et en tire paradoxalement sa force, la capacité de surmonter les épreuves. **Strange Days** met en scène sa vulnérabilité, sa lâcheté même. Il est l'exact opposé de tous les héros-clichés que nous connaissons bien, ceux qui tuent les méchants, couchent avec la plus jolie fille du film et lâchent de temps en temps un bon mot pour mettre le spectateur dans leur poche. Lenny a le sentiment d'avoir raté sa vie tant sentimentale que professionnelle. Son aventure lui offre une chance de rachat, et à nous tous un espoir.

Parallèlement au suspense, vous illustrez une singulière love-story entre Lenny et les deux principales interprètes féminines. On ne sait plus si vous parlez d'amour, d'amitié... Des deux peut-être ?

Autant Mace Mason que Faith Justin sont des femmes très fortes. Elles découvrent à quel point la vie est une question de choix. Elles sont les architectes de leur destin, ce qui est loin d'être le cas de Lenny. L'histoire d'amour entre Lenny et Faith, son ex-petite amie, a ceci de particulier que Lenny réalise tardivement que cette femme ne l'aime plus. Mais il tente néanmoins de lui venir en aide, contre sa volonté. Pourquoi ? Parce qu'il l'a promis ! Cela relève davantage de l'amitié que de l'amour. Les sentiments évoluent dans **Strange Days** à l'image de la vie. Il aurait été stupide que Faith tombe finalement dans les bras de Lenny. Sa relation avec Mace prend le chemin inverse. D'une très forte amitié, ils passent à l'amour. Cela change des liaisons stéréotypées, passionnelles, uni-directionnelles. Malgré sa violence, son intensité et le contexte de quasi-guerre civile, **Strange Days** reste un film romantique.



La rock-star et la bodyguard : entre les deux, le cœur de Lenny balance...

Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (Traduction : **Didier ALLOUCH & Rafik DJOUMI**)

(1) L'opérateur de ces séquences de «trip» n'est autre que Jim Muro, maître ès-steadicam sur plusieurs films de James Cameron (**Terminator 2, True Lies**), sur **Point Break-Extrême Limite**. Et réalisateur du gorissime **Street Trash** !

(2) Ce n'est pas l'avis de Willie Williams, chef de la police de Los Angeles, qui déclare : «*Des films comme* **Strange Days** *me posent de très gros problèmes. Ils cherchent seulement à exploiter ce que la police de Los Angeles endure depuis plus d'un an. Leur seul but est de faire passer nos hommes pour des brutes ou des voleurs*». Willie Williams n'avait pas encore visionné **Strange Days**.

Fantastic'Arts

EL DIA DE LA BESTIA

La salsa du démon !

ALEX DE LA IGLESIA

En 1993, Alex De La Iglesia dépose une bombe dans le jardin bien tranquille du cinéma espagnol. ACTION MUTANTE apparaît comme une énorme farce iconoclaste. De la science-fiction façon grosse rigolade et système D. Une sorte de petit choc. Deux ans plus tard, le cinéaste se calme mais pas trop. Son tout nouveau film, EL DIA DE LA BESTIA, il le définit comme «une comédie d'action satanique» : un gentil curé, un rocker idiot et le Pradel madrilène partent à la chasse à l'Antéchrist le soir de Noël. Les années passent et Alex est toujours aussi barjo !



Susanna (Maria Grazia Cucinota), parfaite pour un sacrifice sur l'autel de Satan !

Quelles sont les origines du projet *El Dia de la Bestia* ?

En fait, c'est un projet antérieur à **Action Mutante**, une des premières histoires que j'ai écrites avec mon co-scénariste Jorge Guerricaechevarria. Pourtant, après **Action Mutante**, je pensais enchaîner sur autre chose, un autre film d'action à gros budget, mais comme je ne trouvais pas les fonds nécessaires, je me suis rabattu sur un projet plus modeste. Dans mes tiroirs, j'ai retrouvé le scénario d'**El Dia de la Bestia**. L'idée du film s'inspire très fortement des récits de Lovecraft. Dans un de ses romans, un prêtre de 19 ans essaie de prévenir la population que les Grands Anciens arrivent. Personne ne le croit. Cthulhu apparaît et la fin du monde approche. Jorge et moi sommes partis du même canevas. Notre héros est un petit prêtre vieillissant, professeur de théologie, qui a consacré toute sa vie à l'étude de l'Apocalypse selon Saint Jean et qui s'aperçoit que la naissance de l'Antéchrist, présage annonciateur de la fin des temps, est, littéralement, pour demain. Ce petit curé naïf doit alors se transformer en apôtre du Mal pour avoir une chance d'approcher la créature impie. C'est le genre de héros qu'avec Jorge nous adorons, un homme qui va devoir agir exactement à l'encontre de sa nature et de son aspect. J'avais déjà un personnage très semblable dans mon court métrage **Mirindas Asesinas**. C'était d'ailleurs le même acteur, Alex Angulo, qui joue également dans **Action Mutante**. Le petit curé de mon film représente l'image même de l'innocence et je lui fais commettre des actes atroces. Un peu comme Titi ou Bip-Bip le Coyote dans les cartoons. Un air angélique mais des actes ignobles. D'autre part, ce genre de postulat me permet d'installer le spectateur dans une position inconfortable, ne sachant pas s'il assiste aux délires d'un personnage ou à la réalité. Sur le poster espagnol de **Sueurs Froides** d'Hitchcock, il est écrit une phrase qui résume parfaitement notre démarche : «Un pauvre diable coincé dans un complot immense». C'est exactement l'histoire d'**El Dia de la Bestia**. En plus drôle que **Sueurs Froides**, quand même.



Le rocker Jose Maria (Santiago Segara), le professeur Cavan (Armando de Razza) et le Père Angel (Alex Angulo) : les trois zouaves partent à la chasse au Démon !

Au niveau des «actes ignobles», on a presque envie que vous alliez encore plus loin ?

C'était prévu. Les scènes étaient même écrites et les plans dessinés dans le storyboard. Par exemple, le curé aidait un aveugle à traverser la rue et en plein milieu, le jetait sous un camion. Deux ou trois autres séquences du même calibre étaient décidées, mais nous n'avons pas eu le temps de les tourner. Évidemment, j'aurais bien aimé aller encore plus loin puisque, de toute façon, ses mauvaises actions sont exécutées avec une parfaite innocence. Le curé ne connaît pas autre chose que l'acte pur, il n'a donc aucune conscience du degré de Bien et de Mal. Pour



Le professeur Cavan, le Pradel madrilène, anime «La Zona Oscura», une émission télé sur le paranormal...



Rosario (Tercle Pavez), la mère de José Maria, prête à affronter le Père Angel...

lui, pousser une vieille dame dans l'escalier est l'équivalent d'envoyer un mourant en enfer en guise d'extrême onction ou de voler un disque. À partir de là, je pouvais tout me permettre. Tant que j'en avais le temps et les moyens...

Pourquoi avoir réalisé les effets spéciaux digitaux en vidéo haute définition ?

Tout simplement parce que je n'avais pas assez d'argent pour les transformer en format cinéma. Si j'avais dû faire ces dix minutes d'images digitales d'une autre manière, le budget du film aurait doublé. Mais je crois que les effets marchent quand même et donnent un nouveau côté irréel aux séquences concernées.

D'où provient ce background religieux de l'histoire qui a l'air très sérieux ?

Il l'est puisque j'ai étudié dans l'institution religieuse décrite dans le film, l'Université de Deusto. J'y ai même obtenu une licence de philosophie. Le Père Angel Berrartua, mon héros, est une sorte de condensé de tous les prêtres théologiens que j'ai eu pour professeur dans cette école. Dans la culture traditionnelle du Pays Basque, celui qui sait, celui qui cherche, celui qui enquête est toujours un prêtre. Ce sont des figures symboliques que tout le monde connaît. Transformer mon Père Angel en un agitateur diabolique tient donc du blasphème absolu. Cela va

*Un Diable qui rappelle fortement celui de **Legend**, et conçu d'après des dessins d'Alex De La Iglesia.*

à l'encontre de tout ce que mon peuple attend d'un personnage tel que lui. Autre aspect traditionnel du film, l'imagerie très classique du bestiaire maléfique.

À ce propos, il semble que vous ayez beaucoup étudié le satanisme avant de faire le film ?

Jorge Guerricaechevarria et moi avons lu en effet beaucoup de livres, mais on a tout oublié ! Enfin presque tout puisque les incantations et les pentagrammes dessinés sur le sol sont piqués dans ces bouquins. On a testé les incantations avant le tournage histoire de voir si le Diable n'était pas preneur de notre âme en échange d'un triomphe assuré pour le film ! Sans grand succès malheureusement... Lorsqu'on a tourné les scènes «diaboliques», il y avait un feeling unique dans l'air. Les pentagrammes, les incantations, l'encens, les cierges, les acteurs ensanglantés, les cafards dressés, tout cela donnait quelque chose de très spécial. Nous avons même dû faire appel à un exorciste pour désenvoûter Santiago Segura, mon pote qui joue le premier fan d'heavy metal ayant une chance de sauver le monde. Il était complètement déchaîné. Je ne suis pas tout à fait sûr que l'exorcisme ait marché !

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Remerciements : **Pedro CALLEJA**)

opinion



La fin du monde a la cote en ce début d'année. Si on en croit Terry Gilliam et son **Armée des 12 Singes**, elle est fixée à fin novembre 96. Pour Kathryn Bigelow et son **Strange Days**, on y échappera de très peu le 1er janvier 2000. Quand à Alex De La Iglesia, selon lui, l'Apocalypse a déjà démarré. En effet, le réalisateur espagnol d'**Action Mutante** a l'honneur et le plaisir de nous annoncer la venue au monde de l'Antéchrist. L'Immonde Créature est née le 25 décembre dernier. Noël s'est brusquement transformé en Jour de la Bête.
Le père Angel Berriarta, professeur de théologie dans une université religieuse de la province espagnole, a passé les vingt dernières années de sa vie à étudier l'Apocalypse selon Saint Jean. Vingt ans à déchiffrer chaque mot, à comparer chaque version, à numériser chaque signe. Vingt ans pour décoder la vérité cachée derrière le texte sacré et pour arriver à cette conclusion : l'Antéchrist naîtra le 25 décembre 1995 avant le lever du jour. Le problème, c'est que notre curé ne sait pas du tout où le malheureux événement aura lieu. Pour rentrer en contact avec les Forces du Mal et flouer le Malin, le père Angel doit pervertir son âme et accomplir les pires bassesses. Il part à Madrid pour s'adonner à une pratique consciente du Mal : il vole, s'approche d'un mourant et, en guise d'extrême onction, lui glisse à l'oreille un meurtrier : «Ton âme brûlera en Enfer pour l'éternité», il pousse des vieille dames dans la rue... Bref, il commet des actes abjects. Il s'associe même avec un rocker bardé de tatouages sataniques et un présentateur télé décadent au look d'alchimiste dans le but d'invoquer le Démon. Pas sûr que cela soit réellement suffisant pour combattre la Bête Immonde...

La fin du monde, soit, mais en version beaucoup plus rigolarde que les films cités plus haut. Alex De La Iglesia a bien retenu la leçon d'**Action Mutante**, succession de délires plus ou moins hilarants, pour écrire une histoire linéaire qui se tient d'un bout à l'autre, avec un background fantastique parfaitement crédible et un véritable crescendo dans le rythme. **El Dia de la Bestia** est donc intéressant, le réalisateur réussissant à créer un véritable suspense et décrivant des personnages de façon très classique pour mieux, par la suite, détourner leur image. Notamment le curé, un petit prêtre de campagne transformé en suppôt de Satan. Une métamorphose qui offre au film ses meilleurs gags. Dans ces moments-là, le père Angel s'apparente à une sorte de Don Camillo possédé par le Diable !

D.A.

Espagne. 1995. Réal.: Alex De La Iglesia. Scén.: Alex De La Iglesia & Jorge Guerricaechevarria. Dir. Phot.: Flavio Martinez Labiano. Mus.: Batista Lena. SPFX.: Reyes Abades. Maq.: Jose Antonio Sanchez. Prod.: Andres Vicente Gomez. Int.: Alex Angulo, Santiago Segura, Armando De Razza, Maria Grazia Cucinotta... Dur.: 1 h 43

Fantastic'Arts

TOKYO FIST

Un cinéaste coup de poing !

SHINYA TSUKAMOTO

Un cas ce Shinya Tsukamoto, un farouche indépendant dans une industrie cinématographique japonaise qui les compte sur les doigts d'une main. Ses films, il les finance lui-même. Des films qui, dans des conditions normales de production, auraient coûté des fortunes. Fasciné par les noces de la chair et de l'acier, Shinya Tsukamoto réalise TETSUO et sa version longue en couleurs, TETSUO 2, deux paraboles bruyantes et destroy tirant à boulets rouges sur un Japon outrancièrement technocratique. Deux films underground, féroces, choquants, faits d'images speed et de raccords percutants. Deux films de science-fiction et, aujourd'hui, un drame sentimental que Shinya Tsukamoto ne pouvait décemment pas appréhender comme une ordinaire histoire de cocufiage...

Pourquoi avoir attendu trois ans entre *Tetsuo 2* et *Tokyo Fist* ?

Tetsuo 2 est sorti au Japon en 1992. Pendant un an, j'ai fait le tour des festivals du monde entier avec mon film sous le bras. En 93, pendant six mois, j'ai essayé d'écrire un film pour enfants mais sans succès. En désespoir de cause, j'ai abandonné le projet pour me consacrer à un sujet qui commençait à me passionner de plus en plus : la boxe. À tel point que j'ai décidé d'y consacrer un film. Mais avant de travailler sur le scénario, je me suis entraîné pour apprendre les rudiments du noble art. Avec un ami écrivain, Hisashi Saitoh, nous avons conçu l'histoire qui allait servir de base à **Tokyo Fist**, ce qui a constitué le passage le plus long et le plus difficile de toute la production. Quand nous avons finalement obtenu une intrigue solide, je me suis attelé à l'écriture d'une première version du scénario. Le tournage du film a commencé en juin 94 et s'est terminé quasiment un an plus tard.

D'où vient cette passion pour la boxe qui transparaît tant dans *Tokyo Fist* ?

Mon frère était boxeur. Il est même assez connu au Japon puisqu'il est l'un des rares boxeurs japonais à avoir disputé un titre mondial. Aujourd'hui, il est entraîneur. La façon dont il me parle de son sport n'a rien à voir avec ce que je montre dans **Tokyo Fist**, qui est une vision bien plus hard de la boxe, mais il me passionnait avec ses récits. Il m'a permis de voir cette discipline sous un autre angle et de considérer les boxeurs avec une grande humanité, loin des clichés habituels. Je voulais exprimer cette humanité dans mon film. Mais selon moi, plus que la boxe, le sujet de **Tokyo Fist** est la relation très étrange qui existe au Japon entre notre société et le corps humain.

Un thème déjà présent dans *Tetsuo* et *Tetsuo 2* ?

Tout à fait, sauf que dans les **Tetsuo**, il s'agissait d'une mutation du corps en métal, en machine. Ici, on pourrait plus parler de sculpture du corps. Ceci est très important. Je vis à Tokyo, l'une des plus grandes mégalopoles du monde. Les buildings sont immenses et très nombreux. La population s'entasse dans les appartements installés dans ces buildings. Beaucoup de gens vivent dans ces immeubles mais il n'y a aucune communication directe entre eux. Elle s'effectue par des moyens électroniques, téléphones, fax, ordinateurs... Cela a atteint une telle ampleur que le corps en tant que tel n'a presque plus sa place dans la ville. La ville semble être constituée uniquement de cerveaux qui communiquent entre eux. On nage en plein film de science-fiction. Tokyo est en train de devenir une cité virtuelle où l'humain n'aura plus sa place. Et la façon dont est organisée notre société accentue ce dangereux penchant. Par exemple, il est impossible de voir un corps allongé dans les rues de Tokyo. Si quelqu'un se trouve mal dans la rue, tout de suite une ambulance arrive pour l'emporter et le «cacher» dans nos hôpitaux. A l'hôpital, les familles ne peuvent pas voir leur mort. Dès qu'une personne décède, elle est immédiatement emportée à la morgue sans même que ses proches aient le temps de la voir une dernière fois. Il est presque impossible de trouver une image de la mort à Tokyo. Le danger, c'est que si on ne peut plus mesurer le sens de la mort, on ne peut plus mesurer le sens de la vie. Les séismes de Kobe et les attentats de la secte Aum ont quelque peu changé cela. Tout d'un coup, les cadavres étaient étalés à la une des journaux et sur les écrans de télévision. Je crois que cela a créé un électrochoc parmi notre population. Pour en revenir à mon film, le couple formé par Tsuda et Hizuru représente parfaitement ce monde déshumanisé. Soudainement, Kojima débarque dans leur vie : c'est un boxeur, il a une pleine conscience de son corps et bouleverse leur univers. Tsuda et Hizuru sont alors décidés à «trouver» leur propre corps, à travers la violence qu'ils imposent à leur personne. Lui boxe comme un fou et reçoit des tas de coups pour former son corps, et elle s'adonne au piercing.

Mais pourquoi s'imposer une telle violence physique ?

Tout simplement parce que la souffrance va leur permettre de prendre conscience de leur propre corps. Dans le cas de Tsuda, quand il souffre, il perçoit l'étincelle de vie bien enfouie au fond de lui. Il est à la frontière de la mort. S'il peut en revenir, il reprendra conscience de sa propre existence. En ce sens, il aura subi une véritable métamorphose.



Tsuda (Shinya Tsukamoto) et Hizuru (Kahori Fujii) après avoir mis les poings sur les «i» !

Hizuru encore marquée par son apprentissage du Noble Art.



Tsuda, un punching-ball humain prêt à tout pour reconquérir sa femme...

Tsuda (Shinya Tsukamoto) s'adonne intensivement à la boxe pour se «découvrir» un corps...

Pouvez-vous nous donner des précisions sur votre façon si particulière de filmer avec une caméra toujours en mouvement ?

C'est en fait assez simple. Je n'hésite jamais à trimballer ma caméra. Je la prends en bougeant. Je la prends en marchant. Je la prends en courant. Je ne la lâche jamais. Mais pour créer un sentiment destabilisant, j'intercale entre ces plans caméra à l'épaule des plans plus immobiles très travaillés, très photographiques. L'impression de déséquilibre est ainsi quasi-permanente.

Avez-vous beaucoup revu *Raging Bull* avant d'attaquer les séquences de boxe ?

J'adore le film de Scorsese mais je n'ai jamais vraiment cherché à m'en inspirer pour filmer mes séquences de boxe. Ni Scorsese, ni même le Stallone des **Rocky**. Mes scènes de boxe, je les ai tournées comme le reste du film, avec une seule caméra que je maniais comme un camescope. Le but était d'installer le spectateur dans un combat qui n'avait pourtant rien d'ordinaire.

Avez-vous eu un budget plus conséquent que sur *Tetsuo* ?

Pas vraiment, non. Sur **Tetsuo**, j'avais réussi à trouver de l'argent en plein milieu du tournage. Une compagnie de distribution a acheté le film et produit le deuxième. Sur **Tokyo Fist**, ce fut beaucoup plus difficile. J'ai dû fortement m'endetter pour finir le film. Et ce n'est qu'un minuscule budget. Je compte sur les ventes du film à l'étranger et en vidéo pour récupérer mon argent. Mais, pour moi, l'important c'est que ce film existe. Et qu'il soit vu par le plus de monde possible. Je fais le tour des festivals, des campus, des petites salles. Rien ne me fait plus plaisir que d'observer la réaction du public que je voulais toucher.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Remerciements : **Etsuko NAKAJIMA**)





Tsuda et Hizuru vivent paisiblement à Tokyo. Tsuda travaille dans un bureau. Complet veston, cravate, cheveux courts... Le prototype même de l'employé de bureau que Shinya Tsukamoto aime tant piéger dans ses films. Une existence sans signe particulier, sans heurt, sans passion, sans de cœur à l'ouvrage. Une existence devant la télé le soir venu. La haine lui rend visite en la personne de Takuji, un «ami» d'enfance. Takuji le boxeur, qui ne vit que pour tabasser des punching-balls, qui ne vit que pour s'entraîner en vue d'un hypothétique grand combat. Un obsédé du ring qui donne ses muscles d'acier à palper à l'excentrique Hizuru. Des avances manifestes. Hizuru se refuse à lui. Mais plus elle se rétracte, plus le sportif insiste. Suspicieux puis paranoïaque, Tsuda imagine le pire, que sa femme le trompe avec ce fêlé de la castagne, doté d'un tout petit cerveau. Les soupçons le rongent, le bouffent de l'intérieur. Ils ont pour effet pervers de pousser sa femme dans les bras de Takuji. Elle s'installe chez lui, cède au piercing par dépit. Haineux jusqu'à la folie, Tsuda se met lui aussi à la boxe, demande à son rival de l'entraîner. La pratique intensive du «noble art» le métamorphose en véritable bête. Le chétif employé de bureau est désormais un redoutable prédateur. Surtout pour Takuji à qui il compte bien mettre la pâtée de sa carrière. Mais les choses ne se déroulent pas exactement comme il l'avait prévu.

À première vue, nous sommes loin de l'univers cyberpunk et malade des **Tetsuo**. Nous sommes à Tokyo, en présence d'un couple déchiré, anéanti par la jalousie. Du tout bon pour un jeune réalisateur intimiste français, un Bergman ou un Woody Allen. Mais, très vite, Shinya Tsukamoto affiche le menu. Un menu épicé, résolument orienté vers ses premiers films dont il reprend la technique, les soudains excès de violence, la brutalité, les couleurs métalliques, les sons agressifs. Toutes ses obsessions, ses lubies, sont dans **Tokyo Fist**, amplifiées par la banalité de la situation. Une banalité qui vire au cauchemar, qui explose dans des combats violents jusqu'au gore. Violents jusqu'au sadisme. Quasi-insoutenable de voir Hizuru cogner à poings nus son mari déjà mal en point, le cogner si fort et si longtemps que son visage finit par ressembler à une énorme plaie, à une bosse. Chez Shinya Tsukamoto, les scènes de ménage font très mal, vont très loin dans la cruauté. Ici, la vaisselle ne vole pas, les «mots» ne fusent pas. Mais les coups pleuvent.

M.T.

Japon. 1995. Réal.: Shinya Tsukamoto. Scén.: Shinya Tsukamoto d'après une histoire de Shinya Tsukamoto et Hisashi Saitoh. Mus.: Chu Ishikawa. Dir. Phot.: Shinya Tsukamoto. Prod.: Shinya Tsukamoto. Int.: Shinya Tsukamoto, Kohji Tsukamoto, Kahori Fujii, Naoto Takenata, Naomasa Musaka... Dur.: 1 h 27. Dist.: TF1 Vidéo.

THE SECRET OF ROAN INISH

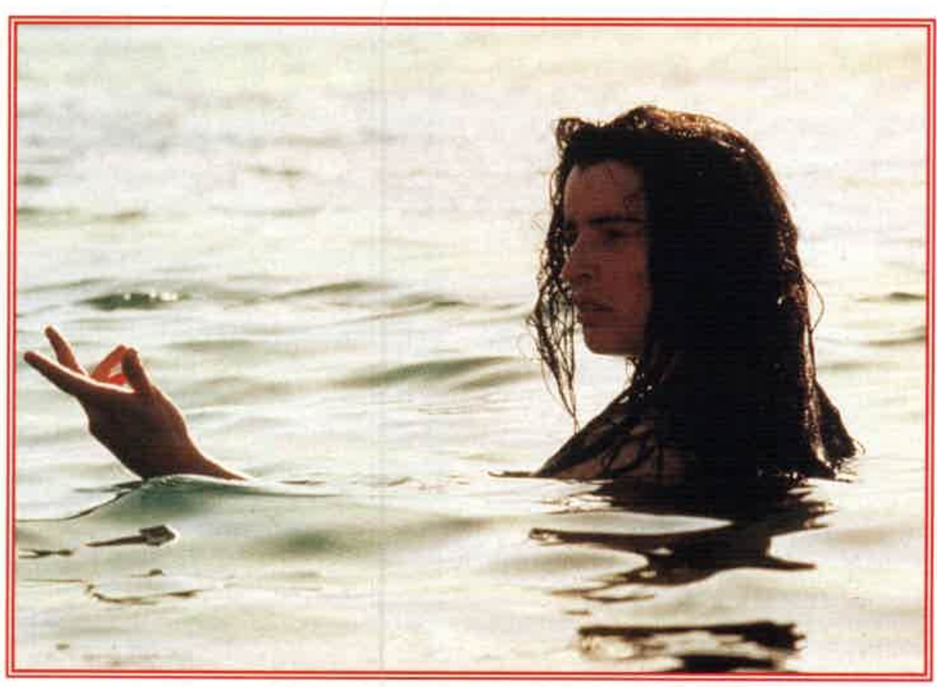
Au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, un petit village de pêcheurs au fin fond de l'Irlande. Une existence dure, à l'image du climat. À l'image d'un environnement splendide et sauvage, d'une mer froide où ne barbotent pas que les maquereaux. Dans ces eaux-là nagent aussi les Selkies, dérive un berceau. À l'intérieur, un bébé. Un homme parmi les phoques !



Tadhg (John Lynch) et la Selkie (Susan Lynch) : une légende qui est aussi une love-story.

Quels atomes crochus entre le réalisateur du très social **City of Hope** et du très intimiste **Poisson d'Amour** et le cinéma fantastique ? Excepté **The Secret of Roan Inish**, ils sont nombreux. Des scénarios surtout. Des séries B pour Roger Corman (**Piranhas**, **Les Mercenaires de l'Espace**) et d'autres, des classiques dans le genre (**Hurlements**, **L'Incroyable Alligator**). Son imaginaire, John Sayles réalisateur l'exprime également dans le très joli **Brother**, l'arrivée sur Terre d'un alien noir de peau. **The Secret of Roan Inish** arrive dans sa carrière à un moment où ses préoccupations pour autre chose que la vie quotidienne aux États-Unis semblaient avoir totalement mobilisé tous ses pôles d'intérêt. En lui faisant découvrir le livre de Rosalie Fry, «The Secret of Roan MorSkerry», sa coproductrice et compagne Maggie Renzi l'amène à une forme de fantastique rare. Le fantastique ancré dans le terroir d'une région bien définie, le fantastique des traditions, des légendes et superstitions locales. «*Le livre, Maggie Renzi l'a lu lorsqu'elle n'avait que dix ans. Son souvenir lui est resté. La croisée des chemins entre fantastique et réalité m'a particulièrement frappé à sa lecture. Contrairement à l'immense majorité des histoires faisant appel au surnaturel, «The Secret of Roan Mor» ne présente pas l'imaginaire comme un intrus s'immisçant dans le quotidien. Il appartient à la culture. Il ne montre pas davantage des gosses découvrant un anneau magique ou un passage secret. Les enfants du film et du roman adoptent une démarche très adulte*». La petite Fiona Coneelly, de retour chez ses grands-parents, découvre l'Ouest de la côte irlandaise. Au fil des récits, des confidences et des indiscrétions, elle recueille les témoignages à propos d'une histoire dont personne ne peut vraiment nier qu'il s'agit d'une légende. Elle dit que le berceau de son petit frère, Jamie, fut emporté trois ans auparavant par les courants. Elle dit également que, plusieurs générations en amont, son ancêtre Tadhg Coneelly épousa une Selkie, légendaire créature de la mer. Une femme dans une peau de phoque. Qui détient sa seconde enveloppe charnelle tient aussi cette beauté en son pouvoir. Après qu'elle lui ait donné de nombreux enfants, la Selkie retrouve sa parure naturelle, puis la mer dont elle était si nostalgique. Ces «balivernes», Fiona les prend très au sérieux. Sur l'îlot abandonné des hommes de Roan Inish, elle aperçoit le petit Jamie, nu comme un vert et prenant le thé avec un phoque ! N'en déplaise à ses grands-parents, la gamine, avec la complicité de son cousin Eamon, cherche à en apprendre plus, à réconcilier l'homme et la légende.

«*Dès le début, j'ai vu dans **The Secret of Roan Inish** comme une extension de **Poisson d'Amour**, un film dont le cadre, l'environnement naturel appartient au caractère des personnage, à l'essence même de l'histoire. Je pense sincèrement qu'il y a quelque chose de socialement très profond, quelque chose de très fort dans de ce qui survient à des gens qui s'éloignent du berceau de leurs traditions. Qu'est-ce qui arrive à des personnes forcées de quitter la terre de leurs racines, dont l'existence, les références culturelles et les sentiments se mêlent intimement à l'endroit qu'ils*



La Selkie (Susan Lynch) : ce n'est pas la Petite Sirène !

T
INISH



Jamie, le gamin emporté par les courants.

habitent ?». Dans **Poisson d'Amour**, une vedette de soap-opera, handicapée des deux jambes à la suite d'un accident automobile, s'installe dans un petit paradis au cœur du Bayou. Une région à son image, à savoir belle, farouche et violente. Dans **The Secret of Roan Inish**, les protagonistes se coulent plus encore dans la terre, le sable et l'océan. Chasser les grands-parents de leur maison, c'est les déporter, les contraindre à un cruel exil de quelques dizaines de kilomètres, à l'intérieur des terres. À travers cette menace d'expulsion, John Sayles touche à l'âme irlandaise, au patrimoine celte. «*Les Selkies, ces espèces de sirènes, appartiennent à la fois aux légendes irlandaises et écossaises. Mais où que vous alliez, un lieu où vivent des colonies de phoques, vous aurez un conte qui s'y rapproche. Les Eskimos et les Indiens Inuit possèdent leur Selkie. Les premiers habitants d'Hawaï probablement aussi*». Le cinéaste le sous-entend entre les phrases : en se focalisant sur une parcelle de terre battue par les vents, en s'enfermant dans ce petit morceau pauvre d'Irlande, il raconte finalement une histoire universelle. Pas à la manière Hollywoodienne, à la manière **Darby O'Gill et les Farfadets**, une production Walt Disney de la fin des années 50 elle aussi nourrie du folklore irlandais.«*Ces films-là devaient à tout prix être optimistes, écrasés de lumière, joyeux. Si vous mettez en images une histoire présentant un village irlandais de pêcheurs, le village doit ressembler à s'y méprendre à une ville de pêcheurs. Pas à Disneyland. Dans ces films-là, pas question de montrer quelqu'un ouvrir un poisson. Avec Haskell Wexler, je montre des gens qui travaillent, qui, constamment, occupent utilement leurs mains. Si la lumière rend ce pays très beau de jour, la nuit est profonde. On n'y voit rien. À l'aube des années 50, l'électricité constitue une véritable révolution dans cette partie du monde, un privilège réservé aux plus nantis*». Chez John Sayles, la légende ne doit surtout pas passer l'éponge sur l'évolution des mœurs, oublier que le confort électrique n'éclairait pas encore les sirènes.

Marc TOULLEC

USA. 1994. Réal.: John Sayles. Scén.: John Sayles d'après le livre de Rosalie K. Fry. Dir. Phot.: Haskell Wexler. Mus.: Mason Daring. Prod.: Sarah Green & Maggie Renzi pour First Look Pictures. Int.: Jeni Courtney, Eileen Colgan, Mick Lally, Richard Sheridan, John Lynch...Dur.: 1 h 43. Dist.: Les Films Number One.

Fantastic'Arts

POWDER

Produit par une filiale de Disney, POWDER renoue avec la science-fiction baba-cool foncièrement moraliste et optimiste, avec cette histoire d'un garçon électrique venu nous sermonner et qui devra affronter l'intolérance et la peur. Un mélo gentillet et plan-plan parcouru d'instants magiques. À vous de voir si vous aurez le coup de foudre pour ce garçon au magnétisme étonnant !



Jeremie «Powder» Reed (Sean Patrick Flannery), un ado porteur d'un formidable message d'espoir...

Powder (littéralement : poudre) est le surnom qu'ont donné ses grands-parents à Jeremie Reed, un adolescent vraiment pas comme les autres. Alors qu'elle courait vers l'hôpital pour accoucher, sa mère est frappée par la foudre. Elle y laisse la vie mais l'enfant est sauvé : ce sera un albinos totalement imberbe au teint fantomatique, aux yeux d'un pourpre brûlant et au quotient intellectuel incroyablement élevé. Powder possède également un don tout à fait particulier : son corps est un véritable aspirateur d'énergie électrique. Pendant toute son enfance, ses grands-parents l'ont caché et protégé dans leur ferme. À la mort de son aïeul, Powder est découvert seul dans la cave de la maison par le shérif de Wheaton, la petite ville du Texas la plus proche de la ferme. Il sera envoyé dans une école pour adolescents difficiles, où il devra affronter l'intolérance, l'incompréhension, les préjugés. Mais il apportera à ceux qui sont prêts l'amour, l'espoir et un formidable message d'humanité.

À l'heure où la science-fiction fait preuve d'un pessimisme déprimant (voir **Strange Days** ou **L'Armée des 12 Singes** pour s'en convaincre), **Powder** détonne complètement en véhiculant un message de paix et d'humanisme. «*Le scénario de **Powder** provient de deux sources différentes*», explique le réalisateur Victor Salva. «*J'ai toujours eu envie d'écrire l'histoire d'un personnage qui évolue tellement qu'il atteint un point où il dépasse la matière et toute référence physique, un être de pure énergie qui ignore l'intolérance et la peur. Tout ce qui nous ralentit dans notre évolution. Un soir, j'écoutais à la radio un programme scientifique et l'animateur parlait avec passion de la théorie d'Einstein selon laquelle tout n'est qu'énergie. Son enthousiasme m'a véritablement contaminé. À cela s'est ajouté un souvenir que j'ai depuis longtemps en tête. Une image que j'avais surprise il y a quelques années dans le coin de Napa Valley. Sur le porche d'une maison victorienne, un adolescent balayait les feuilles mortes. Ce gamin était totalement chauve. Il n'était pas rasé et semblait en pleine forme : il était tout simplement chauve. L'image était fascinante. Je savais qu'un jour, j'incorporerai cette image dans mon travail. Et quand j'ai entendu cette émission, tout s'est mêlé dans mon esprit pour aboutir au scénario de **Powder***». Un scénario très mélodramatique qui présente un gros problème : comment représenter cet ado au teint de spectre en gardant un naturel indispensable. Tom Burman, dont on avait plus entendu parler depuis un moment, et sa femme ont réalisé un travail de maquillage très impressionnant. À ce niveau, Powder est une remarquable réussite.

On ne peut en dire autant du script qui accumule les clichés et pousse sur le registre lacrymal à fond. Salza réalise son **Edward aux Mains d'Argent**, mais n'est pas Tim Burton qui veut. Reste quelques moments magiques comme cette scène où Powder fait ressentir à un chasseur ce qu'éprouve un daim en train de mourir, ou la bouleversante séquence où une femme dans le coma rentre en contact avec son mari par l'intermédiaire du garçon tout blanc. Et l'incroyable interprétation de Sean Patrick Flannery, (le jeune Indiana Jones dans la série télé) dans le rôle de Powder. Une performance toute en émotion et en finesse.

Didier ALLOUCH



Powder en pleine lévitation électrique...

USA. 1995. Réal. & scén.: Victor Salva. Dir. Phot.: Jerzy Zielinski. Mus.: Jerry Goldsmith. SPFX.: Thomas R. Burman & Deri Breiban-Burman. Prod.: Roger Birnbaum & Daniel Grodnik. Int.: Mary Steenburgen, Sean Patrick Flannery, Lance Henriksen, Jeff Goldblum, Ray Wise, Brandon Smith... Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 51.

Fantastic'Arts

NADJA

Le mythe vampirique heurte de plein fouet l'underground New Yorkais. Abel Ferrara livre THE ADDICTION et Michael Almareyda, une figure du milieu indépendant de la Grosse Pomme, réalise NADJA. Mais contrairement à son voisin de page, il ne renie pas le genre. Bien au contraire.

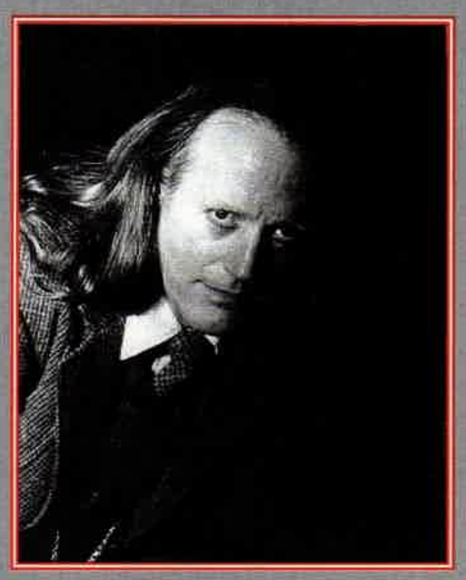
« Il est impossible de ne pas être un fan des vampire-movies. Quelques-uns des meilleurs films jamais faits sont des histoires reliées au mythe. Des titres comme ***Vampyr*** *de Dreyer,* ***Nosferatu*** *de Murnau ou les* ***Dracula*** *de Terence Fisher font partie de la base de toute bonne cinéphilie. Je tenais de plus absolument à tourner un film d'horreur. C'est le seul genre qui puisse tout aussi bien jouer au niveau du plaisir qu'à celui des émotions profondes».* Avec cette déclaration d'amour au genre, Michael Almareyda ne pouvait que nous rassurer : son film n'est pas une négation hautaine de tout ce qui fait la spécificité du cinéma vampirique. À tel point que **Nadja** a failli s'intituler **Vampire Girl**. Peut-être un peu trop pour les spectateurs qui, croyant voir une série B avec la fille du comte Dracula, se seraient retrouvés avec ce film «pop art» au look ésotérique.

«Il était comme Elvis à la fin. Drogué, perdu, entouré de zombies. La magie n'était plus là». Une petite phrase de dialogue extraite de **Nadja**, histoire de vous mettre dans le bain. C'est ainsi qu'un Van Helsing bien particulier parle du Dracula qu'il vient de tuer une bonne fois pour toutes. Nadja, la fille du Comte sanguinaire, vit aujourd'hui à Manhattan. Ce qui ne l'empêche pas de se lancer dans sa quête quotidienne de sang frais en attaquant des étrangers dragués dans des boîtes à la mode. Sa vie est soudainement bouleversée lorsqu'elle rencontre la belle Lucy, dont elle tombe profondément amoureuse. Or, Lucy n'est autre que la femme de Jim, lui-même neveu de Van Helsing. Jim et son oncle vont tout faire pour tirer Lucy des griffes de la meurtrière Nadja...

Le résumé est succinct et vous n'avez là que la base du récit. Car si Nadja et son amour pour Lucy restent le centre de l'histoire, tout un petit monde gravite autour de la femme vampire. D'abord Renfield, le fidèle esclave du roman de Bram Stoker, présenté ici en version grunge, cheveux longs et attitude nonchalante. Puis Edgar, le frère jumeau de Nadja, qui préfère rester dans un état comateux plutôt que de tuer pour se nourrir. Cassandra, l'infirmière qui veille sur Edgar dont elle est follement éprise, et qui se révélera être la demi-sœur de Jim. Jim, justement, un garçon un peu paumé qui doit faire face aux extravagances de son oncle et à la perte de sa femme. Et enfin, Van Helsing, un chasseur de vampires excentrique qui porte la queue de cheval, roule à vélo et est interprété par un hilarant Peter Fonda. On nage en plein soap-opera. Version burlesque et décalée. Car **Nadja** n'est pas un film sinistre, même si son esthétique noir et blanc stylisée à l'extrême pourrait le faire croire. Le personnage de Van Helsing, incarné par un Peter Fonda déchaîné, apporte un humour percutant qui entraîne le film vers un univers de comédie loufoque.



Nadja (Elina Lowensohn), une fille fidèle aux principes de son père, le comte Dracula !



Dracula décédé, le Dr Van Helsing (Peter Fonda) s'attaque à sa descendance...

Michael Almareyda n'aurait jamais pu réaliser **Nadja** sans l'aide appréciable de David Lynch. *«David est un ami de longue date»,* explique le réalisateur. *«Au départ, nous travaillions ensemble sur le financement d'un autre projet, une adaptation d'une nouvelle de Poe. Mais j'ai un peu laissé tomber cette histoire pour me consacrer à l'écriture d'un film d'horreur. L'avantage avec ce genre, c'est qu'on peut réaliser des films avec peu de temps et peu de moyens. À l'origine, je pensais tourner* ***Nadja*** *en 16 mm et en à peine trois semaines ; à la Corman ! Et puis, j'ai fait lire le traitement de l'histoire à David. Il l'a trouvée excellente et s'est décidé à financer lui-même le projet. Un sacré pari... Je lui serai toujours infiniment reconnaissant. Du coup, l'enveloppe a largement grossi, de même que le format du film, tourné en 35 mm, et la durée du tournage, environ 6 semaines. Cela dit, le budget de* ***Nadja*** *n'a rien de luxueux, et il fallait user de toutes les astuces possible. Par exemple, le passage censé se dérouler en Roumanie a été tourné sur les rochers de Central Park !».* Autre astuce : pour donner à ses images un caractère onirique, Almareyda utilise la Pixelvision, une caméra vidéo en plastique pour enfants créée par Fisher Price et complètement remaniée par le réalisateur. *«La Pixelvision permet d'obtenir des images décomposées en 2000 pixels carré, c'est-à-dire une image légère, avec très peu de profondeur de champ. Bref, une autre vision capable de restituer les sensations que doivent ressentir ces créatures ne vivant que la nuit».* Heureusement, le film n'est pas entièrement en Pixelvision, le procédé s'avérant amusant mais fatigant à la longue.



Le producteur David Lynch fait une apparition en gardien de morgue !



Vampirisme new-look et urbain : Nadja dans les reflets des buildings de Manhattan...

Qu'on aime ou pas **Nadja**, qu'on se sente touché ou pas par le traitement étrange de cette histoire de vampires somme toute classique, on ne peut nier que le film de Michael Almareyda apporte la preuve que le mythe vampirique peut vraiment être décliné sur tous les tons. Du moment que cela est fait avec sincérité et humilité.

Didier ALLOUCH

USA. 1995. Réal. & scén.: Michael Almereyda. Dir. Phot.: Jim Denault. Mus.: Simon Fisher Turner. SPFX.: Arthur Jolly. Prod.: David Lynch, Mary Sweeney & Amy Hobby. Int.: Suzy Amis, Galaxie Craze, Martin Donovan, Peter Fonda, Jarred Harris, Elina Lowensohn, Karl Geary, David Lynch... Dur.: 1 h 30.

THE ADDICTION

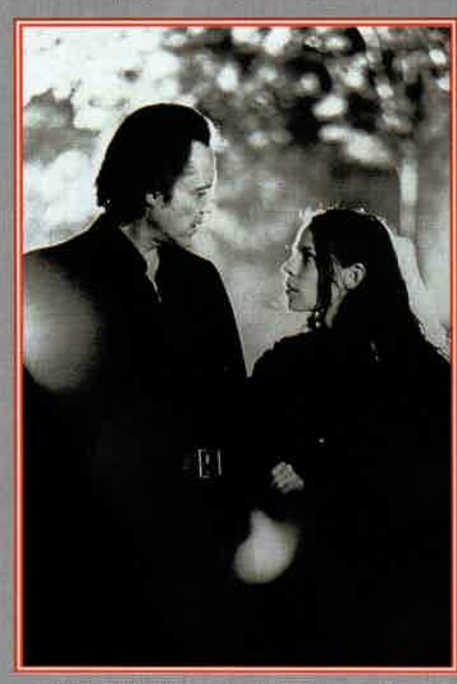
Après un film pour les studios, BODY SNATCHERS et un autre pour Madonna, SNAKE EYES, Abel Ferrara revient au cinéma qui l'a révélé, l'underground new-yorkais. Faux film de vampires, THE ADDICTION lorgne plutôt du côté de la fable avec ses suceurs de sang qui se shootent à l'hémoglobine en citant les philosophes !

«P*our moi, il ne s'agit pas d'un film de vampires*». En une phrase, Abel Ferrara a résumé la situation. **The Addiction** n'est pas, au contraire de **Body Snatchers**, un vrai film de genre ludique et trépidant, mais une nouvelle plongée dans l'enfer urbain, dans la lignée plus sérieuse de **Bad Lieutenant**. Qu'on se le dise, Ferrara est désormais un «auteur» reconnu dans le monde entier, et non plus cette idole culte vénérée par une poignée d'aficionados. Et ce nouveau statut donne des responsabilités. *«L'idée même du vampire est vieille comme le monde et fait partie d'un folklore immémorial. Mais je conçois plus le mythe du vampire comme une métaphore pour l'aliénation, le Sida ou la consommation de drogues. C'est cela, à mon sens, qui explique qu'il soit encore si fort aujourd'hui et que le cinéma y revienne régulièrement»*. En choisissant de réactualiser ce vieux mythe populaire, Ferrara a bel et bien trouvé le thème idéal pour l'exploration de ses obsessions : le Mal, la Rédemption, la dépravation de la société... La drogue aussi, bien sûr. Le risque étant de vider le mythe de sa substance et de sa profondeur en le réduisant à son contenu symbolique et en le dépouillant de tous ses «clichés» rituels, qui sont autant de figures imposées auxquelles les cinéastes se soumettent habituellement. *«Nicky* (Nicholas St. John, son scénariste attitré, NDLR) *a laissé tout ça de côté. En faisant le film, je me rendais de toute façon compte qu'il y avait tout un pan de la tradition que je connaissais à peine. Tout ce qui concerne le vampire dormant dans son cercueil, par exemple»*. De fait, le vampirisme n'est qu'un argument, le point de départ d'un script entièrement construit sur les idées de dépendance et de contamination, et qui recycle le vieux truc de Ferrara, ce discours provocateur sur le Mal et le péché envisagés comme passages vers la pureté. Mais s'agit-il bien de Ferrara ?



Peina (Christopher Walken), un vampire érudit qui ne rechigne pas à faire quelques victimes...

À voir **The Addiction**, on peut avoir la désagréable impression d'assister à un film de Nicholas St. John, de même que certains (et Ferrara le premier) avaient pu attribuer les brillances visuelles de **Body Snatchers** à son seul chef opérateur Bojan Bazelli. Un Nicholas St. John perdu dans son délire religieux, qui lui fait tenter un dangereux parallèle entre des images de camps de concentration ou du massacre de My Lai et la dialectique bourreau/victime qui sous-tend les rapports qu'entretient le vampire avec sa proie. Ne cherchez donc pas les sous-entendus sexuels ou les dérives romantiques attachés depuis la nuit des temps au thème du vampirisme. Dans **The Addiction**, Ferrara et St. John vous causent philosophie... Tout comme, du reste, chacun de leurs personnages : Kathleen Conklin (interprétée par la très dérangeante Lili Taylor) prépare une thèse de philo à l'université de New York et se fait agresser, de nuit, par un vampire aux traits d'Annabella Sciorra. S'ensuit une longue descente aux enfers en forme de dépravation physique et morale, parsemée de scènes de shoot, où la petite Lili s'inocule le sang de ses victimes. On le voit, on est loin du besoin vital qui anime les protagonistes d'**Entretien avec un Vampire**, et il s'agit bien ici de décrire l'horreur de la drogue, sujet que Ferrara et son scénariste semblent connaître sur le bout des doigts. Au cours de son parcours nocturne et de sa déchéance, Kathleen fait de nombreuses victimes et rencontre un vampire expérimenté, tout autant qu'elle féru de philosophie, que campe Christopher Walken avec une jubilation qui n'est jamais très bon signe dans son cas. Chacun des personnages s'exprime donc dans un sabir spécialement fatigant, multipliant citations et «punchlines» d'un nouveau genre...



Peina et Kathleen : une balade romantique pour deux saigneurs de la nuit philosophes...



Kathleen Conklin (Lily Taylor) : quand le sang remplace le rouge à lèvres...

Quant aux choix visuels, ils sont également surprenants, hésitant perpétuellement entre touches réalistes et un noir et blanc somme toute assez stylisé. Explication évasive du cinéaste : *«Well, **Nosferatu**, c'est le genre de choses qui vient à l'esprit quand on pense à des films de vampires. En tous cas, mes souvenirs du genre sont à peu près tous en noir et blanc»*. Malgré cette différence, **The Addiction** développe une esthétique résolument glauque très proche de celle de **Bad Lieutenant**, signe que Ferrara est bien décidé à rentrer au bercail de l'underground New Yorkais. *«On venait juste de finir deux films pour les studios, **Snake Eyes** et **Body Snatchers**, et on avait cette fabuleuse sensation de liberté pour la première fois depuis bien longtemps»*. Une façon, donc, de célébrer son retour à ce statut d'indépendant qui a fait sa réputation. Est-ce vraiment une si bonne nouvelle ?

Léonard HADDAD

USA. 1995. Réal.: Abel Ferrara. Scén.: Nicholas St. John. Dir Phot.: Ken Kelsch. Mus.: Joe Delia. Prod.: Dennis Hahn. Int.: Paul Calderon, Kathryn Erbe, Edie Falco, Michael Imperioli, Annabella Sciorra, Christopher Walken... Dur.: 1 h 22. Dist.: Action Gitanes. Sortie prévue le 10 avril 1996.

Fantastic'Arts

TÉMOIN M

Un studio russe de cinéma comme décor principal d'un thriller d'épouvante. Un décor original où une jeune muette surprend le tournage d'un snuff-movie durant les heures non ouvrables. Longues coursives désertes, cages d'ascenseur en panne où s'entassent des ordures suspectes, messieurs pleins de vilaines intentions, incinérateur bien utile pour se débarrasser d'une hardeuse morte dans l'exercice de sa profession... Et la persécutée n'a pas le droit à la parole !



Tueur de série B dans la fiction et pornocrate snuff dans la vie...

«L'intérêt dans le scénario du film, c'est la description d'un meurtre particulièrement abject auquel assiste une jeune femme, de placer celle-ci dans un contexte où le seul argument qu'elle puisse vraiment avancer pour prouver sa bonne foi est le regard de la victime». Rusé Anthony Waller, un Anglais installé en Allemagne, réalisateur de clips musicaux et de spots publicitaires avant de mettre le pied à l'étrier du long métrage. Rusé car non seulement Billy est muette, mais l'assassinat se passe sur un plateau moscovite de cinéma. Le plateau d'un film d'horreur de dernière catégorie réalisé par un Américain. Dans la réserve abondent les poignards à lame rétractable, les litres d'hémoglobine factice et autres accessoires. Là, enfermée malgré elle dans le studio, la maquilleuse surprend un couple en pleine partie de jambes en l'air, des amants filmés par l'un des techniciens avec qui elle collabore dans la journée. Tout indique que les trois oiseaux tournent un porno. Jusqu'à l'instant où l'étalon larde la blonde de coups de couteau. Ce n'est plus d'un film X dont il s'agit, mais d'un snuff-movie, un de ses produits clandestins destinés à une clientèle très spécialisée. Un snuff-movie, autrement dit un film dont un ou plusieurs des comédiens expirent avec leur personnage.

«Billy est témoin du meurtre. Elle parvient au terme d'une longue poursuite dans le studio à échapper aux deux tueurs. Confrontés à la police, ceux-ci s'acharnent à nier. Personne, à part son amie Karen, ne la croit. C'est la base même du film. Ce que nous voyons et ce que nous pensons voir changent en permanence. Pour une grande part, l'inspiration de ***Témoin Muet*** *m'est venue d'un documentaire. Un groupe de types y tabassaient à mort un autre homme dans un township d'Afrique du Sud. Les réactions de la victime, son visage terrifié, ont été déterminants pour me convaincre de l'authenticité du film. De là découle le concept de* ***Témoin Muet****»*. Si, évidemment, les flics ne la prennent pas au sérieux, Billy dit la vérité. Pas de doute là-dessus car les pornocrates de la mort, pressés par leur puissant commanditaire (l'énigmatique Faucheur), traquent l'Américaine chez elle. L'affaire se corse encore lorsque des flics ripoux apparaissent pour retrouver une précieuse disquette riche des noms des personnalités compromises dans le commerce des snuff-movies. Une poursuite qui tourne parfois à un délire vaudevillesque que semble beaucoup affectionner Anthony Waller. *«J'aime ricocher d'une émotion à l'autre, entre l'humour et la peur. Dans une comédie, vous ne pouvez guère susciter des rires sans discontinuer sur une heure trente. Le spectateur arriverait vite à saturation. Même chose pour le film de terreur. Il faut que vous lâchiez la pression de temps à temps, par des poses. Que, nerveusement, vous puissiez souffler. Mais* ***Témoin Muet*** *n'est pas une parodie pour autant. Il implique seulement quelques séquences un peu loufoques»*. Comme ce couple de retraités qui, réveillés par l'empoignade de l'étage supérieur, frappent énergiquement au plafond avec un balais pour réclamer le silence ! Comme cette balayette à cuvette de WC utilisée comme arme, ou le coup du tapis, ou encore le strip-tease pour alerter le voyeur d'en face...

Plus que le suspense, c'est le cadre qui retient surtout l'attention dans **Témoin Muet**. *«À l'origine, l'action devait se situer à Chicago, mais l'idée de tourner le film en Russie allait fortement inspirer l'histoire»*. Plus précisément à Moscou, au sein des studios *Mosfilm*, ancien producteur officiel de l'URSS. Des locaux délabrés, vétustes, sinistres. Idéal pour situer l'intrigue d'un suspense. *«Nous avons aussi tourné dans une cave où des milliers de personnes furent exécutées sous Staline. Tourner en Russie ne constitue pas une partie de rigolade. Curieusement, la plupart des obstacles que nous avons dû affronter étaient bien plus décourageants que ceux décrits dans le film. Avant même le début des prises de vues, nous avons subi un certain nombre de contre-temps administratifs, et je me suis demandé si nous allions pouvoir commencer le film ou le finir. Gina Bellman, qui devait incarner Karen, fut victime d'une infection du foie et dût être remplacée. Le matériel technique, envoyé par avion de Munich, fut retenu à la Douane par les autorités. Les fonctionnaires réclamaient 60.000 dollars pour le débloquer. Nous avons obtenu gain de cause grâce à un petit bakchich et une intervention diplomatique. Pour couronner le*



Billy (Marina Sudina) : une pose avant les hostilités...



Dans les coursives de Mosfilm, une traque de 30 minutes.

MUET



Kathryn Bigelow : une pose glamour pour une femme qui «en» a !

tout, le matin du 4 octobre 1993, qui devait être notre premier jour de tournage, nous fûmes réveillés par des coups de feu et des explosions. Boris Eltsine avait donné l'ordre à l'armée de prendre d'assaut le Parlement. Ce début des hostilités repoussa le tournage d'une semaine en raison du couvre-feu». Et Anthony Waller de pester contre la température sibérienne (-23° !), le temps perdu à déblayer la neige, le refus des techniciens russes de faire des heures supplémentaires (ponctuels, ils arrêtent de travailler à 18 heures pile !), l'inflation galopante (40 dollars pour une paire de bas destinée à masquer le tueur !)... L'horreur au quotidien du tournage d'un film qui table essentiellement sur le suspense, école Hitchcock. *«J'ai tenté de créer des scènes où l'horreur est aussi réelle que possible, sur un plan émotionnel.* ***Psychose*** *est ma référence ultime dans ce domaine. Après le fameux meurtre de Janet Leigh sous la douche, la violence se fait rare tandis que la tension monte inexorablement. Vous frémissez parce que vous craignez que quelque chose de fâcheux arrive de nouveau».* Anthony Waller connaît ses classiques et **Témoin Muet**, surtout lors des quarante premières minutes situées dans le studio désert, aurait tendance à prouver qu'il a assimilé tous les mécanismes de la leçon du Maître.

Marc TOULLEC

Mute Witness. Allemagne/USA/Russie. Réal. et scén.: Anthony Waller. Dir. Phot.: Egon Werdin. Mus.: Wilbert Hirsch. Prod.: Norbert Soentgen, Anthony Waller, Richard Claus & Alexander Buchman. Int.: Marina Sudina, Fay Ripley, Oleg Jankowski, Evan Richards, Sir Alec Guiness, Igor Volkov... Dur.: 1 h 38. Dist.: Columbia/Tri-Star Films. Sortie nationale prévue le 7 février.

Fantastic'Arts

HAUNTED

Une ghost-story à l'ancienne, délicieusement vieux jeu, dont les très anglais fantômes entretiennent des rapports équivoques. Quand l'inceste et la jalousie débouchent sur des poltergeists mis en images par le vénérable cinéaste de L'ESPION QUI M'AIMAIT...

Un film de fantôme à l'ancienne, sentant bon les boiseries, l'encaustique. Il semble adapté d'un livre vieux d'au moins cinquante ans, mais c'est le romancier contemporain James Herbert (surtout connu pour sa très sanglante trilogie des «Rats») qui inspire cette histoire de hantise entre **La Maison du Diable** et **Les Innocents**. Situé dans l'Angleterre d'Agatha Christie et des nouvelles pour dames de Somerset Maugham, **Haunted** débute sur une note funeste dans le Sussex de 1905. En s'amusant, la petite Juliet Ash glisse, sa tête heurte une pierre. La fillette tombe dans la rivière tandis que son frère, David, tente en vain de la sauver. Vingt-trois ans après, David Ash enseigne la parapsychologie dans les universités. Une discipline qui l'amène à démasquer les charlatans, les séances truquées de spiritisme. David Ash est un pragmatique, quelqu'un qui cherche à rationaliser les manifestations de l'au-delà. Lui-même hanté par son propre passé, il répond par l'affirmative à la demande d'une vieille femme, Nanny Tess, convaincue que des fantômes habitent la très vaste demeure des Mariels. Installé à Edbrook House pour détecter la présence effective d'ectoplasmes, le parapsychologue fait connaissance avec les Mariels : l'introverti Robert, le volubile Simon et leur sœur, l'incendiaire Christina. Tout en observant leurs mœurs ambiguës, David Ash relève les premières manifestations surnaturelles. Des incidents a priori anodins d'abord, puis des preuves indéniables. Et enfin une menace : une force l'attire près du lac et l'y pousse tandis que la tempête se déchaîne. Mais ce très cartésien enquêteur de l'autre monde n'est pas au bout de ses surprises. Dans un cimetière tout proche, en suivant une gamine qui se révèle être sa sœur, il découvre des tombes frappées des noms de Robert, Simon et Christina Mariels.



David Ash (Aidan Quinn) et Christina Muriels (Kate Beckinsale) : love-story ou ghost story ?

Parties de campagne, oisiveté, pelouse bien entretenue, promenade équestre... On se croirait autant dans le **Providence** d'Alain Resnais, que dans **Des Anges et des Insectes**, ou encore dans un de ces films très «cup of tea» qui firent le succès de James Ivory. Un cadre qu'affectionne Lewis Gilbert, 76 ans, réalisateur de trois **James Bond** (**On ne Vit que Deux Fois, L'Espion qui m'Aimait** et **Moonraker**). Un cadre qu'il filme joliment, avec une certaine élégance consciemment académique, avec efficacité, sans recourir à des effets spéciaux voyants ou sophistiqués. Intemporel (il pourrait dater d'une trentaine d'années à quelques détails près), **Haunted** laisse au récit le temps d'installer son climat de peur bleue, de peur de forces invisibles très vindicatives issues d'une tragédie passée.

M.T.



Christina Mariels, une femme trop aimée par ses deux frères...

Grande-Bretagne/USA. 1995. Réal.: Lewis Gilbert. Scén.: Tim Pragger, Bob Kellett & Lewis Gilbert d'après un roman de James Herbert. Dir. Phot.: Tony Pierce-Roberts Mus.: Debbie Wiseman Prod.: Lewis Gilbert & Anthony Andrews pour American Zoetrope/Francis Ford Coppola/Double «A» Pictures/Lumière. Int.: Aidan Quinn, Kate Beckinsale, John Gielgud, Anthony Andrews, Anna Massey... Dur.: 1 h 48. Dist.: AFMD.

Fantastic'Arts

JUMA

Le roi de la jungle

JOE JOHNSTON

Texan pur jus, Joe Johnston partage avec quelques comparses l'Oscar pour les effets spéciaux visuels des AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE. Une récompense qui couronne plusieurs années de bons et loyaux services pour George Lucas et Steven Spielberg. Maquettiste sur LA GUERRE DES ÉTOILES, directeur artistique des effets spéciaux optiques sur L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, LE RETOUR DU JEDI et INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, producteur associé de WILLOW, réalisateur des séquences aériennes d'ALWAYS, responsable des décors des deux téléfilms EWOKS, réalisateur d'un épisode de la série LES AVENTURES DU JEUNE INDIANA JONES... Joe Johnston quadrille littéralement les organigrammes des sociétés des deux plus fameux «wonder boys» d'Hollywood. Et le voilà qui met tout seul en scène CHÉRIE, J'AI RÉTRÉCI LES GOSSES, puis les loopings du ROCKETEER. Toute une carrière vouée au cinéma de divertissement auquel JUMANJI se rattache...



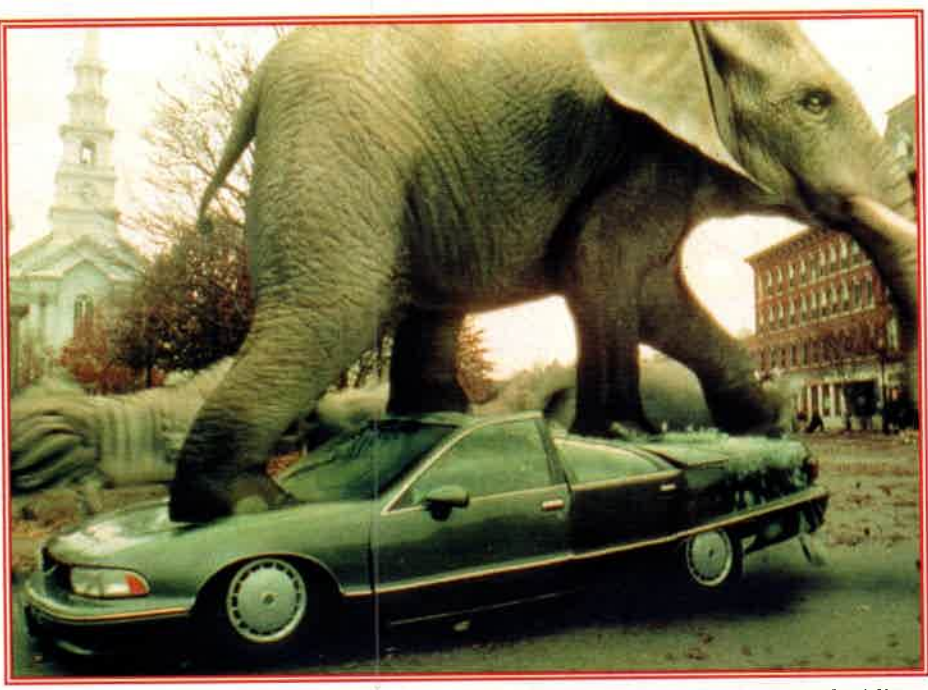
Alan Parish (Robin Williams) : après 27 ans passés dans la jungle de Jumanji !

Il serait naturel que vous soyez, vu vos antécédents, celui qui a mené à bien *Jumanji* de A à Z...

Je ne suis pourtant pas l'initiateur du film bien que je sois un fervent lecteur des livres de Chris Van Allsburg (1). Un vrai fan en vérité. «Jumanji» compte parmi ceux que je n'ai lus que très récemment. En juin 1993, on m'a proposé le film. À l'époque, je recherchais un scénario intéressant. Jusque là, je n'avais pas grand chose, sinon rien à me mettre sous la dent. Je ne suis pas du genre à m'engager sur un film sans passion, juste pour encaisser un gros chèque. Pendant toute son élaboration, son tournage et sa production, je veux me donner à fond. Je veux y consacrer tout mon temps, toute mon énergie. Quand **Jumanji** s'est présenté, j'ai trouvé un projet qui me mobiliserait à 100 %. Mais je ne voulais pas qu'il soit une simple adaptation du livre de Chris Van Allsburg. Je ne tenais pas à ce qu'il soit seulement une succession de vignettes spectaculaires. Le défi consistait à mettre l'histoire en avant, à ne pas laisser les effets spéciaux prendre le pas sur l'émotion. J'ai toujours considéré que les trucages n'étaient que des instruments pour raconter quelque chose, pas une finalité en soi. Je n'ai pas changé d'avis sur **Jumanji**. Au contraire. Dans ce but, j'ai donc travaillé le scénario de manière à réduire les lancers de dés. Il y en avait 25 à l'origine, et donc autant d'effets spéciaux, d'animaux qui allaient avec. Beaucoup trop. J'ai réduit le nombre à 17 afin que nous puissions approfondir chaque étape du jeu, l'évolution des personnages qui en découle. Je voulais surtout éviter que **Jumanji** ne soit qu'un film à effets spéciaux.

Après *Chérie, J'ai Rétréci les Gosses* et *Rocketeer*, vous enfoncez le clou avec *Jumanji*, un troisième film «familial». Vous comptez vous imposer comme le spécialiste incontournable du genre ?

Pas vraiment. Je travaille d'ailleurs sur un film qui n'implique aucun effet spécial, rien de voyant du moins. Bien que j'aie débuté ma carrière à Lucasfilm en tant qu'administrateur et dessinateur, puis chez *Industrial Light and Magic*, je ne



La ménagerie déferle sur la ville : une combinaison prise de vue réelle/effets numériques criante de réalisme.

NJI



Une plante carnicore échappée de ***La Petite Boutique des Horreurs****...*

suis pas un accro des effets spéciaux. Bien sûr, les nouvelles technologies me passionnent et les progrès insensés des effets spéciaux numériques me fascinent. Mais je ne suis pas un «technique». Je suis un concepteur. Les effets spéciaux sont là pour m'aider à rendre possible ce que j'ai imaginé. Quant aux films que l'on propose, il est exact que je croule sous les comédies, les divertissements pour le public familial. Frustrant dans la mesure où je pense être capable de faire autre chose. Tous les scénarios de ce type à Hollywood finissent par arriver sur mon bureau. Il faut creuser pour détecter ceux qui présentent des facettes un tantinet adultes. **Jumanji** était de ceux-là. Si j'ai accepté de le mettre en scène, c'est notamment parce que son histoire me faisait penser, par de nombreux aspects, à **La Vie est Belle** de Frank Capra, de très loin mon film préféré. Comme ce classique, **Jumanji** présente une personne longtemps arrachée à son environnement et qui le redécouvre quelques années plus tard. Cette similitude m'a interpellé.

Votre expérience auprès de George Lucas et Steven Spielberg vous a-t-elle aidé à entretenir votre âme d'enfant, condition sine qua non à la réussite du film ?

Elle m'a considérablement aidé. La plupart des films sur lesquels j'ai travaillé, que ce soit la trilogie de **La Guerre des Étoiles**, les **Indiana Jones** ou **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses**, ont renforcé cette façon de penser très particulière. En résumé, j'ai passé ma vie à m'amuser avec des jouets de luxe. Et je continue. J'aime le contact des enfants. J'aime la manière dont leur esprit travaille. Je serais flatté de savoir si je colle à leur façon de penser à travers mes films, si j'ai préservé en moi une partie d'enfance.

Tous les films destinés à un public jeune, y compris ceux produits par les studios *Walt Disney*, révèlent plus ou moins un côté sombre, disent des choses graves. Est-ce aussi le cas de *Jumanji* ?

Jumanji est un film rempli de dangers et de menaces. Des événements plutôt terrifiants si on les prend au pied de la lettre. Ça n'a rien de vraiment drôle d'avoir à ses trousses un lion, des moustiques géants, des araignées énormes... Et le jeu vous force à des actes que vous n'avez pas du tout envie de commettre. Il faut finir la partie, sinon ce que vous avez provoqué durera éternellement, restera dans le monde réel. À moins de terminer, les moustiques continueront de s'abattre sur les passants, les singes de saccager la ville... Jumanji vous pousse à aller jusqu'au bout, même si vous pensez tout solutionner en refermant la boîte et en rangeant celle-ci dans une armoire fermée à triple tour. Mais même là, le jeu continue de vous appeler. Il y a ceux qui l'entendent et les autres. Ceux qui entendent ses tam-tams ont une leçon à apprendre, des enseignements à tirer de leur aventure. Le petit Alan Parrish doit comprendre que sa présence dans le monde compte vraiment. Complexé, il croit n'avoir aucune importance. Faux. Il apprend que ses parents l'aiment plus que tout, que la ville dans laquelle il vit attend beaucoup de lui. Il ne réalise cela que lorsque son patelin est au bord du chaos, une situation provoquée par sa disparition. Sans le jeu Jumanji, Alan n'aurait jamais compris le sens de son existence. Vous voyez que **Jumanji** possède tout de même une certaine épaisseur, un versant un peu sombre. Le film est d'ailleurs trop intense pour certains jeunes enfants. Aux parents de juger si leur rejeton peut voir le film sans se cacher sous son fauteuil.

La parenté entre le jeu Jumanji et la Boîte de Pandore d'où, selon la mythologie grecque, sortirent autant de maléfices que de biens, est-elle consciente de votre part ?

Totalement. Pendant tout le processus d'écriture du film, nous n'avons pas cessé de nous y référer. Mais la différence est notable car, lorsqu'on ouvre la Boîte de Pandore, tout jaillit en même temps, dans un même flot. De Jumanji, les animaux sortent ■ ■ ■

opinion



Un genre difficile que la grosse production familiale américaine, la chasse gardée des studios *Disney* et de Steven Spielberg. Rares sont ceux qui parviennent à y faire leur trou. **Sauvez Willy** ! et **Mask** rentrent dans ce cercle très fermé dont quelques-uns des membres comptent tout de même parmi les plus resplendissants navetons de la création (**L'Indien du Placard**, **Les Flintstones**, **Chérie, J'ai Agrandi le Bébé**). **Jumanji** frappe à cette porte, fort d'un réalisateur rompu à cet exercice, d'une vedette confirmée dans le registre (par **Hook**, qu'une programmation en pan & scan sur *TF1* transforme en pseudo et étriqué téléfilm de *France 3 Picardie*), d'une histoire mariant adroitement le fantastique à l'humour et tirant sur le conte, d'effets spéciaux performants fignolés par les petits génies d'*Industrial Light and Magic*... Toutes les conditions réunies pour un agréable spectacle de pur délassement. Et ça passe comme une lettre à la poste. En temps de service normal il va sans dire.

Joe Johnston ne perd pas de temps. Dès les premières minutes, le jeune Alan Parrish découvre dans son grenier un jeu exotique de société, Jumanji, dont les tam-tams sourds attirent la future victime. Un jeu a priori élémentaire, le genre Monopoly de l'époque coloniale. Alan perd et la petite boite l'avale sous les yeux médusés de sa copine Sarah. Vingt-six ans après, une famille s'installe dans la maison abandonnée des Parrish, anéantis par la disparition de leur fils. Et voilà que les gosses, Judy et Peter, découvrent à leur tour Jumanji. Ils ne résistent pas à la tentation, jettent les dés. Et l'aventure commence ! Alan Parrish (Robin Williams, qui pourrait jouer dans le remake de La **Planète des Singes** sans implants de poils), métamorphosé en homme des bois à la Edgar Rice Burroughs, surgit de nulle-part. Le suivent en rangs serrés un lion, un chasseur armé d'un tromblon surdimentionné, une bande de singes, un rhinocéros, un troupeau d'éléphants, une immense orchidée gloutonne aux racines tentaculaires, d'énormes araignées, des moustiques perceurs de tôle... Bref, une faune et une flore de jungle de bande dessinée les envahissent au fur et à mesure que les pions se déplacent dans les plus redoutables cases du jeu. La maison, que cette dimension parallèle grignote petit à petit, finit par ressembler à une portion de forêt équatoriale. Y coule même un cours d'eau peuplé de crocodiles affamés ! Pour corser le tableau, la ménagerie en folie s'enfuit dans la bourgade et y sème une mémorable pagaille. Une pagaille que Joe Johnston organise avec savoir-faire. Sans céder à la guimauve, faisant la part belle à des effets spéciaux infographiques particulièrement réussis, à la collision de deux mondes trop différents pour s'imbriquer l'un dans l'autre sans quelques gerbes d'étincelles.
Des procédés faciles ? Probablement. Encore faut-il savoir en tirer les ficelles. Bien sûr, toutes les initiatives se sont pas des plus heureuses (surtout le gamin que gagne une abondante pilosité simiesque, le flic ahuri), mais l'ensemble atteint le centre de la cible, l'objectif, à savoir divertir, générer de beaux moments de folie dont le plus beau reste cette plante carnivore qui, d'une bouchée, avale la voiture d'un flic. Une magistrale revanche de la chlorophylle sur les gaz d'échappement !

M.T.

USA. 1995. Réal.: Joe Johnston. Scén.: Jonathan Hensleigh, Greg Taylor, Chris Van Allsburg & Jim Strain d'après le livre de Chris Van Allsburg. Dir. Phot.: Thomas Ackerman. Mus.: James Horner. Effets spéciaux : Industrial Light & Magic (optiques & infographiques), Tom Woodruff & Alec Gillis (animatronique & maquillages). Prod.: Scott Kroopf & William Teitler pour Interscope Communications/Teitler Film. Int.: Robin Williams, Jonathan Hyde, Kirsten Dunst, Bradley Pierce, Bonnie Hunt, Bebe Neuwirth, David Alan Grier... Dur.: 1 h 40. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie nationale prévue le 14 février.

■ ■ ■ les uns après les autres, à chaque coup de dés. C'est d'autant plus terrifiant ; il est impossible de prévoir ce qui va bien pouvoir arriver !

Pourquoi avoir mis en scène un jeu de société à l'ancienne, fait de bois, alors que les enfants plébiscitent les consoles *Nintendo, Playstation* et la réalité virtuelle ? N'est-ce pas un peu anachronique ?

Je crois que je suis effectivement un peu vieux jeu. Je n'aime pas les films qui se veulent modernes à tout prix, contemporains jusque dans les moindre accessoires. **Jumanji** ne leur ressemble pas. Je voulais ainsi donner aux deux gosses, Julie et Peter, un aspect intemporel. Pas question qu'ils adoptent un langage ou une façon de s'habiller spécifiques à 1995/96. Je tenais à un look plus neutre, générique, afin que le film ne vieillisse pas brutalement, quand la mode vestimentaire aura brutalement changé. Que **Jumanji** soit encore un film de son temps dans dix ou quinze ans, sans que le spectateur d'alors ait l'impression de visiter un musée, de céder à la nostalgie du rétro !



Rodéo reptilien dans une maison transformée en mini-jungle à la ***Tarzan*** *!*

Au fil du récit, vous citez *Gremlins, La Petite Boutique des Horreurs...* Vous appréciez tout particulièrement les références, les clins d'œil ?

Si les singes mettent la cuisine à sac, ce n'est pas pour cligner de l'œil à **Gremlins**. Cette scène était déjà dans le livre de Chris Van Allsburg. Le lion sur le piano, la charge du rhinocéros... Tout s'y trouvait déjà. Je suis resté très proche de son roman. Quand à la plante carnivore, il n'était nullement dans nos intentions de copier **La Petite Boutique des Horreurs**. Les gens qui l'ont construite se sont en fait inspirés d'une véritable orchidée tue-mouche dont elle constitue la version géante. Plus les travaux ont progressé, plus la ressemblance s'est accentuée. Cela n'avait rien d'intentionnel. Nous avons tous été surpris que notre monstre végétal soit la sœur jumelle d'Audrey 2. Je suis pas sans ignorer que beaucoup de spectateurs regrettent la brièveté de sa présence à l'écran. Mais je tenais impérativement que ce soit ainsi pour chaque effet spécial, que le public soit vigilant sachant que les animaux défileraient à une vitesse accélérée. En fait, je ne voulais pas que les gens puissent étudier à la loupe chaque image numérique, puissent même déceler leur existence dans le film.



Un oiseau très possessif, détenteur provisoire du jeu Jumanji.

Est-ce un manque de précision des techniciens des effets spéciaux si ces mêmes singes n'ont pas tout à fait la tête de véritables singes ?

Il s'agit là de l'une de mes initiatives. Ces singes devaient apparaître plus intelligents que les singes normaux, histoire de les rendre plus dangereux, plus machiavéliques, plus terrifiants. En nous écartant sensiblement de la morphologie de véritables animaux, on pouvait plus aisément permettre à ces singes des actes déments, criminels même. Il fallait également qu'ils aient ce petit air humain sur le visage pour les rendre tout à fait crédibles dans ce qu'ils font.

Quelle est la principale difficulté que vous avez dû affronter sur *Jumanji* ? La sophistication des effets spéciaux numériques ? L'hilarité générale que suscite toujours Robin Williams là où il passe ?

Les effets spéciaux ne constituaient pas un obstacle à proprement parler. Ils demandaient beaucoup d'attention, de temps. La séquence «aquatique» fut de loin la plus éprouvante à tourner. La présence de l'eau implique une logistique incroyable. Nous étions en plein hiver et il fallait la chauffer entre 20 et 25° pour que les comédiens soient à peu près à l'aise. Toutefois, lorsqu'ils sortaient du bain, la température tombait à - 10° ! Les rhumes succédaient aux rhumes. Impératif aussi de contrôler son niveau bactériologique pour éviter qu'elle ne stagne trop, que notre bassin se transforme en mini-marécage nauséabond. Dès que l'on travaille dans l'eau, tout prend deux fois plus de temps. On ne marche pas d'un endroit à l'autre, on nage, on rame. J'ose à peine imaginer l'enfer que fut le tournage de **Waterworld** ! Mais, globalement, le travail sur **Jumanji** fut des plus agréables. Et vraiment drôle lorsque Robin Williams affronte le gros oiseau blanc ! Nous étions pliés en deux autant sur le plateau que devant les rushes. Mais nous n'avons pu utiliser qu'un tout petit pourcentage de ses expressions, de ses improvisations. Dommage, mais intégrer tous ses gags aurait ralenti la progression du récit. Peut-être verrez-vous la séquence au complet dans une version intégrale de **Jumanji** éditée sous forme de laserdisque !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH)**

(1) Aux États-Unis, le sculpteur Chris Van Allsburg s'est surtout rendu célèbre pour ses contes destinés aux enfants, contes dont il dessine lui-même les illustrations. Ses ouvrages les plus connus sont «The Polar Express», «Ben's Dream», «Just a Dream», «The Stranger», «Two Bad Ants», «The Mysteries of Harris Burdick»...

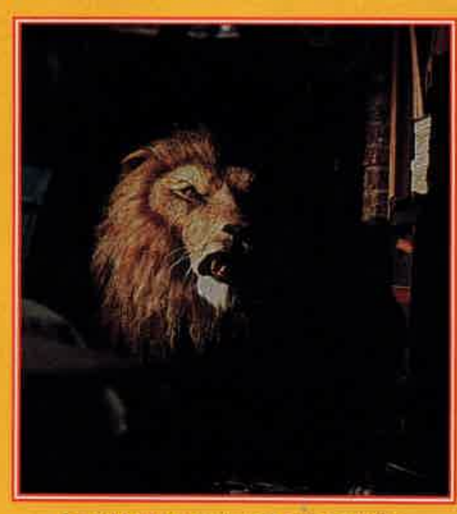


Un lancer de dés et Alan Parrish est avalé par un plancher-sables mouvants !

QUELQUE CHOSE DE MAGIC !

En douze minutes d'images de synthèse, INDUSTRIAL LIGHT AND MAGIC, la compagnie d'effets spéciaux fondée par George Lucas peu après LA GUERRE DES ÉTOILES, crée pour JUMANJI une ménagerie turbulente à ce point réaliste qu'une vache y reconnaîtrait son veau...

Un éléphant qui ratatine une voiture, des singes qui ravagent une cuisine, un rhinocéros qui éventre une bibliothèque... À moins d'ouvrir les portes des zoos (à l'image de **L'Armée des 12 Singes** !) et de savoir parler aux animaux pour éviter tout débordement, **Jumanji** relève de l'impossible. Mais impossible n'est plus *Industrial Light and Magic*. Depuis **Jurassic Park** du moins. *«Les effets spéciaux réalisés par ordinateur sont la clé de la réussite de* **Jumanji** *comme ils étaient celle de* **Jurassic Park**. *Quand nous avons vu* **Jurassic Park**, *nous nous sommes brusquement dit que projet devenait enfin faisable.* Industrial Light and Magic *a dû relever pour* **Jumanji** *un nouveau défi : recréer en images numériques des animaux que tout le monde connaît et peut comparer aux vrais. Autre détail : ce sont pour beaucoup des animaux à fourrure, plus pénibles à rendre réalistes que des reptiles disparus»* explique le producteur Scott Kroopf. Et c'est là qu'interviennent les petits génies de l'image synthétique. Dont Christophe Hery, l'un des cinq Français d'*Industrial Light and Magic*. Ancien ingénieur des travaux publics, il travaille sur **Les Flintstones**, **Casper**, **Mask**... *«Les animaux à fourrure représentent une somme de travail colossale en regard de l'outil que nous utilisons. Les ordinateurs sont parfaits pour les surfaces lisses, rugueuses même, mais dès qu'il s'agit de planter quelques poils, tout devient nettement plus long, plus difficile. Si nous avions pu «expérimenter» la fourrure sur le tigre des* **Flintstones**, **Jumanji** *nous donnait néanmoins beaucoup de grain à moudre. Chaque poil étant une surface à part entière, la tâche s'avérait réellement monstrueuse. Il fallait calculer tous les paramètres possibles : la longueur des poils, la densité de la fourrure selon les parties du corps, leur ondulation, les nuances dans les couleurs... Nous devions contrôler une cinquantaine de paramètres différents ! Le lion demandait trois heures de calcul par image. Et une seconde de film en comporte 24 ! Chaque singe nous mobilisait une heure par image. Reste qu'une image pouvait en intégrer 6 ou 7 ! Faites la multiplication».* Un boulot de titan effectivement, surtout que les évadés du monde mythique de **Jumanji** courent, sautent, prennent le volant, conduisent une moto, se montrent sous toutes les coutures. *«À titre de comparaison, la surface de la fourrure à calculer et la complexité de la matière imposaient des opérations 123.000 fois plus complexes que pour* **Jurassic Park** *ou* **Casper**» ajoute Dennis Muren, grand manitou d'*Industrial Light and Magic*, lequel souligne les difficultés imposées par la morphologie du lion. Pelage plus fourni, crinière abondante... Le roi Lion exigeait un traitement de faveur. Et, pour quelques plans, une doublure sous forme de marionnette animatronique animée par les duettistes Tom Woodruff et Alec Gillis (**Alien 3**, **Wolf**). Est-ce volontaire si ce noble animal cultive quelques différences notables avec un véritable félin ? *«C'est aussi le cas des singes»* réplique Christophe Hery. *«Nous aurions pu générer des animaux véritablement réalistes, ce qui nous aurait d'ailleurs demandé la même somme de travail. Mais Joe Johnston tenait à ce petit côté fantaisiste pour rester en communion avec le livre original, avec le monde imaginaire dont ils sont originaires également. Il*



Le roi Lion : une marionnette qui se substitue aux images de synthèse.

nous a précisé que les singes devaient posséder quelque chose de discrètement humain, que leur fourrure devait tirer sur le rouge. Par contre, les zèbres, les éléphants et les autres ressemblent comme deux gouttes d'eau aux vrais». Et pour cause, Christophe Hery et ses complices étudient attentivement les animaux, visitent un zoo, visionnent des cassettes, ne laissent aucun détail au hasard... *«Pour les zèbres et les éléphants, qui se déplacent en troupeau, nous avons mis au point des cycles de marche. Une technique héritée du dessin animé traditionnel. Ces cycles, variables selon les animaux, correspondent à des attitudes, la vitesse des déplacements sur une distance bien établie. Ces trajectoires étaient calculées d'après un plan de la ville vue du dessus. Nous nous sommes appliqués à rendre tout cela le plus réaliste possible car le réalisateur avait prévu des gros plans, notamment sur les pattes des animaux !».* Une première dans le genre et un coup de bluff magistral de la part d'*Industrial Light and Magic*. Même lorsque l'éléphant aplatit la voiture, ou lorsque le rhinocéros en éclaireur de la meute défonce le mur. Des animaux de laboratoire, et c'est vraiment le cas de le dire, d'une troublante vérité. *«Ces deux séquences comptent parmi*









En quatre étapes, la naissance d'un singe synthétique sur ordinateur.

les plus complexes de **Jumanji**. *Avant que nous intervenions en post-production, Joe Johnston pré-tourna les scènes. Pour la séquence de l'éléphant, il a filmé une voiture truffée de systèmes de pistons hydrauliques, lardée de petits explosifs, afin qu'elle s'écrase toute seule. Nous avons mis deux mois à intégrer l'animal dans le plan, à créer une véritable interaction entre les images. Concernant le rhinocéros, ce fut plus long encore. Joe Johnston commença par tourner avec des maquettes grandeur nature des bêtes, des maquettes en carton dur qui traversent un mur pas très solide et envoient les livres aux quatre points cardinaux. Les animaux numériques, nous les avons ensuite placés dans l'image en gommant les substituts».* Une entrée fracassante, frontale, pour en décupler encore l'impact. Une efficacité renforcée par le fait que les animaux n'ont pas cet aspect artificiel, trop policé et excessivement brillant qui parasite souvent la crédibilité des images numériques. *«Nous avons scrupuleusement veillé à les abîmer un tout petit peu, à les rendre moins parfaits au niveau de la texture pour qu'ils acquièrent justement la réalité que nous recherchions. De plus, nous avons adapté nos éclairages à la lumière de la prise de vue réelle, puis ajouté du grain à notre pellicule pour effacer tout décalage»* termine Christophe Hery. Ironiquement, en atteignant la perfection absolue, *Industrial Light and Magic* se court-circuite, ruine ses efforts. Mais créer l'illusion de la vie, c'est aussi savoir en assumer toutes les imperfections, les contradictions. Un paradoxe que les effets spéciaux infographiques maîtrisent totalement aujourd'hui.



La déferlante simiesque : des instants de burlesque destructeur orchestrés par Industrial Light and Magic.

actualité cinéma sortie le 21 février

BABE

De MAD MAX au film cochon !

GEORGE MILLER

Ancien médecin, l'Australien George Miller aime à ne jamais tourner là où on l'attend. Après la trilogie MAD MAX, il donne dans le vaudeville fantastique (LES SORCIÈRES D'EASTWICK), dans le drame médical (LORENZO), produit un thriller nautique dont il réalise un large pourcentage du métrage sans mention au générique (CALME BLANC)... Un vrai rebelle, rétif à s'installer confortablement dans le film d'action ou dans la science-fiction à base d'asphalte. Non, plutôt que de tirer sur des Havane au bord des piscines californiennes en comptant les recettes de son dernier blockbuster, George Miller prend des risques, réintègre son Australie natale. La terre des kangourous, des koalas et des dingos où s'exprime un goret rêveur...

Surprenant tout de même de voir le réalisateur-concepteur des *Mad Max* retomber en enfance, s'adonner à un cinéma très différent de celui qui a fait sa renommée. Expliquez-nous votre intérêt pour ce conte...

La simplicité et la profondeur de «The Sheep-Pig», le livre à l'origine de **Babe**, m'ont immédiatement frappé. Il y a quelques années, un critique a écrit à son sujet : «Les enfants, tout ce que avez besoin de savoir de la vie, vous le trouverez dans «The Sheep-Pig». Et faites lire le livre à vos parents». Une prise de position très juste. Mais de ce bouquin magnifique, il était hors de question que je tombe dans la facilité d'un dessin animé de long métrage duquel serait tiré un programme télé diffusé le samedi matin. Il serait, au contraire, formidable d'en faire un film live qui utilise les dernières techniques en matière d'effets spéciaux, des techniques qui n'étaient encore pas très au point voici neuf ans, lorsque j'ai commencé à me consacrer au projet. Il fallait attendre pour ne pas trahir les plus beaux éléments de cette merveilleuse histoire. J'ai donc patienté en observant les progrès des techniques informatiques, leur rapidité, leur degré de sophistication et leur coût, pour m'attaquer plus sérieusement à **Babe**. Si nous avions attendu cinq années supplémentaires ou si nous avions bénéficié d'un budget deux fois supérieur, tout aurait pu être fait par le truchement de l'ordinateur, sans que le moindre véritable animal n'apparaisse à l'écran.

Pourquoi donc n'avez-vous pas réalisé *Babe* vous-même ? Vous en êtes après tout l'initiateur, le maître d'œuvre...

Lorsque je réalise, le moindre détail m'obsède. Un film aussi complexe que **Babe** m'aurait rendu fou au bout de quelques semaines. C'était une véritable opération militaire, extrêmement compartimentée. Il y avait une unité «animatronique», une unité «effets infographiques», une unité «effets optiques», une unité Chris Noonan, une unité chargée de veiller à la fidélité au scénario... Il y avait encore 500 animaux, 60 dresseurs... Tout devait être scrupuleusement préparé, storyboardé. Si je m'étais décidé à occuper le poste de metteur en scène, je n'aurais jamais eu cette vue d'ensemble du chantier qu'était le tournage de **Babe**. Je supervisais, coordonnais les choses de manière à ce que les cinq mois de prises de vues, les douze mois de post-production ne virent pas au chaos. De toute manière, je ne saurais exactement situer la frontière qui sépare production, écriture et réalisation. Tout est organiquement mêlé. Une entreprise collective. Tout ça, c'est du «filmaking», une conception du cinéma que j'avais déjà pratiquée sur **Mad Max 3** et **Calme Blanc**. Mais c'est néanmoins sur la garantie de mon nom que *Universal* a accepté de financer le film. Le studio ne connaissait absolument pas Chris Noonan. Mes interlocuteurs ont adoré le scénario tout en évaluant le défi technique, les difficultés logistiques. À condition que je puisse boucler **Babe** pour 25 millions de dollars, ils m'ont donné le feu vert et nous ont fichu une paix royale.



Babe : le goret «chien de berger» dans l'âme !

Aussi performantes que soient les nouvelles innovations en effets spéciaux infographiques, vous avez tout de même dû battre en retraite face à quelques impossibilités !

Jamais. Grâce aux nouveaux logiciels informatiques, tout est désormais possible. Mais le mérite de la réussite de **Babe** ne revient pas seulement aux ordinateurs, ou aux marionnettes de l'atelier de Jim Henson, si parfaites dans certains cas que les vrais moutons ne distinguaient pas les faux ! Il y a aussi Karl Lewis Miller, de loin le dresseur d'animaux le plus incroyable qui soit. Au début pourtant, il redoutait de ne pouvoir assurer certaines séquences, comme d'apprendre à un petit cochon à monter des escaliers par exemple. Une tâche qui lui a demandé plusieurs semaines de travail. Pour familiariser les animaux avec les caméras et l'équipe technique, il a entraîné les animaux sur un plateau de cinéma entièrement reconstitué, doté de spotlights, de tout le matériel de rigueur, mais factice. Sa méthode a tellement bien marché que les animaux parvenaient à des mouvements incroyables, adoptaient des attitudes pour lesquelles nous avions prévu de recourir aux effets spéciaux. Il faut dire que les cochons sont des animaux très intelligents. Et je pensais qu'ils étaient particulièrement bêtes. Que peut-on apprendre à un porc en quatorze semaines ? Autant qu'à un chien ! Mais les problèmes se situaient ailleurs, dans la croissance des gorets principalement. Les 48 gorets qui interprétaient Babe grossissaient si rapidement que nous ne pouvions les filmer que trois semaines. Imaginez que vous tournez avec un Macaulay Culkin qui, au terme d'une vingtaine de jours, se transforme en adolescent à moustaches et vous aurez une idée de la difficulté à surmonter ! Si nous avons travaillé par contingent de six cochons, c'est surtout parce que ces animaux n'apprécient pas la solitude ; s'ils s'ennuient, ils deviennent incontrôlables ! Reste que nos cochons ont été faciles à diriger comparés au chat. Trop indépendant, trop paresseux pour être comédien. J'ai travaillé avec une foule d'acteurs et la seule que je puisse comparer avec notre matou, c'est Cher dans **Les Sorcières d'Eastwick**. Comme le chat de **Babe**, elle n'aime pas trop se démener !

La ferme des Hoggett : entre le calendrier des Postes et la gravure de conte de fée...

Quel message avez-vous désiré transmettre dans *Babe* ? Expliquer qu'il suffit de vouloir quelque chose très fort pour y accéder ?

J'aime la dimension allégorique de l'histoire. Tout conte se doit d'en posséder une. **Babe** constitue ainsi la rencontre de certaines interrogations fondamentales, la confrontation avec sa propre mortalité, le racisme, le passage à l'âge adulte et la notion que la seule chose qui puisse changer le monde, c'est l'imagination et d'avoir le cœur ouvert. Si vous pouvez y accéder, la terre devient alors un endroit plein de richesses et de bonheur. Les seuls à y parvenir dans **Babe** sont le fermier Hoggett et le petit cochon. Les autres, autant les hommes que les animaux, s'agitent dans un monde clos, n'essaient même pas de s'en évader. L'innocence sauve Babe ; il ignore que ses jours sont comptés, que le réveillon de Noël pourrait sonner son glas. Quant à Hoggett, il ne voit pas les choses à travers le même prisme que ses contemporains ; les autres fermiers et même sa femme le croient fou à lier.

Si on s'acharne à enfermer *Babe* dans un genre bien précis, le film pour enfants, comment réagissez-vous ? La tentation est grande d'y voir avant tout un gentillet spectacle familial...

Lorsqu'il a rédigé «The Sheep-Pig», Dick King-Smith avait dans les 60 ans. Moi, j'atteins les cinquante. Chris Noonan arrive à la quarantaine. Bref, nous ne sommes pas des gosses, mais des hommes d'âge mur et nous voulions que **Babe** s'adresse aussi à nous. Tous ceux qui ont travaillé sur le film sont des adultes à qui j'ai précisé que nous ne faisions pas un film pour enfants, un *Walt Disney*. Vrai que le récit original s'apparente à un conte pour les plus petits. Cependant, nous avons tenu à dépasser ce cadre, à nous adresser au plus grand nombre. C'est pour cette raison que nous débutons le film sur une note funèbre, sur la perspective de la mort dans un abattoir. Toute bonne métaphore accentue la face sombre des choses. Mais **Babe** traite avant tout les enfants et les adultes en égaux. Le public aux États-Unis a très fortement ressenti ce côté fédérateur, au point que j'ai reçu un abondant courrier. Ces correspondants me disaient qu'ils en avaient ras-le-bol des grosses machines hollywoodiennes, qu'ils aspiraient à autre chose que du cynisme sur un écran de cinéma. À la passion par exemple.

Mettre en œuvre une pareille entreprise est un pari risqué, car la présence d'animaux à l'écran ramène souvent à des productions *Disney*, à *L'Incroyable Randonnée*. Les animaux restent désespérément des animaux...

Au commencement, je me suis refusé à intégrer des hommes dans l'histoire pour me concentrer uniquement sur les animaux. Une erreur, car cela aurait abouti à un film animalier comme il en existe beaucoup, ou à une variation sur le thème de «La ferme des animaux» d'Orwell. Dans **Babe**, les hommes, à l'instar des animaux, évoluent au fil du récit ; et leur évolution donne un sens plus profond encore au film. Si j'ai choisi cette option, c'est parce que j'ai suivi les préceptes de Dick King-Smith. Fermier toute sa vie, il a commencé à écrire des contes pour enfants à 60 ans. Toute une vie d'observation des animaux consacrée à la littérature enfantine. Une existence au contact des bêtes qui a modifié sa perception du monde, l'a changé en tant qu'individu. Nous lui avons emprunté son regard, sa philosophie des choses dans **Babe**. Un choix qui a immédiatement porté ses fruits car, au bout de dix minutes de projection, le public ne distingue plus animaux et hommes ; il n'existe, tout simplement, que des personnages. D'ailleurs, nous avons d'emblée considéré les animaux comme des comédiens à part entière, les filmant comme tels.



La ferme au grand complet assiste aux exploits télé de Babe.

Belle initiative d'avoir compartimenté *Babe* en chapitres grâce à des cartons dignes des livres de conte de fée pour enfants !

Le film est très simple dans sa narration. De manière à l'étoffer dramatiquement parlant, nous avons emprunté au livre l'idée de chapitrer les différentes étapes de l'histoire. En appréciant cette façon de fragmenter une histoire, ma fille m'a mis la puce à l'oreille. J'avais encore quelques doutes jusqu'aux projections tests aux États-Unis. Ça marchait parfaitement et les spectateurs, tant les adultes que les enfants, ont manifesté leur enthousiasme.

Peu avant *Babe* est sorti aux États-Unis un certain *Gordy* qui, lui aussi, présente un petit cochon doué de parole. Drôle de coïncidence, non ?

Mais si **Gordy** existe, c'est grâce à **Babe**. Je m'explique. Son réalisateur, Mark Lewis, connaît bien Chris Noonan et lui a soutiré de précieuses informations sur notre projet. Il a donc utilisé quelques-unes de nos idées-clefs pour vendre son film à *Miramax*. En fait, en essayant de nous doubler, il nous a rendu service. Non pas que **Gordy** soit un mauvais film, qu'il se soit planté commercialement, mais il nous a contraints à trouver une façon inédite de présenter **Babe** à la presse. Si nous n'avions pas rusé, les journalistes se seraient dit : ■■■

■ ■ ■ «Encore un film avec un cochon parlant !». Pas question d'entendre ça. C'est ainsi que les responsables du marketing d'*Universal* ont profité de la présentation d'**Apollo 13** aux médias pour organiser une projection-surprise de **Babe**. Les journalistes ont adoré.

Les voix des comédiens collent magnifiquement aux animaux de *Babe*. Sur quels critères avez-vous organisé votre casting vocal ?

Un processus très long et des recherches effectuées en Australie, aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Il fallait trouver les accents qui correspondaient étroitement aux animaux, les tonalités justes. Jamais je n'ai souhaité rencontrer les comédiens que nous auditionnions. Chris Noonan me procurait les enregistrements des voix. Je mettais la cassette, je fermais les yeux pour visualiser telle ou telle image d'animal selon la voix. Si cette voix m'imposait un animal, elle fonctionnait. C'est intentionnellement que nous n'avons pas choisi des acteurs connus à l'instar des dessins animés *Disney*. Que le spectateur l'identifie et c'était le flop !

En marge de *Babe*, n'avez-vous pas le sentiment que Kevin Costner vous doit une fière chandelle à propos de *Waterworld* ?

Oh oui, un peu ! **Mad Max 2**, non ? Je ne sais pas vraiment où s'arrête l'hommage et où commence le plagiat. Mais il est certain que **Waterworld** n'aurait pas vu le jour si je n'avais pas réalisé **Mad Max 2**. Je vais bientôt revenir à Mad Max d'ailleurs à travers une série télé. Il s'agit là du meilleur moyen d'exploiter toutes les histoires que le personnage m'a inspirées, que je n'ai jamais pu porter à l'écran. Mais cette série ne sera pas prête avant deux ans. Maintenant que je me suis séparé de **Contact** au profit de Robert Zemeckis, j'ai tout mon temps. **Contact**, c'est vraiment un sujet formidable, mais le studio voulait aller trop vite, brûler les étapes. Je ne sais pas faire des films à la façon hollywoodienne, mais à ma façon. Comme **Babe**. À partir du moment où nous respections le budget et le calendrier, *Universal* ne m'a pas cherché des poux dans la tête. Ce n'aurait pas été possible avec *Warner Bros* sur **Contact**. J'ai préféré arrêter avant que les problèmes ne surviennent, ne pas renouveler le calvaire des **Sorcières d'Eastwick**.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

Tant qu'il y aura des porcs !

CHRIS NOONAN

Un Australien inconnu jusqu'à aujourd'hui, même s'il débute sa carrière derrière la caméra voici 25 ans. Adolescent, il tourne le court-métrage IT COULD HAPPEN HERE ? pour un budget de 300 dollars. À ce réalisateur de documentaires (dont le plus célèbre reste STEPPING OUT au sujet d'une troupe théâtrale de comédiens mentalement handicapés), George Miller demande d'écrire et de réaliser cinq des dix heures de la mini-série THE COWRA BREAKOUT, puis cinq des dix épisodes d'une autre mini-série couverte de lauriers, VIETNAM. George Miller/Chris Noonan : une collaboration de longue date dont BABE constitue le point d'orgue, un projet sur lequel les deux hommes se sont entendus comme cochons en foire.

Lorsque George Miller vous a proposé de mettre en scène *Babe*, quelle a été votre première réaction ? La perplexité ou un enthousiasme ignorant du challenge technique ?

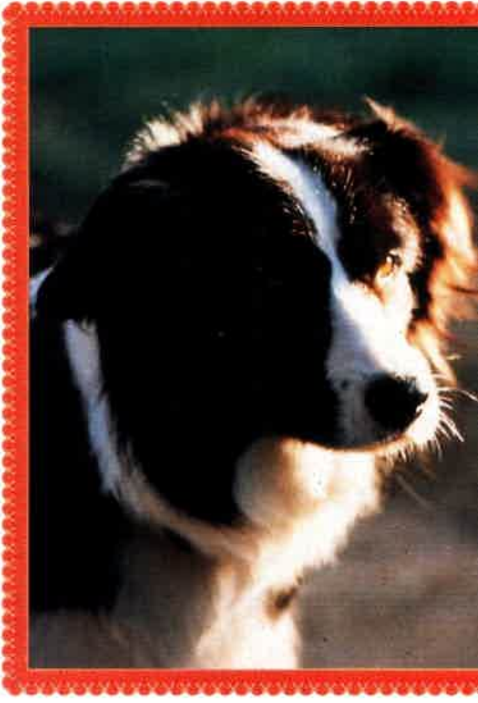
George Miller m'a d'abord passé le livre «The Sheep-Pig» de Dick King-Smith. Le conte m'a captivé, vraiment ému. J'ignorais pourquoi exactement. Après tout, ce n'était que l'histoire d'un petit cochon. Il n'a pas fallu creuser longtemps pour s'apercevoir qu'au-delà de la surface, **Babe** abordait des questions fondamentales sur la vie, posait des questions et y répondait. Malgré mon enthousiasme, je me suis dit que le film était impossible à mettre en route. Plus les choses paraissent complexes, plus mon désir de les concrétiser grandit. C'est en allant de l'avant, en ne se laissant pas intimider par les difficultés que l'on invente un nouveau langage cinématographique, des manières originales de raconter une histoire. Pour **Babe**, nous n'avons pas puisé dans les stocks sur-utilisés, les astuces connues des spectateurs. Lorsqu'on affronte l'impossible, on n'a pas d'autre choix que d'être original, de chercher et de trouver. Et, si ça marche, cela donne un film très excitant dont le public n'anticipe jamais sur ce que sera la séquence, le plan suivant.

Comme tout conte qui se respecte, *Babe* distille une morale, des enseignements. Lesquels exactement ?

Il y en a des centaines. À chaque avant-première de **Babe**, je rencontre les spectateurs après la projection. Et ceux-ci y trouvent toujours quelque chose de différent, un message qu'ignore son voisin. C'est le lot des histoires universelles. Lorsque je tournais, je voyais en **Babe** une condamnation des préjugés, des idées reçues et de la façon dont elles réglementent notre vie, empêchent les initiatives. Mais, à un stade plus intime, **Babe** raconte l'histoire d'une créature qui prend conscience de sa propre mortalité. À travers ce savoir nouveau, il s'épanouit. Savoir qu'un jour il mourra l'enrichit plutôt que de l'affaiblir. Je pense que cette facette de **Babe** touche les spectateurs sans qu'ils s'en rendent réellement compte, inconsciemment. Cela explique en grande partie le succès du film aux États-Unis, le pays où l'on croit que tout le monde peut être président. Selon moi, **Babe** parle autant de la métamorphose du cochon que des changements que le comportement du cochon apportent au monde. Des changements dûs à son ouverture d'esprit, son innocence et son absence de préjugés dans un monde qui, au contraire, en est plein. **Babe**, c'est l'histoire classique du héros pur pris dans un univers corrompu. L'impureté ne peut résiste à la candeur et à la générosité. Ce schéma, on l'a abordé à des milliers de reprises. Jamais avec un goret toutefois !



Les moutons : un mot de passe et ils obéissent de la manière la plus docile qui soit !



Babe et Fly : le cochon

George Miller est décidément un homme extraordinaire, imprévisible. Après la trilogie **Mad Max**, il aurait pu se spécialiser dans l'action musclée et la science-fiction motorisée, tendance cuir et guenilles. Ben non. Au prix de quelques expériences douloureuses à Hollywood (**Les Sorcières d'Eastwick** surtout), il campe sur une position : l'indépendance plutôt que le fric. Une position stratégique qui, couplée à son passé de médecin, l'amène à réaliser le puissant et intimiste **Lorenzo**. Un grand mélo mis en scène avec la même énergie qu'un road movie rythmé par les crissements de pneus. Ces flux d'adrénaline sont aussi de la partie dans **Babe**, l'histoire d'un petit cochon transporté par un rêve dingue : gagner ses galons de chien de berger. Un destin hors du commun pour ce mammifère promis au sacrifice de Noël sous forme de délicieux jambon. Mais, dans la ferme des Hoggett, le goret idéaliste apprend les rudiments de l'art de diriger des moutons au contact de Fly, sa mère adoptive, une chienne généreuse. Tout est possible après tout. Suffit de le vouloir même si Ferdinand, un canard aussi roublard qu'audacieux, peine à s'imposer comme coq, à pousser un vibrant cocorico tous les matins. Un exemple à ne pas suivre surtout que le réveil récemment acquis par la grosse paysanne ruine ses plans. Mais Babe déjoue les facéties maladroites de Ferdinand, l'hostilité de Fly, berger en titre d'Arthur Hogget, quelques sévères réprimandes, la mise au banc de la communauté animale de la ferme, guerroie contre Blue, un matou perfide. Il gagne le respect de son maître, acquiert à ce point sa confiance que celui-ci risque sa réputation en le présentant dans un concours agricole. Le titre à enlever : meilleur «chien» de berger.

opinion

Diantrement craquant, **Babe**, à l'image de **Jonathan Livingstone** vingt ans plus tôt, s'adresse à tous. Jamais gnangnan, jamais puéril, compartimenté en chapitres commentés par un irrésistible trio

100 % PUR PORC

de souris qui entonne un strident «Blue Moon», le film de George Miller et Chris Noonan virevolte du picaresque au mélodrame rural, du suspense au pastiche, du conte de fée à la comédie musicale. Ses influences ? Des programmes télé genre ***Saturnin***, «La ferme des animaux» de George Orwell, Walt Disney, **Jonathan Livingstone** ? Probablement un peu de tout ça. Mais que ses protagonistes soient principalement des animaux ne l'emprisonne pas un seul instant dans le cinéma animalier. **Babe** ne mâchonne pas exclusivement la langue des gorets, chiens et gallinacés ; il parle une langue universelle qui exprime des choses essentielles, une philosophie de la vie. Le miracle de **Babe**, c'est justement de transcender les limites étriquées d'un genre, de picorer un peu partout, de s'empiffrer à toutes les auges. Un miracle qui transite aussi par de merveilleux effets spéciaux au service inconditionnel du conte, la capacité à raconter une belle histoire, à émerveiller. Une sensation rare qui replonge en enfance, qui réveille avec autant d'intelligence, d'humour que de cœur ce qu'on nomme communément «l'âme d'enfant». Un bonheur infini.

Marc TOULLEC

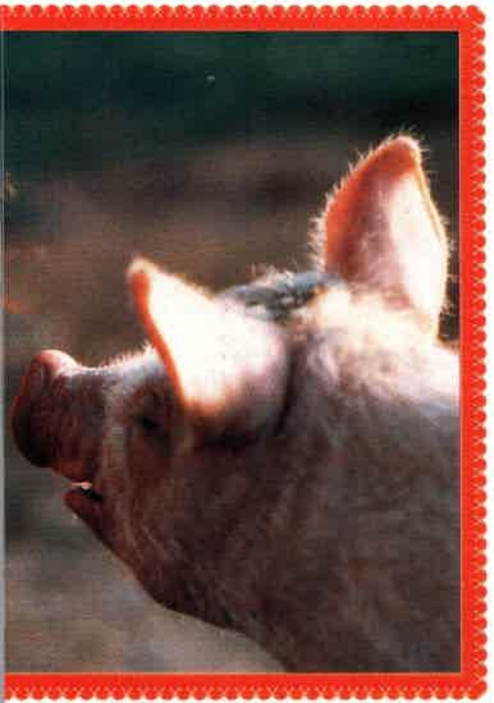
Babe, The Gallant Pig. *Australie/USA. 1994/95. Réal.: Chris Noonan. Scén.: George Miller & Chris Noonan d'après le roman «The Sheep-Pig» de Dick King-Smith. Dir. Phot.: Andrew Lesnie. Mus.: Nigel Westlake. Effets spéciaux : Jim Henson's Creature Shop, John Cox's Creature Workshop, Rythm & Hues. Dresseur d'animaux : Karl Lewis Miller. Prod.: George Miller pour Universal Pictures/ Kennedy-Miller Film. Int.: James Cromwell, Madga Szubanski et les voix de Christine Cavanaugh, Miriam Margolyes, Danny Mann, Hugo Weaving, Miriam Flynn, Roscoe Lee Browne... Dur.: 1 h 31. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 21 février 1996.*

Diriger des animaux ne doit pas être une tâche de tout repos. Comment avez-vous abordé cette étape capitale dans la réalisation de *Babe* ? En grognant de concert avec les cochons...

Travailler avec des animaux, cela ramène à dialoguer avec des comédiens parlant une langue étrangère. Je fais donc confiance aux interprètes pour leur demander ce que je veux. Chez les animaux, le dresseur remplace le traducteur. Je lui demande que le cochon paraisse heureux avant de traverser la pièce et se retourne avec un air triste. Bien sûr, Karl Lewis Miller ne peut traduire littéralement cela, mais il s'en sort avec des techniques bien à lui, sa connaissance des animaux, pour obtenir les expressions désirées. Il utilise tout un arsenal de signaux ou de trucs. Son seul outil sur le plateau : un appareil qui provoque certains bruits auxquels les animaux réagissent. Ce sont des ordres cryptés ! Mais il peut tout simplement recourir à sa propre voix ou à de la nourriture, ce qui fonctionne très bien avec les cochons. Cela prend du temps, surtout que les porcs sont des animaux imprévisibles, un trait de caractère qui n'était pas fait pour simplifier les choses. Nous ne leur demandions pas simplement de partir d'un point A pour atteindre le point B. Non, pour que les spectateurs les perçoivent comme des comédiens, il fallait que le metteur en scène obtienne d'eux des attitudes très précises, un véritable langage corporel. Un travail de titan. Nous allions parfois jusqu'à 25/30 prises par plan. Il arrivait qu'au bout de 30 prises, nous nous apercevions que nous faisions fausse route, que jamais nous n'attendrions le résultat escompté. C'est alors que nous improvisions un nouveau plan en fonction des capacités immédiates de l'animal. L'animal pouvait également bouger de manière totalement inattendue et cet imprévu correspondait étroitement à l'image recherchée. La séquence où Babe chante «Jingle Bells» nous a posé énormément de soucis. Il avait une étrange habitude : des mouvements de la tête complètement stupides. Nous nous sommes arrachés les cheveux jusqu'au moment où nous nous sommes aperçus du potentiel de ses initiatives hier malheureuses dans la salle de montage. Nous avons cru que la séquence était bel et bien perdue.

Ce genre d'exercice exige probablement une discipline de spartiate, des horaires délirants et des nerfs d'acier !

Nous nous levions très tôt, vers cinq heures du matin. Le tournage commençait vers les six heures trente après un petit déjeuner collectif sur le plateau, une tradition typiquement australienne. Je dois confesser que le menu impliquait du bacon. Du cochon donc. Pendant cinq mois, nous avons travaillé de dix à douze heures par jour. Un travail très lent ; nous ne tournions parfois qu'une page de scénario par jour. La journée s'arrêtait généralement vers les minuit pour moi. Exténuant. **Babe** nécessitait un surplus de self-control dans la mesure où les animaux demandent une patience infinie. Mais le lot de chaque film n'est-il pas d'exiger quelque chose de spécifique, d'exclusif ? L'action impose que vous passiez des journées à régler les cascades. Tel autre genre autre chose : travailler sous l'eau, apprendre une langue pour communiquer avec un comédien... Je pars du principe qu'un cinéaste doit être capable de tout pour atteindre son objectif. ■ ■ ■



et sa «mère» adoptive !



Arthur Hoggett (James Cromwell) et son protégé : pourfendeurs de préjugés canins et humains.

Le retour du fermier au bercail : une image d'Épinal magique pour un conte sur pellicule.

■ ■ ■ Au niveau des effets spéciaux, *Babe* apparaît d'une complexité démente. On ignore sans cesse si nous avons affaire à des vrais animaux, des marionnettes ou à des trucages générés par ordinateur...

Babe implique plusieurs centaines de plans d'animation infographique. Dans un premier temps, nous devions filmer les animaux dans la plus précise des attitudes. Le plan étant satisfaisant, il était transcodé en données, numérisé par l'ordinateur, puis le logiciel nous permettait, par exemple, d'animer la bouche du cochon. Chaque image prenait environ une semaine pour être correctement manipulée. Les choix étaient innombrables et il fallait opter pour les mieux appropriés. L'animatronique occupait une place égale dans les effets spéciaux. Bien que cette technique d'animation en direct soit plus classique, elle permet d'obtenir des résultats très convaincants, surtout dans les gros plans. L'ordinateur intervient plutôt dans les plans d'ensemble. Nous nous sommes refusés à systématiser l'une ou l'autre technique. Nous options pour le logiciel, la marionnette ou les véritables animaux selon les besoins de la séquence. Même le plus féru des amateurs d'effets spéciaux sera perdu au terme d'un quart d'heure de **Babe**. L'histoire doit le captiver, pas la technique. Ma priorité sur **Babe** était de ne pas l'identifier à tous ces films animaliers. La plupart d'entre eux recourent à des images qui renvoient au documentaire sur la vie sauvage, des images qui installent une distance entre le spectateur et les animaux, à l'instar d'un zoo. Les animaux de **Babe**, je les ai filmés comme des comédiens ordinaires. Capital que vous les identifiez à des êtres humains. De temps à autre, durant une projection et alors que la tension dramatique est à son comble, un spectateur rit. Je suppose que cette personne s'est soudain rendu compte qu'elle regardait un animal, pas un homme. Délicieux. À la suite d'une projection-test, une mère de famille s'est plaint de la bagarre entre les chiens Fly et Rex. Selon elle, le fait que Rex ne s'excuse pas auprès de Fly donnait le mauvais exemple aux enfants : il s'agissait là de l'illustration vaine d'une querelle. J'étais ravi parce que cette femme angoissait comme si elle avait vu des hommes dans la même situation. Son inquiétude montre que nous avons atteint notre but.

Dans la scène où Ferdinand et Babe volent le réveil des Hoggett, n'avez-vous pas ouvertement parodié les suspenses à la Hitchcock, notamment les casses de *La Main au Collet* ?

Pas exactement dans le sens où ce n'était pas vraiment conscient. Effectivement, **Babe** distille souvent une atmosphère de film noir, notamment dans son style graphique. Nous avons tenu à lui donner ces tonalités très sombres. C'est un peu contradictoire car vous réalisez un film dont le héros est un petit cochon tout rose, et vous raisonnez en images mignonnes, drôles, lumineuses. Mais **Babe** ne baigne pas dans une ambiance aussi gentille. Son scénario possède des versants noirs. Ce climat de film noir nous apportait l'originalité voulue, nous différenciait des autres fictions animalières et nous confortait dans le fait que nos animaux étaient des comédiens avant tout. Bien que je ne me sois jamais directement référé à Hitchcock, j'avais néanmoins en tête les grands classiques du film noir des années 40/50, les polars avec Humphrey Bogart (*Le Porc de l'Angoisse ?, NDLR*). Indispensable que je tempère aussi les rires du public, qui devait également réagir à l'angoisse des animaux de quitter leur environnement.



Ferdinand le canard : un coq en puissance !

Si *Babe* se déroule dans un monde rural que nous identifions au nôtre, il y a une myriade de détails qui renvoient directement aux illustrations des livres pour enfants, un monde discrètement en décalage avec le quotidien...

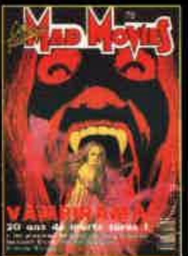
Pour compliquer la tâche, je tenais à ce que **Babe** se situe dans un univers de conte de fée, histoire d'éloigner le spectateur de notre réalité. La perspective que le cinéma retrouve les qualités narratives des contes m'enthousiasme. Le spectateur, à mon sens, doit replonger en enfance, lorsque sa mère lui lisait des histoires incroyables. D'où, dans **Babe**, de longues recherches pour que chaque décor appartienne précisément à cette imagerie. Ainsi, nous voulions que la ferme des Hoggett soit plus qu'une simple ferme : une icône de ferme, comme celle que vous trouvez sur certains calendriers rustiques. Nous nous sommes inspirés de l'architecture des fermes européennes, irlandaises surtout, dont nous avons exagéré toutes les caractéristiques. La maison des Hoggett possède un aspect juste un cran au-dessus de la réalité, un aspect discrètement fantastique. Ce traitement, nous l'avons aussi appliqué aux couleurs, juste un ton au-dessus de la réalité.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira,Tremors,Halloween 4,Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye,Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers,Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Waterworld, Aux Frontières du Réel, Mortal Kombat



IMPACT



1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman
TV54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BDci55
Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassin, Apollo 13, Mel Gibson, Jade









ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris).
Egalement disponible, la réédition du premier tome : **ZE CRAIGNOS MONSTERS**. 240 F (port compris).



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ **PRÉNOM** ________________
ADRESSE ________________________________
____
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 35 36
37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

Par Marc TOULLEC







1 - Le Guyver sur la défensive contre les monstrueux Zoanoïdes.

2 - Un uppercut pour envoyer Guyver 2 au tapis.







1 - De gauche à droite : Yasha, Ashura, Sohma et Ryuoh. Quatre pointes d'une étoile mythique.

2 - Yasha : un guerrier qui culpabilise un max.

3 - Ryuoh : son épée est plus grosse que lui !

une étoile sans éclat

RG VEDA

De l'héroïc-fantasy façon manga. Meilleur que l'inepte **Kôjiro** dans le même domaine, **RG Veda** se déroule à une époque indéfinie, bien avant notre ère. Après que le général félon Taishakuten ait tué le souverain Tentei pour lui ravir son trône, plusieurs guerriers se retrouvent pour descendre le tyran de son piédestal. Ce sont le taciturne Yasha, le jeune et impétueux Ryuoh, la dame chasseresse Karura et ses oiseaux de proie, la guerrière Sohma et ses croissants de lune de feu, la petite princesse Ashura dotée de pouvoirs infinis. À ces rebelles se joint le vagabond Kujaku. Selon la prophétie de Kuyoh, ils constituent les pointes d'une étoile sacrée. Mais pour vaincre Taishakuten, une pointe manque encore à l'appel. Elle pourrait se trouver dans l'enceinte même de son palais...

Réalisé par le Studio Clamp, formé de quatre jeunes dessinatrices à qui l'on doit notamment les mangas «X2», «Tokyo Babylon», «Cluster» et «Magic Knight Rayearth», **RG Veda** obtient un succès considérable au Japon, dépassant même les scores déjà faramineux de ***Dragonball Z*** en vidéo. Présenté par certains comme la nouvelle vague de la bande dessinée japonaise, le Studio Clamp ne justifie absolument pas sa réputation dans ce premier épisode d'une longue saga. Si l'histoire ménage quelques beaux monstres (des squelettes de glace, des papillons meurtriers et des serpents au souffle réfrigérant), un pathétique personnage de gamine orpheline âgée de 300 ans et que la solitude rend exagérément possessive, et quelques colossales architectures, elle souffre cruellement de son manque d'originalité et d'une animation trop rigide. Loin du manichéisme habituel et cornélien en diable, le dénouement ne sauve pas les meubles. À peine quelques bibelots !

Japon. 1989. Réal.: Hiroyuki Ebata & Yoshimasa Ikegami. Scén.: Mitsuhisa Hida, Yutaka Takahashi & Megumu Sugiyama. Prod.: Yasuhisa Kazama, Kazuhiko Ikeguchi & Yumiko Ma. Dur.: 1 h 18. Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la vente le 17 janvier. Version française.

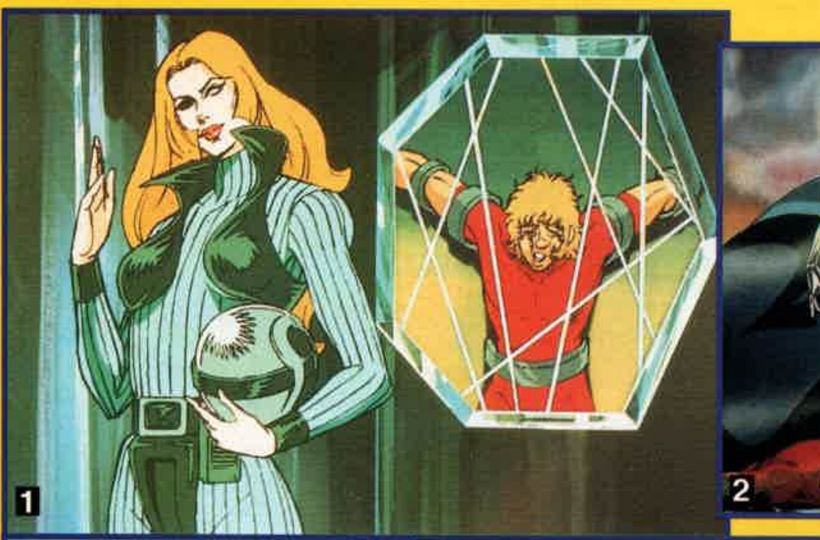
le club des monstres

GUYVER - DOSSIERS 1 À 4

Deux films coproduits par les États-Unis (**Mutronics** et **Guyver-Dark Hero**), une bande dessinée, une longue série de cartoons pour la télévision... Et aujourd'hui une vingtaine d'OAV à destination de la vidéo ! Le héros enfanté en 1984 par Yoshiki Takaya fait long feu dans sa lutte contre l'Empire Chronos, des créatures d'origine extraterrestre. Des hommes en apparence qui, sur simple demande de leur volonté, se métamorphosent à loisir en monstres belliqueux. Ces Zoanoïdes ressemblent volontiers à des batraciens, des loups-garous à tête de chauve-souris, au Diable de Legend, à des dinosaures humanoïdes... Un bestiaire impressionnant que décime le Guyver au fil des ses aventures. Qui se dissimule dans l'armure biologique vivante du héros de Takaya ? Un modeste étudiant, timide avec les filles, du nom de Sho Fukamachi. Les trois unités Guyvers, volées à Chronos par l'un de ses sbires pour être vendues à un mystérieux acquéreur, lui tombent dessus (au sens propre) par hasard. Littéralement envahi par l'organisme, le teen-ager rentre aussitôt en conflit avec les aliens à enveloppe humaine (**La Genèse du Guyver**). Il commence par dessouder l'arrogant Guyver 2, poussé à la liquéfaction par la perte de son module de contrôle (**La Bataille des Guyvers**), démolit l'hyper-Zoanoïde Zerbubus après que Chronos ait kidnappé Misuki, l'élue de son cœur, pour l'attirer dans un piège (**L'Ombre Mystérieuse**). Un nouvel échec pour Chronos dont le chef, le Commandant Gyou, limoge le représentant japonais. Dans **Attaque Zoanoïde**, Gyou monte un commando spécial de cinq puissants monstres pour prendre d'assaut l'école d'un Sho de plus en plus gênant, car lui et son pote Tetsuo alertent la presse. Une fois de plus, ils comptent piéger le Guyver. Une fois de plus ils échouent, surtout qu'un énigmatique Guyver 3 intervient en leur défaveur. Tout le monde aura deviné que se cache sous sa carapace le ténébreux Agito, fils adoptif du président déchu de Chronos Japan.

The Guyver : Bio-Booster Armour. Japon. 1995. Réal.: Koichi Kishiguro. Scén.: Riku Sanjo d'après la bande dessinée de Yoshiki Takaya. Animation : Junichi Igashi. Graphisme : Hidetoshi Mori & Sumio Watanabe. Prod.: Bandai & Movic & Kamakura Super Station. Dur.: 25 minutes par épisode à raison de deux «dossiers» par cassette. Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la vente le 17 janvier. Version française.

Attaques de Chronos, répliques musclées du Guyver : un schéma très simple, immuable, pour un manga animé nettement plus violent que la précédente version du Guyver, assujettie à plus de sagesse par la télé. Ici, on s'arrache les membres, on crève les yeux, on broie les crânes, le sang gicle en geysers, les corps explosent en petits morceaux, partent en fumée. Des bastons de titans cependant moins rigolotes que celles d'un **Mutronics** live à la limite du burlesque. Sérieux ce **Guyver** pour la vidéo. Trop peut-être pour que les Zoanoïdes, toujours plus gros, plus monstrueux, échappent au comique involontaire. Au ridicule même. Et il ne suffit pas de doter les vilains de nouveaux gadgets destructeurs, de leur rajouter des cornes, des tentacules et de leur donner la capacité de voler pour endiguer la lassitude des figures imposées, d'une animation professionnelle mais convenue.





1 - Nadia, la guerrière des neiges et son prisonnier provisoire Cobra.

2 - Lord Necron : l'incarnation de la Mort !

*3 - Bras armé, fesses bien galbées et cyborg... Tout **Cobra** !*

espace, frontière de l'infini

SPACE ADVENTURE COBRA - LE FILM

Space Adventure Cobra, c'est d'abord une bande dessinée ainsi qu'une longue série pour la télévision. Pour le film, produit tardivement avec l'étroite collaboration du père de la saga, il faut respecter les codes, les personnages préalablement établis de la saga et rehausser le niveau de l'animation, les décors. Une tâche dont s'acquitte admirablement le réalisateur Osamu Dezaki (**Golgo 13**, **Blackjack**) dont l'inimitable patte fait mouche dès les premières images. Est donc de retour ce pirate de Cobra, prétendument mort depuis deux ans. Une «disparition» qui lui permet de tempérer les ardeurs des chasseurs de primes auxquels la Confrérie Galactique, un syndicat du crime à l'échelle de l'univers, promet une spectaculaire récompense. Fumeur de gros cigares et buveur de Cognac, Cobra parcourt la galaxie dans son immense vaisseau spatial en compagnie de l'androïde sexy Androméda. Ce boucanier désinvolte et intrépide, doté d'une redoutable arme psychique tenant lieu de bras gauche, c'est en quelque sorte Han Solo (le personnage de Buichi Terasawa naît d'ailleurs en 1977, année de **La Guerre des Étoiles** !). Faute de Dark Vador et d'Empereur, il affronte Lord Necron, combinaison de la Grande Faucheuse, d'un Terminator désossé et du Surfeur d'Argent. Un méchant terrible, nihiliste. Son objectif : dévaster des galaxies entières pour que la mort y règne en maître absolu. Commandeur d'une armée de robots, capable de réanimer des squelettes et de mille autres maléfices, Lord Necron tient en son pouvoir Catherine, l'une des trois reines de Myras, une mythique planète artificielle jadis anéantie. Ses sœurs (la chasseuse de primes June Flower et la rebelle Dominique) tombent amoureuses de Cobra avant de disparaître. Il faut au pirate susciter la même passion pour éviter que Lord Necron ne pousse toujours plus loin les frontières de son empire...

Japon. 1995. Réal.: Osamu Dezaki. Scén.: Buichi Terasawa & Haruya Yamazaki d'après la bande dessinée de Buichi Terasawa. Animation : Akio Sugino. Graphisme : Shichiro Kobayashi. Musique composée et interprétée par Yello. Prod.: Tokyo Movie/Shinsha Co Ltd. Dur.: 1 h 35. Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la vente le 17 janvier. Version française.

Trois femmes à la beauté légendaire qui n'en forment qu'une, un Bouddha en lévitation qui synthétise l'esprit d'une planète, des baisers qui ouvrent une porte sur le corps astral... **Space Adventure Cobra** voit grand, voit New Age dans un mélange de space opera classique et d'ésotérisme quasi-religieux. Cela pourrait sombrer dans le ridicule mais le talent, voire le génie, d'Osamu Dezaki fait toute la différence. On pénètre ici dans un univers de sacré et de péripéties feuilletonnesques. Des péripéties qui passent par un titanesque pénitencier spatial, une planète de glace où combattent de farouches amazones-surfeuses dirigées par une plantureuse borgne, un cimetière sphérique situé dans une cheminée géante, un réservoir d'eau glacée où croupissent des détenus cryogénisés... On y croise un moine dément dont la tête tranchée continue à mordre, une androïde aussi chromée que jalouse et pianotant sur un harmonium, des fêtards psychédéliques sur une planète réservée aux sports d'hivers, un cercueil de verre qui dérive dans l'espace... On y entend d'entêtants rythmes afro-cubains, des mélodies délicieusement sirupeuses, de la techno... Une bande sonore riche à l'image d'un film accumulant les morceaux d'anthologie, alternant love-stories, batailles spatiales et empoignades sévères dont la plus belle reste le combat désespéré de Cobra contre la Mort, autrement Lord Necron. Sur le plan de l'animation, du graphisme et des couleurs, **Space Adventure Cobra** honore une fois de plus la réputation du réalisateur de **Golgo 13** et du créateur des mangas «Midnight Eye Goku» et «Takeru».

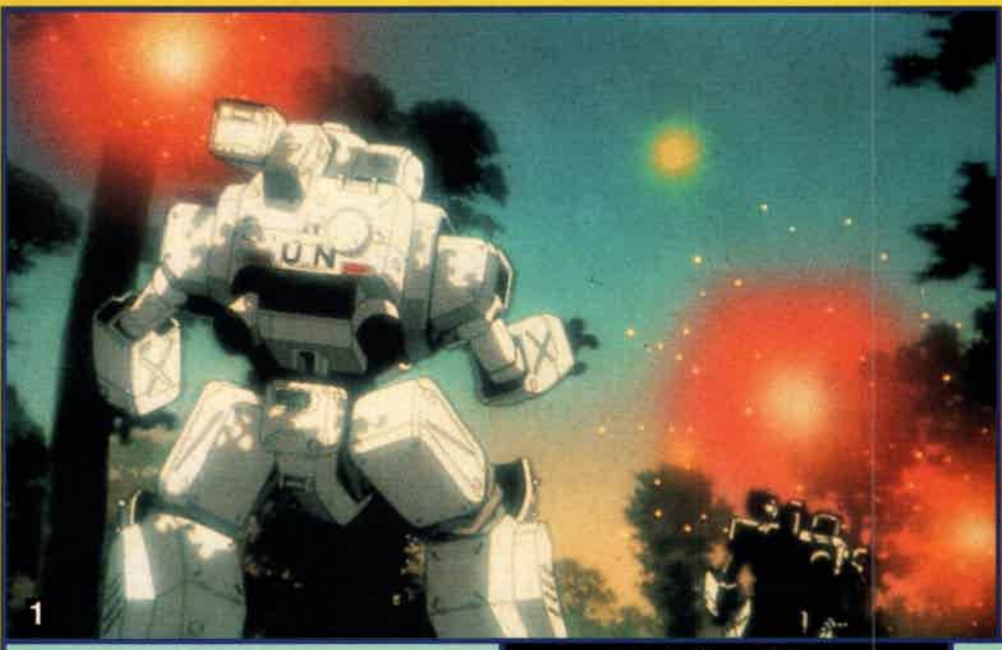
ça nique dans l'au-delà !

TWIN DOLLS - La Légende des Bêtes Célestes, Vol. 1 & 2

Comment combiner des mangas aussi différents que **Sailor Moon** et **Urotsukidoji** ? **Twin Dolls** donne la recette de cette union contre nature. Prenez un campus, une kyrielle de collégiennes toutes lesbiennes et cochonnes en puissance, un Royaume des Ténèbres qui ne vise qu'à s'étendre et à transformer la Terre en gigantesque lupanar... Les démons ne pensent évidemment qu'à ça, qu'à forniquer, qu'ils soient des gnomes aux yeux fluorescents ou des étalons cornus dotés d'un membre viril impressionnant. Satan, répondant à des incantations, présente à ses disciples femmes un dard tellement énorme qu'elles ne seraient pas trop d'une dizaine pour le satisfaire. Un peu moins membré, Akumoki soumet à sa volonté la collégienne Saïko, jalouse de la popularité des jumelles Taï et Maï Amazu. Akumoki met à contribution ses pulsions les moins avouables et la vampirise pour mieux l'initier. Formées à la Danse des Prêtresses par leur grand-mère Gensho, Taï et Maï, vierges bien entendu, affrontent les suppôts d'un Satan libidineux, pervers, désireux de transformer l'être humain en esclave de ses désirs sexuels, en bétail à orgie. Entre deux pirouettes aériennes et le découpage en rondelles des monstres de l'au-delà, les jumelles tentent de juguler les ardeurs du descendant de leur Dieu, le Prince Onimaro. Un nabot vicelard ! Dans **Twin Dolls**, celui-ci est plus que jamais la cible des démons. Grand amateur de petites culottes et de fessées, il bénéficie de la protection des jumelles. Comme toujours, les puissances du Mal (mâle plutôt dans ce cas précis) convertissent quelques collégiennes, désormais esclaves de leurs sens, au terme d'une initiation très très poussée. Pour piéger Maï, ils la mettent en présence d'un Apollon, spécialiste du tir à l'arc. Un Apollon qui lui ordonne quelques intimes attouchements.

Japon. 1994. Réal.: Kan Fukumoto Scén.: Itsuki Oji d'après Rasshia Ikeda. Prod.: Smolly Waizumi pour Daei. Dur.: 2 x 30mn. Dist.: Animé Virtual/Eva. Sortie à la vente le 25 novembre 1995 et le 25 février. Version française.

Très proche d'**Ange des Ténèbres**, ces deux tomes de **Twin Dolls** s'adonnent à un sport très pratiqué dans le monde du manga pour adultes : la dépravation des collégiennes par le sexe. Des écolières qui ne se font jamais prier pour céder au stupre et à la luxure, pour chevaucher des braquemards délirants. Du pur fantasme à destination de ces mêmes employés de bureau qui achètent, à prix d'or, des petites culottes déjà portées. Au Japon, plus qu'ailleurs, les frustrations débouchent sur des produits aussi révélateurs que **Twin Dolls**, ragoût salace de mythologie guerrière, de gore, de pornographie sans pilosité (mais le hard règne ici en maître et les détails morphologiques abondent) et d'arts martiaux. Totalement complaisant et mille fois plus réjouissant qu'un film porno live, **Twin Dolls** bénéficie de plus d'une animation acceptable. Les dialogues auraient cependant gagné, du moins dans l'adaptation française, à brasser autre chose que les sempiternels «*Tu aimes ça, hein salope !*», «*Tu la sens bien ?*» et autre «*Je vais te la mettre jusqu'au fond*». Les dieux du péché se rabaisseraient-ils à s'exprimer aussi vulgairement que le hardeur de base ?



1 - Un affrontement de titans : les Nations Unies contre un ennemi invisible.

état de siège

PATLABOR 2

Patlabor, c'est l'une des grandes institutions du manga. Une bande dessinée, une série animée pour la télé, une série pour la vidéo, un premier film de cinéma... Et un deuxième film de cinéma, meilleur encore que l'original qui, déjà, plafonne très haut. On atteint là les cimes de la discipline, tant sur le fond que la forme. La forme, ce sont des images ciselées à l'extrême, d'une pureté, d'une simplicité bouleversantes. Les grands maîtres, Hayao Miyazaki et Isao Takahata, stationnent à quelques places de parking de là. La perfection n'est pas loin. La neige qui tombe jusqu'au plus profond du champ, la lumière de la télévision sur les lunettes, des voitures qui roulent y compris lors des survols de Tokyo... Un souci quasi-maniaque du détail en osmose avec une animation fluide, des traits épurés à l'extrême que ce soit dans des visages expressifs (mais sans surcharge) ou la géométrie des robots géants, des tanks et des hélicoptères (mais sans outrance technologique superflue). L'animation de **Patlabor 2** atteint ce stade de qualité, de beauté, qu'elle parvient à se faire oublier, à faire exister les personnages en tant que tels. Indispensable car l'intrigue tient sur les relations qu'entretiennent les personnages. Intimiste même si le scénario décrit, en cette année 2002, un commencement de coup d'État au Japon. Un missile vient d'abord frapper le pont de Yokohama. Tout accuse un avion américain ! Il s'agit là de la première étape d'une marche vers la révolution, un pas dont les origines remontent à 1999, en Asie du Sud-Est, lorsque les forces des Nations Unies faisaient face à des rebelles. Déploiement de chars dans les rues de Tokyo, terreur de gaz toxiques qui n'en sont pas vraiment... Le Capitaine Tsuge, ancien membre de l'unité Patlabor, pourrait arriver à ses fins même si ses anciens amis, orientés par un membre suspect du contre-espionnage, s'emploient à l'arrêter. Une mission compromise car le putschiste a pris soin d'envoyer ses appareils arroser de projectiles le hangar des titans d'acier. La belle Naguma hésite entre son devoir et son amour pour cet homme tandis que le Capitaine Goto organise les opérations, remonte la filière jusqu'au repaire très bien gardé de la rébellion. Une rébellion d'ailleurs plus philosophique que militaire, qui vise à un changement radical de la politique étrangère du Japon. La démocratie est en danger.

Patlabor 2 - The Movie. Japon. 1993. Réal.: Namoru Oshii. Scén.: Kazunorih Itoch d'après la bande dessinée de Headgear. Character design : Akemi Takada & Masami Yuuki. Design des robots : Yutaka Izubuchi, Shoji Kawamori & Hajime Katoki. Animation : Kazuchika Kise. Prod.: Bandai Visual & Tohokushinsha Film Corp. Dur.: 1 h 48. Dist.: PFC Vidéo. Sorti à la vente le 17 janvier. Version française.

À la hauteur des plus grands thrillers américains de politique-fiction (**7 Jours en Mai**, **Point Limite**), **Patlabor 2**, à l'instar du premier, privilégie l'histoire, les personnages, anéantit tout manichéisme, disserte sur les temps de guerre et de paix, économise les vies humaines, ne sort ses Labors qu'en dernier recours, contre «les éléments subversifs». Et la confrontation finale entre Nagumo et Tsuge, au milieu de milliers de mouettes, échappe à tous les stéréotypes.



1 - Un monstre libidineux à l'assaut des rondeurs mammaires d'une collégienne.

2 - Tai et Mai menacées des derniers outrages par le Démon.





1 - Black Jack, un toubib brillant partagé entre romantisme et pragmatisme.

2 - Black Jack et Rie Fujinari, une ancienne patiente aux ambitions douteuses.

3 - Un inspecteur de police étrange enquêtant sur des magouilles médicales.

les plans déchiquetés !

BLACK JACK Vol. II
Le Jeu de la Procession Funéraire

Long manteau noir, visage couturé et regard perdu dans les ténèbres : Black Jack, le chirurgien virtuose et rebelle créé en 1973 par le père du manga Osamu Tezuka revient ce mois-ci dans une nouvelle aventure. Dans notre numéro 97, nous vous disions tout le bien qu'il faut penser de cette série d'OAV (films d'animation nippone directement destinés à la vidéo) réalisée en 1994. Une impression confirmée avec ce second volume, qui plonge l'étrange toubib dans une affaire proprement terrifiante. Appelé à l'aide par Rie Fujinari, une jeune femme dont il avait par le passé suturé le visage après un accident de patins à glace, Jack doit en effet opérer ici la meilleure amie de la gamine, une adolescente tombée dans un coma profond, et dont tout le monde prédit qu'elle restera à jamais dans un état végétatif. Alors que notre bon docteur s'apprête à accomplir une trépanation particulièrement complexe, des événements étranges commencent à troubler la petite ville (une sorte de Twin Peaks japonaise) où se déroule l'aventure. La gentille Rie, si inquiète pour le sort de son amie handicapée, s'avère ainsi être bien moins innocente qu'il n'y paraît, impression renforcée par le fait que ses compagnes les plus proches succombent toutes les unes après les autres à des accidents violents. En cinquante minutes de suspense glaçant, Black Jack rassemblera les pièces de ce puzzle diabolique, jetant au passage et comme à son habitude un regard désabusé sur ces passions humaines dont il s'est depuis si longtemps détaché.

Brillamment construit, ce script de Kuniaki Yamashita et Osamu Dezaki qui s'inspire (assez librement) d'un des épisodes les plus célèbres écrits par Tezuka, reste donc l'atout principal de ce nouveau chapitre. Bien évidemment les fanatiques de la bande dessinée originelle (qui ne sont de toute façon pas plus d'une dizaine dans tout l'hexagone) regretteront ici encore que le graphisme assez soigné d'Akio Sugino s'éloigne totalement de l'esthétique tezukienne, qui jouait sur une opposition extrêmement dérangeante entre un trait faussement naïf et des représentations d'opérations chirurgicales ultra-réalistes. Si l'on peut effectivement ne pas succomber aux partis pris «modernistes» de Sugino, qui très inconsciemment modifie inexorablement l'attitude du héros, ajoutons cependant que celui-ci s'en tire finalement assez bien en préservant presque totalement le charisme renversant de cet anti-héros tragique. L'honneur est sauf ! Quant à la réalisation d'Osamu Dezaki, dont on regrette parfois qu'elle ne bénéficie pas d'une animation un peu plus fluide, elle tire très astucieusement son épingle du jeu, en refusant presque systématiquement de se plier au découpage pourtant très cinématographique de l'œuvre originelle, pour composer un thriller assez imparable reposant sur une construction qui, si elle est un tantinet conventionnelle, s'avère au moins d'une solidité à toute épreuve.

Au final, le duo Sugino-Dezaki impose donc une vision du personnage réellement nouvelle, qui si elle semble ignorer régulièrement les bases mêmes de l'esthétique tezukienne, en conserve au moins la substance, ce qui suffit amplement à faire de ce cartoon une pièce d'exception. À ceux qui craqueront devant le charme de Black Jack, on conseillera néanmoins de se plonger séance tenante dans les vingt-cinq tomes du manga d'origine, malheureusement inédit en France, mais dont la richesse visuelle séduira même les non-«japonophones» (nous nous tenons à votre disposition pour vous aider à retrouver ces pieux ouvrages, assez difficiles à obtenir même dans les librairies d'import). Il est en effet évident que **Black Jack** le dessin animé, malgré ses immenses qualités, n'est pas suffisant pour appréhender totalement l'ampleur proprement affolante d'une des sagas les plus importantes de l'histoire de la bande dessinée moderne. Passionné par l'univers des hommes en blanc (il fut d'ailleurs lui-même diplômé en médecine), Tezuka a abordé frontalement à trois reprises dans son œuvre le déchirement de praticiens sublimes affrontant la mort avec courage et ténacité. Dans «Eulogy to Kirihito» en 70, alors qu'il remettait en question toutes les bases de son œuvre, il décrivait une maladie affolante, le Monmo, qui transformait un brillant toubib en un homme-chien rejeté par tous, un paria plongeant toujours plus loin dans le cauchemar. Onze ans plus tard, il contait dans «Dr Ryoan» l'histoire de son propre arrière grand-père, un Barberousse superbe et généreux qui vivait à la fin de la période d'Edo. Entre ses deux extrêmes, se situe bien sûr Black Jack, héros défiguré, coupé en deux, dont le visage traversé par une balafre symbolise à la fois le déchirement entre idéalisme et nihilisme, romantisme et pragmatisme, bref entre une conception exclusivement sentimentale du héros de BD (celle qui présida à la première partie de son travail) et une vision noire sans concession de la réalité de son temps. Pour cela, «Jack» est bien (et de très loin), le plus formidable personnage de la BD moderne. N'attendez plus pour le découvrir dans ses nouvelles aventures animées. C'est indispensable !

Julien CARBON

Black Jack Vol. II. Japon. 1994. Réal.: Osamu Dezaki. Scén.: Kuriaki Yamashita et Osamu Dezaki d'après l'œuvre originale d'Osamu Tezuka. Design : Akio Sugino. Dir. Artistique: Kazuo Okada. Mus.: Osamu Shôji. Dur.: 50 mn. Dist.: A.K. Vidéo. Sortie à la vente en février.

VIDEO ET DEBATS

VIDEO ET DEBATS

Par Marc TOULLEC

Alors que le Dossier 1 de THE X FILES/AUX FRONTIÈRES DU RÉEL inonde tous les points de vente, l'actualité vidéo se porte couci-couça. Une maison hantée, une mangeuse d'homme en provenance de l'au-delà, un vampire pour rire gras, des robots à géométrie variable, un MAD MAX spaghetti, une belle histoire de réincarnation canine... Des appétits très différents peuvent s'y sustenter. Les kids ont FANTÔME 2040, un dessin animé très honnête, et un MORTAL KOMBAT-L'AVENTURE COMMENCE nettement plus radin sur la bande magnétique. Le plus intéressant de cette cuvée hiver 96 : deux courts métrages avant-gardistes d'un Clive Barker à peine sorti de l'école.



Des fantômes qui attendent la mort pour se réconcilier...

LA NUIT DU HURLEMENT

Pour sauver leur mariage (Madame travaille trop et Monsieur tire sa révérence au Démon de Midi), Susan et Mark Enright quittent la ville pour une localité côtière où ils comptent bien ouvrir une pension de famille. Susan flashe sur une antique maison habitée par la vieille Lorraine Adler qui ne tarde pas à se fracasser accidentellement le crâne. C'est du moins la version officielle de la police. Dans les murs, le couple commence les travaux de réaménagement tandis que des phénomènes étranges se produisent. Un chien noir épie Susan qui ressent comme une présence invisible, un électricien reçoit une forte décharge après qu'il ait déconnecté les plombs... La disparition mystérieuse de la troublante Sara Warner, leur première pensionnaire, accentue encore le climat de tension. Un climat à son paroxysme lorsque, seule, Susan subit les tourments de Jeremiah Hastings, pionnier local et assassin à coups de canne d'Olivia, sa bien-aimée. Ne pouvant trouver le repos éternel, les époux terribles hantent les lieux...

Rien de neuf sous les charpentes des maisons hantées. Faute d'un apport original à ce thème archi-rebattu, le téléaste Walter Klenhard illustre convenablement le sujet. Des incidents a priori insignifiants, des agressions plus explicites, des rapports conjugaux qui se détériorent et, finalement, la révélation de l'identité des fantômes. Une vérité liée, comme de coutume, à une love-story excessivement passionnelle. Bref, tout vermoulu de clichés qu'il soit, **La Nuit du Hurlement** distille quelques instants d'angoisse. Quand, par exemple, une caméra aérienne s'approche d'Ally Sheedy dont les yeux cherchent en vain à distinguer l'intrus. Et Lucinda Weist, interprète de Sara Warner, incarne un bien joli fantôme en quête d'amour, dont le très sobre «suicide» dans l'écume d'une déferlante constitue le plus beau moment de ce téléfilm estimable en dépit des incohérences du scénario.

The Haunting of Seacliff Inn*. USA. 1994. Réal.: Walter Klenhard Int.: Ally Sheedy, William R. Moses, Louise Fletcher, Lucinda Weist, Tom McCleister... Dist.: Universal Vidéo. Sortie à la location début février.*

MORTAL KOMBAT-L'AVENTURE COMMENCE

Un pur produit de merchandising, orchestré par les responsables du récent, épatant et très techno **Mortal Kombat** live, à savoir le producteur Larry Kasanoff et le scénariste Kevin Droney.

Véritable passerelle entre le jeu vidéo et le cinéma, cet avatar des consoles est en fait une préquelle aux exploits de l'agent des Forces Spéciales Sonya Blade, du comédien narcissique Johnny Cage et du moinillon dissident Liu Kang. Après que ceux-ci aient traversé le Styx (un océan imaginaire) pour défendre les couleurs de la Terre dans un tournoi dont dépend le sort de l'humanité, Rayden, Monsieur Loyal et dieu du Tonnerre, les briefe sur leurs adversaires lors d'une longue promenade. On apprend ainsi comment Shang Tsung envoya le Maître du Temple au tapis, comment Goro acquit son autorité en tuant son propre frère lors d'une joute approuvée par leur père, comment le réfrigérant Sub-Zero terrassa le ninja Scorpion, comment Goro remporta sa première victoire contre les forces de la Terre représentée par Kung Lao. Autant d'épisodes de l'historique du «Mortal Kombat» orchestrés par les logiciels de la société *MotionWorks*, selon une technique préalablement essayée sur la séquence du bal de **La Belle et la Bête** et quelques autres scènes, plus discrètement, d'**Aladdin** et **Le Roi Lion**. Une animation en 3-D à la *Playstation*, jouant avantageusement de la fluidité et du naturel des mouvements, du relief des formes et de la profondeur de champ de jolis décors allant du temple à la caverne. Une fois le «Mortal Kombat» mis en route, après que Shang Tsung se soit livré à une ultime violation de ses règles, ce dessin animé hybride stoppe net.

Bref, **Mortal Kombat-L'Aventure Commence** s'arrête là où **Mortal Kombat** le film prend vraiment son envol. Ce hors-d'œuvre dure dans les trente minutes, une entrée en matière qu'apprécieront exclusivement les aficionados les plus fanatiques du jeu d'arcade. Si l'animation informatique permet de mesurer le niveau technique atteint par les spécialistes américains (un niveau «explosé» par le **Toy Story** de *Disney* !), l'animation traditionnelle ne porte pas loin. Tout juste un peu mieux que ***Musclor & She-Râ*** et tous ces cartoons du samedi matin, mais fort loin de l'efficacité graphique des meilleurs mangas de baston, le **StreetFighter 2** animé pour commencer.

Mortal Kombat - The Journey Begins*. USA. 1994. Réal.: Joseph Francis. Animation 3-D : Jinko Gotoh & Steven Wright pour MotionWorks. Dist.: TF1 Vidéo. Sortie à la vente le 16 janvier.*

P.S. : **Mortal Kombat - L'Aventure Commence** dure approximativement une demi-heure, le métrage de cette cassette étant aussi constitué d'une fiche signalétique des principaux protagonistes, de la bande-annonce de **Mortal Kombat** le film et de son making-of promotionnel.



Sub-Zero Vs Scorpion : de la baston en images de synthèse.

VIDEO ET DEBATS


Courtney Taylor, une morte-vivante encore très chaude !

DERNIER BAISER AVANT L'ENFER

Sous ce titre se cache **Prom Night 3**, rejeton de la série **Le Bal de l'Horreur** confectionné entre **Hello Mary Lou** (le 2) et **Le Bal de l'Horreur IV-Délivrez-nous du Mal**. **Dernier Baiser avant l'Enfer** plaque le psycho-killer des origines (où Jamie Lee Curtis incarnait la fille de Leslie Nielsen !) pour une très chaude fantôme, Mary Lou Maloney, enterrée depuis une trentaine d'années. Elle revient de l'au-delà pour hanter le campus d'Hamilton High et, plus particulièrement ce cancre d'Alex Gray. Mary Lou, ultra-aguicheuse, jette son dévolu sur cet élève paresseux, nul en sport. Mais, ce qui relève d'abord de la réalisation d'un fantasme, se transforme rapidement en cauchemar pour l'élu de son cœur. Mary Lou déploie des trésors d'imagination pour protéger son amant et, tout d'abord, punir sévèrement ses professeurs les plus pingres en bonnes notes de complaisance. À l'un, elle cloue les deux mains avec des glaces en forme de cône avant de lui passer la cervelle au mixeur. À l'acariâtre conseillère d'orientation, elle offre un shampoing à l'acide. Elle crucifie sur les buts le capitaine de l'équipe rivale de football par un adroit lancé de ballon-foreuse ! Entre deux parties de jambes en l'air, Alex commence à s'interroger sur la possessivité maladive de Mary Lou qui, désormais, menace sa petite amie officielle, Sarah. Bref, il doit réagir même si la police lui fait porter le chapeau des meurtres.

Un stimulateur cardiaque qui éclate à l'intérieur de la poitrine, le proviseur d'Hamilton High qui se tranche un doigt en inaugurant un nouveau gymnase... **Dernier Baiser avant l'Enfer** commence fort. Un début qui donne le ton, celui du gore iconoclaste, cruel et burlesque. Comique de voir un professeur en charpie assaisonné de banana split, les cadavres enterrés dans le terrain de foot, des danseuses-zombies levant péniblement la jambe dans un French Cancan... Scénariste de **Hello Mary Lou** et co-réalisateur de **Dernier Baiser**, Ron Oliver met toute la gomme et, au passage, pastiche les mœurs d'un bahut moyen américain. Un tableau qui, bien sûr, mord méchamment les yuppies en devenir, les fiers à bras à mâchoires carrées, les petites amies accro du mariage illico. *«Le film est une variation sur le thème de Faust, sur les extrémités auxquelles vous êtes capable pour arriver à ce que voulez»* revendique un Ron Oliver soucieux de féminiser au maximum le film d'horreur, de sortir de sa cuisine celle qui était promise à un bel avenir de ménagère . *«J'ai tenu ici à aborder le genre d'un point de vue féminin. Les femmes sont, après tout, plus mortelles que les mâles»*. Et le jeune cinéaste d'inverser les rôles, de montrer une femme amoureuse harceler sa proie masculine sans mégoter sur les ruses sanglantes.

Dans ce tableau édifiant, Mary Lou fait office de libre penseuse, de révolutionnaire. De briseuse de conventions. Bref, **Dernier Baiser avant l'Enfer** possède un petit côté anar fort plaisant, à peine gâté par des effets spéciaux optiques d'un autre âge. Sur la forme, ou plutôt les formes, Courtney Taylor déploie les grands moyens pour incarner les allumeuses, à tel point qu'elle reprend quelques-uns des trucs de Sherilyn Fenn dans la série ***Twin Peaks***. Sherilyn Fenn à laquelle elle ressemble comme une sœur.

Prom Night 3 - The Last Kiss. *Canada. 1990. Réal.: Ron Oliver & Peter Simpson. Int.: Courtney Taylor, Tim Conlon, David Straton, Dylan Neal, Jeremy Batchford... Dist.: Imatim. Sortie à la location le 31 janvier.*

FLUKE

À l'origine de ce **Ghost** canin, un roman de James Herbert, auteur de la trilogie «Les Rats», récit particulièrement abominable d'agression animale, d'ailleurs très mal adapté au cinéma. Mais **Fluke** se classe dans un tout autre domaine. Produit par la *Metro Goldwyn Mayer*, **Fluke** parle de réincarnation. Celle de Thomas Johnson, constructeur automobile, victime d'une spectaculaire sortie de route. Au même instant vient au monde un chiot, dans une impasse. Le destin conduit l'animal à la fourrière d'où il s'évade pour nouer une solide amitié avec une vieille clocharde tuberculeuse. Après que celle-ci ait rendu son dernier souffle, Fluke s'acoquine avec Rumbo, un chien expérimenté. De fil en aiguille, du dépôt d'un ferrailleur à un laboratoire pharmaceutique, le Thomas Johnson réincarné retrouve sa veuve et son gamin. Il parvient à se faire adopter. Tout se déroule merveilleusement dans le meilleur des mondes jusqu'au soir où apparaît Jeff Newman, un ex-associé qu'il juge responsable de son accident...

Un joli conte. Même si les voix off d'animaux détonnent en ces temps de logiciels ultra-permissifs (voir **Babe**), **Fluke** atteint globalement ses objectifs lacrymaux. Bref, il réussit à faire pleurer Margot, à tremper quelques mouchoirs. Le réalisateur, Carlo Carlei, n'hésite ainsi jamais à jouer des valeurs sûres. Les yeux si expressifs du chien, les animaux en péril, le petit garçon menacé de mourir de froid, la musique pleine de violons déchaînés, la brute épaisse qui décoche de violents coups de pied à nos amies les bêtes, les ralentis des jeux de Rumbo et Fluke... Rien, il n'oublie rien, y compris les regrets d'une vie antérieure ratée, essentiellement consacrée au boulot et à la quête du profit. **Fluke** s'achemine donc vers ce *mea culpa*, cette confession. Attachant et mignon.


Eric Stoltz face à son ancien associé !

USA. 1994. Réal.: Carlo Carlei. Int.: Matthew Modine, Nancy Travis, Eric Stoltz, Ron Perlman... Dist.: Warner Home Vidéo. Sortie à la location mi-janvier.


Lauren Hutton-Jim Carrey : la vampire et le niais...

VAMPIRE FOREVER

Avant de palper dans les 20 millions de dollars par film et de devenir le comique américain le plus populaire depuis le burlesque muet, Jim Carrey galère. Il est encore à quelques années de rames de **Ace Ventura**, de **The Mask** et autre **Dumb & Dumber**. En 1985, un cinéaste lui demande d'incarner un étudiant idiot, vendeur de crème glacée. C'est Mark Kendall, le héros-zéro narcissique de cette comédie vampirique. La très guindée Comtesse, vampire adepte du stretching, le repère dans un bar de rencontres. Malgré le souvenir de sa petite amie, il répond à ses avances, la suit dans sa villa. Mordu à la cuisse, le puceau subit une discrète métamorphose. Il engloutit de la viande rouge, pâlit, dépèce une grenouille dans un cours de biologie, porte des lunettes noires... Son reflet dans les miroirs disparaît. Mais, pour conjurer un soudain vieillissement le soir d'Halloween, l'élégante disciple de Dracula doit opérer plusieurs prélèvements sanguins sur le niais. Un niais qui se rebiffe au dernier moment, avec l'aide de sa fiancée et ses deux meilleurs potes.

Presque sobre à l'époque, excepté quelques grimaces éclairs dans un magasin de vêtements, Jim Carrey partage l'affiche de **Vampire Forever** avec Lauren Hutton, ex-top model, passée dans les bras de Burt Reynolds (**Gator**), de George Hamilton (**La Grande Zorro**) et de Richard Gere (**American Gigolo**), avant d'échouer dans ce vaudeville de l'épouvante. Une rencontre qui ne fait guère d'étincelles vu la mollesse de la mise en images et le niveau de gags éculés à usage de teen-agers boutonneux. Que la très sophistiquée vampire conserve des flacons de sang dans son réfrigérateur, que son majordome soit une tapette maniérée, que les courtisans de la Comtesse dorment dans des cercueils personnalisés, ne relèvent pas le niveau de cette pantalonnade. Les inconditionnels du comique selon Jim Carrey y trouveront cependant leur compte, à savoir un humour qui tape exclusivement au-dessous de la ceinture. Ah, cette belle séquence de drague dans la laverie automatique ! *«Vous auriez peut-être besoin d'un coup de main pour plier vos sous-vêtements ?»* demande l'empoté avant de finir dans le séchoir ! Et ce n'est rien comparé à un «morceau de bravoure» dans les douches du campus.

Once Bitten. *USA. 1985 Réal.: Howard Storm Int.: Lauren Hutton, Jim Carrey, Karen Kopins, Cleavon Little, Thomas Ballatore... Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la location fin janvier.*

VIDEO ET DEBATS



FANTÔME 2040 LE FILM

Une adroite réactualisation du héros de bande dessinée imaginé par Lee Falk et Ray Moore en 1936, alors que se profile un **Fantôme** hollywoodien dirigé par Simon Wincer avec Billy Zane dans le rôle-titre (en France c'est pour le 26 juin). Fantôme, on le devient de père en fils. Le premier, l'aristocrate anglais Sir Christopher Standish, œuvre dans la jungle de Bornéo dès 1526. Son descendant, l'étudiant Rick Batteur, reprend le flambeau en l'an 2040 dans la mégalopole Metropia. Initié à cet héritage par Guran, assistant du précédent détenteur du titre disparu depuis une quinzaine d'années, Rick Batteur entre aussitôt en guerre contre le consortium Maximum dirigé par Rebecca Madison, dont son prédécesseur cause la mort du mari. Cette dernière souhaite ardemment que le conseil municipal lui permette de construire en son sein CyberVille, une cité futuriste qui brime l'être humain au profit des Biods, des robots qui, depuis la Guerre des Matières Premières, ont remplacé l'homme dans nombre de fonctions. Ne pouvant obtenir légalement le vote des sages de Métropia, Rebecca ruse pour que les suffrages aillent dans son sens. Flanquée de son fils Maxwell Jr. (un sociopathe qui baptise son chat Beaudelaire) et de Graft (son responsable de la sécurité mi-homme mi-androïde), elle emploie les grands moyens, à savoir des Biods multiformes capables de prendre l'apparence du Phantom, la rock-star Vain-Gloria qui lui permet de faire chanter les enfants des membres les plus influents du conseil municipal. Mais Fantôme et ses alliés (sa vieille tante, son professeur de sciences économiques, le génie de l'informatique Sparks et la femme-flic Sagan Cruz) déjouent un à un ses plans les plus retors...

À première vue, le Fantôme appartient à une autre époque, sent la poussière et le formol. Surprise ! Les auteurs de cette mise au goût du jour manient fort bien le plumeau et l'aspirateur. Sous leur impulsion, le super-héros passe sans heurt de la jungle verte à la jungle urbaine, modernise son attirail. Moto volante, pistolet à commande cérébrale, lasso digne de la toile de Spiderman, possibilité d'invisibilité holographique... Un vrai super-héros de l'an 2000, surtout que les scénaristes tirent quelques bons enseignements du regain de popularité de Batman. S'il ne poinçonne plus ses adversaires du sceau de sa bague à l'effigie d'un crâne (trop brutal sans doute pour les «kids»), le Fantôme ne souffre pas trop de l'adoucissement obligatoire de la télévision. Pour mieux encore l'implanter dans son époque, scénaristes et animateurs se laissent bercer par l'influence du manga, de la science-fiction cyberpunk, de **Blade Runner**, des nouvelles tendances du Comics, d'un message pro-écologie et d'une condamnation ouverte des sociétés mécanisées à outrance. En règle générale, la qualité de l'animation ne dessert pas ces nobles intentions. Elle alterne avec une certaine adresse les décors biscornus école expressionnisme allemand/**Caligari** et les frasques architecturales d'une mégalopole proche de celle de **Judge Dredd**, images de synthèse à l'appui. Bref, **Fantôme 2040** ne nuit jamais au héros masqué en caleçons rayés dessiné par Ray Moore. Il lui insuffle même une seconde jeunesse.

France/USA. 1994. Réal.: René Huchez & Bahram Rohani. Dist.: Polygram/Dream Films. Sortie à la vente le 29 janvier.

P.S.: **Fantôme 2040** n'est pas le film de cinéma annoncé, mais une compilation des premiers épisodes de la série animée diffusée sur *France 3.*



Le Fantôme dans la jungle de son repaire urbain.



Harley Jane Kovak-Griffin Dunne : le cobaye et son bourreau...

L'ANDROÏDE

Demain, les androïdes, aussi fidèles soient-ils à l'image de l'homme, ne seront que des rats de laboratoire, des créatures synthétiques sur lesquelles scientifiques et chirurgiens se livrent à des tests, des expériences en tous genres. Le Dr. Karen Garrett utilise sans manifester la moindre émotion cette matière première. Qu'elle tue un cobaye, rien de grave à cela : l'androïde réapparaîtra plus tard, reprogrammé, doté d'une nouvelle mémoire. Très capable, Karen Garrett reçoit pour mission de changer le tissu cardiaque d'un androïde dernier cri, Teach 905, qui n'accepte guère d'être considéré comme un vulgaire patient. Il est vrai qu'au début, la soignante n'accorde guère de crédit à sa vie. Mais, au gré d'une fugue de vingt-quatre heures, Teach 905, alias William, la convainc de son humanité. Une relation intime s'instaure entre eux, mais l'affaire se complique car le Dr. Winston, le supérieur de Garrett, lance à leurs trousses deux tueurs. Sous ce qui ne devait être qu'une opération sans importance particulière se cache une affaire plus délicate, impliquant la nature même de la robotique, de son autonomie, de sa fonction dans la société. De l'issue de l'intervention chirurgicale de Garrett dépend en effet la santé d'un Winston qui n'est pas vraiment celui qu'on croit...
Inspiré d'un récit d'Isaac Asimov, grand spécialiste littéraire de la robotique («Les Robots», «Un Défilé de Robots»...), **L'Androïde** tient autant de l'histoire d'amour que du thriller de science-fiction. Malheureusement, l'abondance des clichés et les moyens étriqués mis à la disposition du réalisateur ne permettent guère de miracle. Tout juste un niveau acceptable pour une confection très télé, des décors minables pour un attirail futuriste plutôt ringard. Reste que Griffin Dunne (héros du **After Hours** de Scorsese) met beaucoup de bonne volonté à jouer les apprentis-humains. Trop sans doute pour être totalement crédible. Sur l'humanisation des machines biologiques, **Blade Runner** et **Terminator 2** en disent beaucoup plus. Et mieux.

The Android Affair. USA. 1995. Réal.: Richard Kletter. Int.: Griffin Dunne, Harley Jane Kovak, Ossie Davis, Saul Rubinek... Dist.: Universal Vidéo. Sortie à la location le 3 mars.

VIRUS

Un prologue en Afrique, un petit singe a priori porteur du redoutable virus Ebola, une menace de contagion qui plane désormais sur les États-Unis... La première moitié de **Virus** ressemble à un remake précipité d'**Alerte !**, à un plagiat éhonté même. Ce n'est pourtant pas le cas car le roman de Robin Cook (grand maître du thriller médical à qui l'on doit déjà le livre à l'origine du **Morts Suspectes** de Michael Crichton), à la base de ce téléfilm, remonte à plusieurs années. **Alerte !** partage d'ailleurs son titre original, «Outbreak». Curieux non ?
S'il existe bien de troublants points communs entre **Virus** et **Alerte !**, le premier oublie vite la politique-fiction pour le thriller plus traditionnel : le complot déjoué par le Dr. Marissa Blumenthal, la jeune maîtresse d'un des pontes du corps médical américain. Spécialisée dans les maladies infectieuses, elle est envoyée dans divers hôpitaux, aux quatre coins du pays, où sont signalés des cas de contamination inexpliquée. Elle n'accepte guère la version officielle des autorités car de multiples indices l'amènent à penser que les victimes, des médecins essentiellement, n'ont pas été contaminés par le petit singe désigné comme bouc-émissaire. Il semblerait que les partisans les plus féroces d'une privatisation totale du système médical mènent la danse.
Réalisateur respectable de deux thrillers d'épouvante (**He Knows you're Alone** et **Un Tueur dans la Ville**) et de quelques films fantastique (**Cameron's Closet**, **Distortions** et **The Supernaturals**), Armand Mastroianni tire les marrons du feu. Tout téléfilm qu'il soit, contraint à adoucir l'horreur, **Virus** s'applique à décrire de manière très réaliste, très crue, les effets physiques désastreux du virus Ebola. Plus éprouvant qu'**Alerte !** sur ce point, **Virus** présente une arme particulièrement terrifiante, le pistolet à injection. Un outil de soin spectaculairement détourné de sa fonction première.



Nicolette Sheridan : combattante du virus Ebola.

Robin Cook's Formula for Death. USA. 1995. Réal.: Armand Mastroianni. Int.: Nicolette Sheridan, William Devane, Stephen Caffrey, William Atherton, Barry Corbin... Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la location à la mi-janvier.

VIDEO ET DEBATS

CLIVE BARKER'S SALOME & THE FORBIDDEN

Les débuts à la mise en scène du romancier Clive Barker remontent à bien avant **Hellraiser** en 1987. Dès 1973, encore étudiants à Liverpool (la ville des Beatles), Barker et quelques copains (Doug Bradley, futur Pinhead dans les **Hellraiser**, et Peter Atkins, comparse-scénariste sur la même série) se jettent à l'eau. Les courts métrages expérimentaux d'Andy Warhol et les essais provocants de Kenneth Anger, pionnier de l'underground new-yorkais, les motivent. Deux références tant stylistique qu'économique car, pour faire du cinéma selon leur méthode, l'absence de moyens ne constitue pas un obstacle infranchissable. Fasciné par la tragédie de Salomé telle que la décrit Oscar Wilde - cette princesse qui tente en vain de sauver la vie de Jean-Baptiste en séduisant son père, le roi Hérode - Clive Barker la met en images. Des images fantomatiques, plongées dans une perpétuelle pénombre d'où se détachent seulement des visages blafards, inquiets et graves. Et des silhouettes qui glissent dans des couloirs infinis, un labyrinthe-catacombes. Minimaliste par la force des choses, ce **Salomé** d'une durée de 18 minutes semble dater de l'époque du cinéma muet tant Clive Barker, privé de son, demande à ses comédiens de charger leur jeu.


Le carnaval avant l'écorchage (*The Forbidden*).

Un sentiment renforcé par un climat hypnotique. D'abord monté sur les planches par le cinéaste novice et ses potes, ce court métrage a été tourné, le soir venu, dans la cave froide et humide d'un fleuriste. À l'aube, celui-ci priait les artistes de vider les lieux.

Clive Barker voit plus grand dans **The Forbidden**. Confronté au refus d'une compagnie spécialisée dans les petits budgets de le produire, il redouble d'imagination pour endiguer l'absence de livres sterling. Inspiré par les effets spéciaux improvisés de Jean Cocteau, la future star du fantastique prend


Clive Barker, comédien furtif dans *The Forbidden*.

le parti de développer la pellicule en négatif et de retravailler certains passages à la peinture dorée. Une option qui sied à merveille à cette variation sur le thème de Faust. Un artiste calfeutré dans une pièce déchire son œuvre, une gravure abstraite. Ce geste le propulse dans un monde parallèle fait de cauchemars, de luxure et de danses incantatoires. Tandis que son dessin se reconstitue, lui-même est soumis à un cérémonial cruel. Allongé, il est méthodiquement écorché vif, la peau délicatement ôtée de tout son corps. Une opération qui lui permet de pénétrer à l'intérieur même de son œuvre.

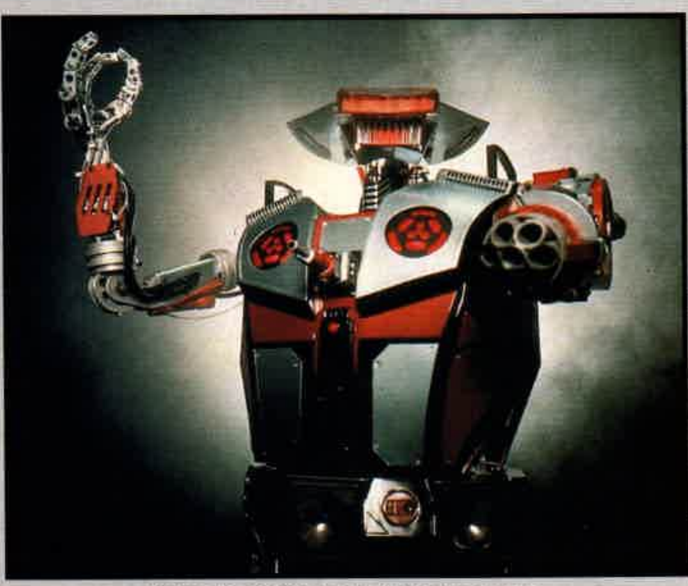
Pour le moins opaque, parsemé de symboles dont seul Clive Barker connaît la signification, **The Forbidden** est un prélude avant-gardiste à **Hellraiser**. Y trouvent leur place le cube/puzzle, les Cénobites/Écorchés, la tête hérissée de clou de Pinhead... Des éléments familiers pour un moyen métrage (36 minutes) très très physique (sexe en érection, dépeçage lent) en forme de sabbat chirurgical et anatomique. Tantôt fascinant par son traitement métallique de l'image marié à une musique industrielle, tantôt agaçant à force d'énigmes insondables, **The Forbidden** participe à la compréhension des fantasmes nébuleux et obsessions esthétiques de l'auteur de **Hellraiser** et **Cabal**.

***Salome**. Grande-Bretagne. 1973. Réal.: Clive Barker. Int.: Anne Taylor, Graham Bickley, Doug Bradley, Clive Barker...*

***The Forbidden**. Grande-Bretagne. 1975/78. Réal.: Clive Barker. Int.: Peter Atkins, Clive Barker, Doug Bradley, Phil Rimmer...*

Dist.: Redemption France/Ciné-Horizon. Sortie à la vente fin décembre.

P.S.: Des interviews sous-titrées de Clive Barker, Peter Atkins & Doug Bradley complètent le programme.


Evolver, le méchant petit robot d'appartement...

EVOLVER

Champion des jeux d'arcade à base de cartons dans la réalité virtuelle, l'adolescent Kyle Baxter gagne le gros lot d'un concours dont il trafique les comptes. Ce cadeau : Evolver, un petit robot encore au stade expérimental. Cible mouvante, ce robot envoie des balles sur les concurrents. Un jeu innocent ? Pas vraiment puisque le jouet électronique dérive du projet SWORD, classé top secret par l'armée. Le nom de code désigne une machine de guerre destinée à infiltrer les lignes ennemies et à économiser des vies humaines. Problème : Bennett, son inventeur, n'est pas parvenu à effacer sa mémoire et celle-ci s'active dans le programme ludique d'Evolver. Au fil de ces quatre paliers de combat en chambre, la machine infernale se montre de plus en plus insistance à jouer, prenant même des otages pour obliger un Kyle de plus en plus réticent à s'y mettre. Son Evolver, il aurait préféré s'en servir pour infiltrer le vestiaire des filles ! Parfaitement autonome, Evolver place même dans son chargeur des roulements à bille, des couteaux de cuisine... Il fait même quelques victimes. Petit, mais méchant... Inspiré à Mark Rosman par le jouet Teddy Ruxpin, un ours en peluche capable de réagir par lui-même à certaines situations, **Evolver**, toute série B qu'elle soit, s'offre les moyens de ses ambitions. Un robot convaincant construit par Steve Johnson (à qui l'on doit le Johnny 5 de **Short Circuit**), quatre réécritures du script original du réalisateur-scénariste (par Manny **Dr. Rictus** Coto et Kevin **Warlock 2** Rock notamment)... Un traitement de faveur pour une histoire toutefois pas très novatrice. Remplacez Evolver par un taré sanguinaire et vous obtenez un psycho-killer ordinaire, relativement bien torché et efficace. Un domaine que Mark Rosman connaît bien puisqu'il y apporte sa contribution en 1983 avec **The House of Sorority Row** ! Les habits changent mais la technique, l'endurance demeurent. Evolver, Jason, Michael Myers... même combat !

USA. 1995. Réal.: Mark Rosman. Int.: Ethan Randall, Cassidy Tale, Massira Nicola, Cindy Pickett, John de Lancie, Paul Dooley... Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la location à la mi-février.

STEEL FRONTIER

Voilà qui ramène directement au western-spaghetti des sixties-seventies et au **Mad Max**-mozarella des années 80. Un rien retardataire, **Steel Frontier** colle aux boots des **2020-Texas Gladiators** et autre **Nouveaux Barbares** mijotés par d'illustres artisans comme Joe d'Amato et Enzo Castellari sur des sites métallurgiques désaffectés ou des clairières à l'abandon. Une vraie perle pour les amateurs de ce genre de spectacle d'autant que Joe Lara, dans le rôle de Yuma, s'est fait la tête du Franco Nero de **Keoma** et **Django**, que les véhicules renvoient aux bolides brinquebalant de **Mad Max 2**, que l'intrigue cherche l'inspiration du côté de **Pour une Poignée de Dollars**, que tous les stéréotypes du western made in *Almeria/Cinecitta* se sont ici donnés rendez-vous. Les duels au soleil, la musique ultra-lyrique à la Ennio Morricone, le passage à tabac, la partie de poker qui tourne à la bataille rangée dans le saloon local... Et surtout l'Étranger, le chasseur de primes qui vient de nulle part. La grosse moto remplace le canasson, mais le stetson, les colts et la poussière demeurent. Les vilains aussi. Ce sont les Death Riders, une bande de brutes hirsutes commandées par le Général Quantrell, aspirant à la fondation d'un empire dont il serait le gourou et la majorité des «citoyens» les esclaves. Lui et ses troupes prennent possession d'une communauté pacifique, passée maître dans l'art de recycler les déchets.

Que **Steel Frontier** paraisse avoir été tourné dans un dépotoir sauvage n'a aucune importance. Cela lui confère même le style apocalyptique et post-nucléaire désiré. Une plastique qui fait bon ménage avec les déchaînements permanents de violence, la saleté repoussante des protagonistes. Tellement crades qu'ils puent de la gueule au-delà de l'écran ! Convaincant donc ce **Steel Frontier** qui s'offre, malgré un budget peau de chagrin, de belles poursuites (remerciements officieux à George Miller), du stock-car au ralenti et, au moins une explosion, celle d'une cheminée géante, digne des mégaproductions Joel Silver.

USA. 1994. Réal.: Jacobsen Hart & Paul G. Volk. Int.: Joe Lara, Brion James, Bo Svenson, Stacie Foster, James C. Victor, Billy Sullivan... Dist.: Imatim. Sortie à la location le 31 janvier.


Joe Lara, le fils spirituel de Franco Nero.

Courrier des LECTEURS

Julien Vicenzotto, Bordeaux

Je profite de mon réabonnement pour vous joindre une petite missive, histoire de râler sur certains détails qui me gênent. Je sais, j'aime râler, c'est comme ça. D'abord dans le n° 91, Marc Toullec nous parle de **The Mask** en ces termes : *«une éblouissante réussite graphique»*, et finalement, dans le 92, et dans les *Avis Chiffrés*, il le trouve «très mauvais». Il a mis deux mois à analyser le film ? De plus, dans le *Box-office* du même numéro, je lis : *«Un mauvais film... Les responsables du marketing sont parvenus à vendre du vent»*. Hé là ! *Mad Movies* c'est le magazine du Ciné Fantastique, pas du vent, ni du mauvais ciné ! Si vous trouvez le film mauvais, n'en parlez pas ou alors descendez-le.
C'est pareil pour **Batman Forever** dans le 96. Vous le trouvez plutôt mauvais et vous lui consacrez huit pages, par contre **Le Village des Damnés**, mieux noté, n'a droit qu'à quatre pages. Vous n'êtes pas logiques, je trouve.
Ensuite les mangas ne m'intéressent guère, mais ce qui m'énerve le plus ce sont ces six pages accordées à huit films animés alors que, juste après, quinze films tiennent en sept pages. Pourquoi certains ont droit à plus d'espace que d'autres ?
Allez, j'en rajoute un peu. Je regrette le débat entre trois journalistes dans l'ancienne rubrique *Forum*, et aussi *Ze Mad Rubrik*, souvent désopilante. M'enfin, bon, je m'abonne de tout cœur (*ça y est, il retrouve la raison, docteur...*), je vous suis depuis le n° 51 et je veux continuer à vous lire très longtemps, tant que vous ne vous laisserez pas phagocyter par l'industrie cinématographique à gros budget. J'attends déjà le prochain numéro avec ferveur.

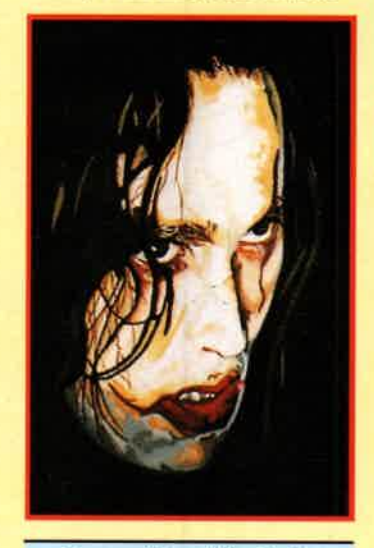
Tu sais, je n'arrête pas d'aller voir des films dont «la réussite graphique» n'a d'égal que la niaiserie du scénario et la fadeur des personnages. Alors, interpellé sur la qualité des films, le critique aimerait pouvoir juger sur plusieurs critères, comme cela se pratique dans le patinage artistique. ***Mortal Kombat*** *en offre le plus récent exemple. Quel note lui attribuer dans nos* Avis Chiffrés *? 5 pour le visuel, 1 pour le reste ? Ou bien 3, si l'on effectue la moyenne des deux chiffres ?*
Notre métier nous apprend aussi l'humilité quand nous considérons les scores au box-office de certains films que nous n'aimons pas. Dès lors, il faut bien répartir l'espace rédactionnel en fonction de la carrure de l'œuvre et non de nos goûts personnels. Et puis, tu sais, on fait de notre mieux, hein ! J.P.P.

Emmanuel Bettinger, Aube

Chers amis de *Mad Movies*, je tiens à vous dire que je suis un lecteur acharné de votre revue, et ce depuis le n° 1. Mais si je prends la plume c'est pour crier mon indignation envers les soi-disant critiques sérieux de cinéma qui n'ont cessé de démolir **Waterworld** avant sa sortie officielle. Que de titres stupides se sont succédés à la une des journaux. Le film-Waterloo, budget phénoménal, Costner est divorcé !! Et alors, qu'est-ce qu'on en a à faire, nous, cinéphiles passionnés ? Tout ce qu'on demande, c'est qu'on nous rende objectivement compte de l'œuvre cinématographique, le reste n'est que littérature pour torchons journalistiques. J'ai vu **Waterworld** et c'est un spectacle total, magistralement mis en images. Costner est impérial, Hopper complètement déglingué dans son rôle. L'attaque de l'atoll est gigantesque et la trépidante partition musicale nous flanque des frissons à chaque instant. Alors, les critiques, fermez-la. Allez plutôt voir le film et installez-vous pour le show...

Delphine Dumas, Limours

Je viens de réaliser un tee-shirt dont les personnages ne vous sont sûrement pas inconnus ! J'aimerais que vous les publiiez, ainsi que mon adresse, pour d'éventuels contacts avec les amateurs. Je précise qu'il est entièrement peint à la main. Merci d'avance. Delphine Dumas, 4 Villa Ravel, 91470 Limours.



Laurent Leveille, Paris

Malheureusement, si aujourd'hui je vous écris, c'est pour confirmer le constat exprimé par Philippe Dupret dans le numéro précédent.
Si *Mad Movies* reste globalement un magazine de qualité et dont l'indépendance est incontestable, force est de constater que l'humour caustique qui le caractérisait laisse place progressivement à des textes d'une banalité inquiétante. Si le dernier éditorial de J.P.P. est plein de lucidité, il détonne étrangement avec le contenu des derniers numéros de notre *Mad* national : les rares films de qualité sont réduits à un rôle de figuration au profit de gros navets friqués et tape-à-l'œil réservés à un large public d'ados influencés par un marketing forcené. Bien sûr, vous répondrez que vous ne pouvez négliger ces films au fort potentiel commercial, et j'en conviens aisément. Mais je crois que le manque d'actualité ne saurait justifier à lui seul la pauvreté des derniers numéros. Et pour enfoncer le clou, j'ajoute que votre récent engouement pour les mangas symbolise parfaitement cette situation et apparaît simplement comme une grossière tentative de remplissage.
Néanmoins, et pour ne pas rester sur une impression négative, je n'approuve pas l'avis de Jean-Louis Estiennes concernant la maquette. Le côté «amateur» du journal fait partie intégrante de sa personnalité, et vouloir y remédier serait néfaste.
J'espère qu'en dépit de ces quelques critiques, que je veux constructives, vous publierez cette lettre d'un fidèle lecteur qui, après tout, ne vous veut que du bien.

Dans la revue, nous essayons de reproduire au mieux l'actualité du moment, un point c'est tout. En ce qui concerne les mangas, leurs plus ardents défenseurs en parlent comme d'un phénomène novateur dans le cinéma fantastique, avec une écriture, des cadrages un découpage comparables aux vrais films «live». Phénomène qu'on ne peut ici négliger. Mais je me fais là l'avocat du diable car, à mon goût, le manga représente au cinéma ce que le McDo signifie pour de la nourriture ordinaire. J.P.P.



Samantha Fuster-Vinuesa, Chevilly Larue

Figurez-vous que j'emporte *Mad Movies* avec moi dans le métro de façon à avoir des lectures saines (?!?) pendant mes heures de transports. Je suis donc à la page 54, rubrique «Vidéo et Débats» avec de très croustillantes photos de **Body Melt**. 8 h 20 du matin. Une dame vient s'asseoir à côté de moi, voit ces jolies photos et s'écrie : «Sainte Marie Mère de Dieu !». Croyez-vous que tous les gens ont ce type de réactions et de langage face à une revue comme *Mad Movies* ? Toujours est-il qu'elle n'a pas bougé pendant plusieurs stations, sûrement de peur que je me transforme en une abominable et dégoulinante zombie ! Déjà, ça met de bonne humeur.
Le jour même, trajet de retour, je lis *Ze Craignos Monsters*, toujours dans le 98. Et je ris franchement. Moment de plaisir dans une journée. Et c'est là où l'on voit les gens autour de soi qui, eux, tirent une tronche de 3m de long. Je me dis que si l'on était plus de gens à lire *Mad Movies*, nous serions peut-être plus heureux. Qu'en pensez vous ? (*Du bien !*).
Sinon, je me suis laissé emmener voir **Judge Dredd** (*voilà l'erreur !*), en ayant tout de même certaines craintes quant à la qualité générale du film. Eh bien, mes craintes se sont révélées justes : très mauvais ! Je m'étais dit que les décors et le design du film allaient peut-être sauver l'histoire, mais ça a été pire que ce à quoi je m'attendais. Le personnage, l'histoire, les dialogues, tout vraiment très mauvais... Vivement qu'on sorte de cette salle.
Je vous souhaite à tous un bon Noël. Merci bien de faire ce que vous faites !

Julie Chen, Paris

Pour être franche et pas (trop) hypocrite, j'avoue ne pas être une fidèle de *Mad Movies*. J'achète seulement quand il y a des sujets que j'aime et quand j'ai le fric. Mais j'ai lu le dernier numéro, et la lettre de Mélanie de Dunkerque. Je comprends qu'elle s'intéresse à *Studio* et *Première* et je n'avais pas lu ce qu'écrivait Stéphanie Meyer, mais je trouve incroyable qu'elle dise qu'**Ace Ventura** ou **Un Indien dans la Ville** sont des films pitoyables. J'aimerais bien la voir et j'espère qu'elle est moins pitoyable que ces films ! (*c'est bon, ça démarre bien, les filles. Encore un effort et on inaugure une section catch féminin dans la boue...*). Ce n'est pas ma faute si mademoiselle Mélanie n'aime pas les films délirants et c'est encore moins ma faute si elle n'a pas d'humour ! De plus, je ne sais pas si elle a vu les deux films qu'elle trouve pitoyables. peut-être s'agit-il seulement de l'opinion de ses amies, je ne sais pas.
Pour ma part, j'ai vu **Ace Ventura** et j'ai adoré. J'aime m'éclater et rire un max. Mais je suis aussi une fan de ***X-Files*** et des films fantastiques. C'est le seul et unique point commun que j'ai avec Mélanie. Salut à *M.M.*, à la prochaine, et bravo à Christophe Dufour pour ses dessins stylés. Ils sont cools !

Laurent Guyot, Sausheim

J'ai 25 ans, je viens de finir mes études, je vais partir à l'armée. Bref, avec le chômage et la panique ambiante, je suis mal barré.
Et pourtant, malgré ma pilosité faciale trahissant mon âge, chaque fois que je regarde un film fantastique, je n'ai plus que 15 ans, voire 10. Je rêve, je plane, c'est merveilleux (*arrête, tu me rappelles un chanson de Souchon...*). Même des navets comme **Waterworld** ou **Judge Dredd** m'émerveillent. C'est pareil quand je regarde ***The X-Files***. Ah Dana Scully, ahhh Fox Mulder ! Ici, en Alsace, on capte la télé suisse romande (*ne t'excuse pas, personne n'est parfait...*) sur laquelle la série est terminée depuis bientôt un mois ! (C'est pour faire saliver les Parisiens). Ils ont enchaîné avec ***Au-delà du Réel***, la nouvelle série. Franchement, c'est un peu con, non ? La prochaine série, ça sera ***Au-delà des Frontières du Réel***...
Au fait, quel est le crétin qui a traduit ***The X-Files*** par ***Aux Frontières du Réel*** ? C'est vraiment nul ! Sans vouloir donner de leçon, même ***Dossiers X*** aurait été mieux, ou du moins plus original (malgré la connotation pornographique du X) ! Et ça aurait respecté le titre original. En tout cas, ici, on est tous plus ou moins mordu ! Mon pote Gilles et ma copine Nadia se prennent même pour des agents du FBI et se baladent avec leur grosse pétoire de 9mm. Je les ai immortalisés en studio (à la MJC d'à côté). Je t'envoie la photo. Qu'est-ce qui pourrait te convaincre de la publier ? (*de l'argent, uniquement de l'argent, j'en ai peur...*). Voilà, c'était juste un mot d'un X-phile. Longue vie à *Mad Movies*, vive le Général, vive la France, vive l'amateurisme.

Les tractations étant encore actuellement en cours, veuillez trouver ci-dessus :
1) Portrait de Jacques Chirac, en pied.
2) Nadia et Gilles, les copains de Laurent.
Merci de rayer la mention inutile.

Jean-Claude Leroy, Bruxelles

Bravo pour votre courrier des lecteurs et surtout pour son final grandiose (la réponse faite de main de maître à ce «dikkenek» - entendez «gros cou» de Jean Estiennes). En effet, vive l'amateurisme ! Surtout quand les professionnels n'ont rien à offrir. D'ailleurs, le simple titre de «directeur artistique» est déjà une hérésie : on ne peut être à la fois un directeur et un artiste sans écraser la personnalité des gens qui travaillent pour vous. C'est pourquoi les meilleures créations viennent d'amateurs qui vivent pour ce qu'ils font et parce qu'ils y croient.
Je vous écris également pour donner mon avis sur les mangas-dessins animés, puisque vous le demandez. Je suis en partie d'accord avec Philippe Dupret : aucun intérêt. L'animation est souvent déplorable, le scénario plus que débile et les personnages ont tous la même tête. Mais il est intéressant malgré tout de leur conserver une courte rubrique. Vous êtes un des rares à y consacrer périodiquement quelques colonnes.
Je terminerai en vous faisant parvenir un échantillon de mes travaux récents. Je suis justement à la recherche d'éditeurs (posters, cartes, pochettes, CD, affiches, etc.). Amateurisme, comme diraient certains, mais de qualité garantie... comme *Mad Movies*. Jean-Claude Leroy, Place de la Petite Suisse, 17, Boîte 3, 1050 Bruxelles, Belgique.

Joo Imbault, Paris

En fervente adepte du S.M., je ne pouvais que me solidariser avec le masochiste Philippe Dupret et son opinion sur l'évolution de *Mad Movies*. Vous donnez moins d'importance à l'humour ces dernier temps. Je trouve cela dommage car c'était une caractéristique de votre magazine. Personne n'avouera s'être esclaffé à la lecture de *Studio* ou des *Cahiers du Cinéma*. Alors qu'avec *M.M.* on jonglait allègrement avec l'humour rafraîchissant, l'ironie au deuxième degré, et toujours l'amour du cinéma fantastique. Pour moi, passionnée du genre, lire *Mad*, c'était m'informer en ayant l'impression de faire partie d'une famille dans laquelle on ne se gênait pas pour s'auto-critiquer, manier le 2ème, 3ème degré, les private-jokes. Alors, que sont vos rieuses années devenues ?
Quant aux mangas, personnellement j'aime ça, mais je trouve que *Mad* devrait laisser ce genre à *Impact*. Du moins à quelques exceptions près (exemple **Akira**). A part ça, vous faites comme bon vous semble, of course, j'imagine.

Patrick Giuliano, Antibes

J'attire votre attention sur l'étrange surnom de Mulder dans ***Aux Frontières du Réel*** : Fox. En effet, dans l'écriture grecque, chaque lettre de l'alphabet a une correspondance numérologique : 1 à 9 pour A à I, 10 à 90 pour J à R, et 100 à 800 pour S à Z (l'ordre restant le même pour notre alphabet).
Or, si l'on traduit les lettres FOX en chiffres, cela donne «F = 6, O = 60, X = 600». Il suffit d'inverser, et l'on trouve : FOX = 666 (600 + 60 + 6). Fox Mulder serait-il l'envoyé du Diable ?
Ne faites confiance à personne.

Je ne voudrais pas abonder comme une bête, mais le prénom de Dana donne aussi 41.501. Ce qui n'a l'air de rien, mais si on le retourne, ça fait 10.514, soit le numéro de série de mon rasoir électrique ! Du coup, j'ai peur. Sans compter que la première K7 de ***X-Files*** *sort chez «Fox Vidéo». A mon avis c'est un signe ! J.P.P.*



Jean-Paul Berthelet, Saint-Etienne

Je suis un (vieux) lecteur de *Mad Movies* de 48 balais (*viens vite faire le ménage à la rédac', alors. Nous on n'en a qu'un et personne veut s'en servir !*). J'ai lu tous vos numéros depuis le premier et je trouve que vous êtes au Top du genre.
Ceci dit, je vous écris au sujet de la lettre de Jason Wrathchild de Narbonne dans le courrier du 98. Tel celui des **Vendredi 13**, Jason W. ne devrait ni parler ni écrire, plutôt que de communiquer de pareilles hérésies : il affirme que Dean Koontz et Graham Masterton sont une seule et même personne écrivant sous pseudo.
Mon grand Jason, apprend que Dean R. Koontz est né le 9/7/1945 à Bedford, Pensylvanie, Amérique. Graham Masterton est né le 16/1/1946 à Uxbridge, Angleterre. Le premier écrit surtout des thrillers psychologiques et fantastiques, ses pseudonymes sont Leigh Nichols, Richard Page, K. R. Dwyer. Le second écrit des livres fortements teintés d'horreur, de gore, tirés de vieilles légendes indiennes, celtes, japonaises, etc., et influencés par Lovecraft. Il n'a jamais été publié en France sous un pseudonyme.
Voilà, mon grand Jason, une bonne rectification de faite. Mais que ce soit Koontz ou Masterton, les deux sont très bons, à mon avis meilleurs que King qui ne produit plus que du «remplissage» et de l'horreur aseptisée.
Amis de la rédaction et de *Mad Movies*, au revoir.

Frédéric Debarnot, Strasbourg

A propos du **Village des Damnés**, je voudrais répondre à Alexandre de Cagnes-sur-Mer qui reproche au film sa froideur et le manque d'épaisseur des personnages. Je trouve que sa critique est un peu déplacée. Il suffit de jeter un coup d'œil aux précédents films du maître pour s'apercevoir que l'aspect rudimentaire de la psychologie est une constante chez lui. La simplicité et l'épure, ainsi qu'une exceptionnelle clarté dans la mise en scène sont même les marques de son style particulier. Ce qui effraie chez Carpenter, c'est justement le manque d'informations : rappelons nous Michael Myers ou les assaillants du commissariat 13, ou pour rester dans l'idée du petit village, du film **Fog**.
Même lorsqu'un personnage se démarque (Russell dans **The Thing** ou **New York 1997**), il reste monolithique et ses traits de caractère sont réduits au strict minimum. Peut-être cela n'est-il pas parfaitement adapté à un film comme **Le Village des Damnés**, où l'on est censé partager les émotions de toute une communauté, mais je dirais ■■■

PETITES ANNONCES

Ach. belles photos, posters et reportages sur ***X-Files***, à prix sympa si possible. Julie Chen, 3 av. de la République, 75011 Paris.

Vds nbreux livres divers, romans SF/Fantastique, Poche, BD, comics US et français, revues, trading cards, disques... Liste contre 2 timbres à Jean-Paul Ronecker, 22 rue de la Salle, 54000 Nancy.

Vds nbreuses BD : *Lug, Semic, Strange, Nova, Spidey, Titans, RCM*... Envoyer liste de recherche à David Lollien, 16 ruelle de Liomer, 80430 Beaucamps-le-Vieux.

Vds affiches de cinéma, tous formats, à partir de 10 F, + scénarios illustrés et photos d'exploitation à partir de 3 F. Guy Rolet, 17 rue de Cussac, 33290 Blanquefort.

Rech. *E.F.* 123, 124, 126, 131 et 132 ; *Toxic* 8 à 10 ; *Vendredi 13* 13 et 15 ; *Science Fantasy* 2, 4 et 5 ; *Monster Mag* (VF) 2 à 7 ; *Heretic/Nostalgia* 2 ; *Vampir* 3. Jon Older, 53 Exeter Rd, Bristol, BS3 1LY, Angleterre.

Édition limitée à 250 ex. numérotés de «Baal ou La Magicienne Passionnée» de Renée Dunan, roman féministe et érotique qui dès 1924 préfigura de façon hallucinante la mythologie de Cthulhu. 55 F à Jean-Pierre Moumon, La Magali, Ch. Calabro, 83160 La Valette.

Rech. absolument tout sur ***Aux Frontières du Réel***, et surtout des adresses de fan-club. A. Picco, Ch. des Kybourgs 10A, 1700 Fribourg, Suisse.

Vds films, lasers, jaquettes, affiches... Rech. tout sur Michael Jackson, le ciné, la TV, ainsi que les anciens n° de *M.M.* Envoyer liste de recherche avec un timbre à Nicholas Guibreteau, 4 rte de Nieul, 17810 St Georges des Coteaux.

Vds jouets **Star Wars** + *Strange, Conan*... + *M.M., E.F., Starfix*... Liste contre un timbre à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Jeune X-Phile rech. enregistrements d'***Aux Frontières du Réel*** (1ère et 2ème saison). Mélanie Van Hoecke, 5 promenade Leclerc, 57100 Thionville.

Rech. épisodes en VF d'***Aux Frontières du Réel*** : **EBE** et **Les Petits Hommes Verts**. G. Bonnaud, 9 rue Carpeaux, 75018 Paris.

Éch./vds trading card ***X-Files*** 1ère série. Ch. BO de **Vampire, vous avez dit Vampire ?** *(non, hé, c'est pas moi qu'a dit ça...)*. Steve Allemand, 12 rue de Paupin, 25230 Seloncourt.

Vds K7 audio rock-pop, vidéos de Genesis et des Pink Floyd, n° de *Spécial USA*, albums BD... Échanges possibles. Liste sur demande à Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru, 69270 Couzon au Mont d'Or.

Vds rares portfolios français et US (dont la trilogie **Star Wars**), romans tous styles, 1.000 33 tours tous styles... Liste contre un timbre à Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Rech. *M.M.* 23 et tout document concernant **Mad Max 1** et **2**. Philippe Libmann, 1 route de Perpignan, 66240 St Esteve.

Rech. série TV ***Le Voyageur***, et les films **Virus Cannibale** et **Possession** (Zulawski). Vincent au 88 62 08 63.

Vds BO films fantastiques, photos d'acteurs et de chanteurs, romans policiers, et plein de BD et comics. Liste contre env. timbrée à Philippe Reaudin, 145 bis rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Rech. enregistrements d'***Aux Frontières du Réel*** (1ère et 2ème saison). Karine Bueno, 25 rue Pouchelen, «Le Sévigné», 26100 Romans-sur-Isère.

Vds VHS Pal/Secam en VOST de **Cujo**, **Shining**, **La Part des Ténèbres**, **Sailor et Lula**, **Eraserhead**, ***La 4ème Dimension*** (TV), **L'Expert**, **L'Arme Fatale 3** et plein d'autres choses... Cyril au 41 42 84 07 après 19 h.

Vds VHS de séries TV : ***Les Envahisseurs***, ***Au Cœur du Temps***, ***La Planète des Singes***, ***Au-delà du Réel***, ***L'Homme Invisible*** (N&B)... J.J. Garcia, 54 rue de Sully, Allée 8, 69150 Decines.

Vds ou éch. BD «The Crow». Rech. correspondant(e)s aimant Tim Burton, les comics, les vampires et la musique gotik/tekno. Fabien Vergez, 2 Rés. Les Prés Verts, Appt 87, 65400 Argelès-Gazost.

Rech enregistrements d'***Aux Frontières du Réel*** (1ère saison). Elisabeth Larrandabure, 46 rue Thiers, 65300 Lannemezan.

El Jice le Chrysaldorien ch. correspondantes éoliennes (*une lectrice pétomane, en quelque sorte... Quoi, c'est pas ça ? Ah bon !*) pour éch. courrier galactique. Je corresponds en français, espagnol et anglais. Je suis dessinateur et écrivain, fan de SF, de Fantastique et de Hard Rock mélodique. Jean-Claude Leroy, 17 place de la Petite Suisse, Boîte 3, 1050 Bruxelles, Belgique.

Vds photos couleurs et N&B d'***Aux Frontières du Réel*** et autres séries TV. Liste contre un timbre à Stéphan Roy, 23 rue L. Berneux, 93250 Villemomble.

Vds VHS Pal/secam **Le Crocodile de La Mort**, **Rosemary's Baby**, **La Nuit des Morts-Vivants**, **Miller's Crossing**, etc... à prix réduits + CD de BOF et de rock + livres et novelizations. Frédéric au 30-35-42-11.

Vds, ach., éch. VHS horreur, (s)exploitation... Ch. films de Jess Franco et revue *Psychotronic*. Liste contre un timbre à Nicholas Felgerolles, 4 rue du Béguin, 69007 Lyon.

Vds 50 F pièce port compris 12 films fantastiques (Argento, Lustig, Landis...) + lot de 33 M.M. (170 F). Tél.: 32 39 06 33.

Vds BD *Lug, Semic*, comics US + jouets **Star Wars** + BD cartonnées *Aliens, Terminator*... Liste sur demande à J.C. Bertrand, 4 allée de la Colémine, Appt 50/10, 89000 Auxerre.

Rech. VHS de **Bloodlust** et **Dr Feelgood**. Michaël au 99 31 04 47.

Rech. épisodes de ***X-Files*** jusqu'à **La Colonie**, tout doc sur David Duchovny et la série + X-Philes pour correspondre et peut-être se rencontrer. Karine Menigot, 4 allée des Oiseaux, 78200 Mantes la Ville.

Vds 2.500 BD (*Lug, Semic, Aredit*) + 700 comics + jouets **Star Wars**. Liste sur demande à T. Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Rech tout sur Louise Brooks, BO des **Prédateurs** et cinéphiles pour correspondances, dans la région si possible. Roger Johannes, 37 allée Théodore Dubois, 51200 Epernay.

Vds 150 affiches (1959-1995) : **Freddy**, **Vendredi 13**, **Amityville**, **L'Exorciste**, **Dracula**, **Frankenstein**, **Evil Dead**, **Halloween**... Liste contre deux timbres à Lok Mariaker, BP 4, 28380 St Rémy sur Avre.

Ach. VHS de **2.000 Maniacs**. Francky Jousselin, 49 avenue du Docteur Léon Moynac, 64100 Bayonne.

Vds 3.000 BD, livres, romans, revues sexy... Listes TV, Super-Héros, Bob Morane, Sexy : 2 timbres par liste à Jean-Marc Polizzi, 35 rue Guy Moquet, 75017 Paris.

Vds 65 F pièce VHS de **L'Enfer des Zombies**, **Le Jour des Morts-Vivants**, **Frayeurs**. Rech. VHS de **Virus Cannibale** et **La Terreur des Zombies**. Victor Carvalho, 10 route de Montfort, 78490 Galluis.

X-Phile rech. tout doc sur ***Aux Frontières du Réel***, ainsi que d'autres X-Philes pour échange de documents et prêt de K7 vidéo. Marie Dehlinger, 10 rue Schulmeister, 67100 Strasbourg.

Rédacteur professionnel désireux d'élargir son champ d'activité offre sa collaboration à des fanzines. Laurent au (13) 43 79 84 26.(*Et c'est pas con : si les pros investissaient les fanzines et si les zineux écrivaient dans les revues pros, on se marrerait un peu plus dans la presse française !*).

Rech. articles et photos sur ***Aux Frontières du Réel***. Nathalie Martinet, 4 rue du Fanal, 18570 Trouy.

Vds *M.M.* 70 à 83 (*nous aussi, tiens !*). Faire offre à Rémy au 30 52 00 63.

Vds nbreux jouets **Star Wars**. Michaël Wincq, 62 rue Pierre Taillez, 7603 Bonsecours, Belgique.

Vds 15 F pièce *M.M.* 65 à 86 et *Impact* 26 à 48. Vds 20 F pièce plus de 250 films vidéo. Fabrice Hameury, 7 square de Fréjus, 91300 Massy.

Rech. tout doc sur ***X-Files***. Etienne Corre, 3 rue de la Bouvette, 72190 Coulaines.

Hardos de 23 ans style 80's, appréciant metal 70's-80's et tout le fantastique, ch. copine sur Paris-banlieue pour amitié. Philippe Pellé, 8 rue Philippe De Beaumanoir, 60700 Pont Ste Maxence.

Ch. *M.M.* 1 à 22 et 76. Mon prix sera le vôtre. Christian Gasser, 8 rue Pasteur, 25600 Sochaux.

Vds set complet ***X-Files*** de 72 cartes pour 100 F. Vds autres sets et nouveautés comics. Hervé au 29 50 76 82 après 20 h.

Rech. les collectors de ***Cosmos 1999*** : livres, BD, maquettes, trading cards... Eric Roure, 48 rue Grangevieille, 43000 Le Puy en Velay.

Rech. VHS d'***Aux Frontières du Réel***. Vds K7 100 F pièce de **Hardcore** et **Santa Sangre**. D'autre part, je suis étudiant en cinéma et je rech. un scénariste en vue de l'écriture d'un court métrage. Valérian Loteau, 12 rue Hippolyte Lebas, 75009 Paris.

Rech. émission *Destination Séries* spécial ***NYPD Blue***. Échange possible contre affiches, VHS, BO rares. Antoine Saison, Plan Bernard, 07260 Joyeuse. (*...Fête and an happy new year...*)

Ch. à rassembler mordus d'***Aux Frontières du Réel*** pour échanger discussions et documents sur la série. Thierry Lherm, 10 allée de la Mousselle, 94370 Sucy en Brie.

Vds nbreux comics (*Image, DC, Legend, Drak Horse*...). Liste contre env. timbrée à Hervé Charton, 1 rue A. Bichaton, 54600 Villers-Lès-Nancy.

Rech désespérément un masque de hockey identique à celui de Jason et toute documentation sur **Vendredi 13 n°7, 8** et **9**. Rech aussi un bon maquilleur pour un masque en latex. J.M. Badet, 32 rue Anatole France, 71300 Montceau-les-Mines

Rech tout doc sur Reservoir Dogs, Pulp Fiction, Chungkind Express et L'Etrange Noël de Mr. Jack. Christophe Dauder, 14 avenue de la viste, 31180 Castelnaurou.

plutôt que Carpenter évite adroitement le cliché «Stephen King» en imposant son style.
De plus, Carpenter s'intéresse beaucoup aux enfants eux-mêmes et à leurs rapports avec Alan/Christopher Reeve ; les scènes où celui-ci est seul avec les enfants étant les meilleures et les plus intenses. Comment douter du talent de Reeve dans ces scènes où il défend avec tant de conviction l'humanité contre des extraterrestres insensibles. Son violent coup de poing sur la table à laquelle est assise Mara nous montre la méthode Carpenter dans toute sa splendeur : des émotions maîtrisées et contenues, et des passages intenses plus rares, donc plus forts, plus étonnants.
Il est toutefois vrai que le film comporte quelques incohérences (le suicide de Mélanie fort longtemps après la perte de son bébé) et une ou deux maladresses (la réaction exagérée de Kirstie Alley lorsqu'elle tombe sur les enfants dans la clinique, un peu avant la fin), mais ces défauts sont mineurs et Carpenter nous livre au final un film fantastique convaincant comme il sait si bien le faire.

Ludovic Joffrain, Alfortville

L'édito, que vous auriez pu renommer «Mansart Street Blues», m'a fait bien du chagrin. Ce n'est pas la première fois que vous exprimez des doutes, d'ailleurs tout à fait pertinents et en l'occurrence, je les partage, tout comme j'ai partagé votre enthousiasme sur d'autres points. C'est d'ailleurs dans ce partage d'une passion commune, pour le Myers et le Vampire, que résident la fidélité, la sincérité, la qualité et, finalement, le plaisir de la rédaction et de son lectorat. Ça fait un peu partouze mais c'est un pied sans cesse renouvelé et garanti sur plusieurs années.
Tout ça pour dire à monsieur le D.A. qui s'étonnait que des «simplement professionnels» se cassent la gueule, qu'ils ont bien de la chance de se faire mal tout seuls. En effet, je crois pour ma part qu'ils devraient crever tout «simplement» de façon «pro» au lieu de faire crever leurs concitoyens. Et je rejoins sur ce point la réponse fournie à ce monsieur.
Par contre, la conclusion me semble paradoxale. Tous les titres basés sur le rendement, le profit, bref les titres «porteurs» ne portent rien. *Mad Movies* porte sa passion. Et comme ce genre de «ressource» a besoin d'entretien, il y a des techniques à maîtriser, des conneries à ne pas faire. Il faut donc bien devenir pro, ce qui fut fait assez facilement. Le courrier des lecteurs, par exemple, bénéficie d'une maquette dont le bon sens suscite l'approbation. J'explique pour les D.A. : pour des raisons très pros (fidélisation du lectorat, interactivité, etc.) on donne de l'importance au courrier. Alors, on met des lettres plein la page, avec une typo petite, on en met davantage. Un simple fond doucement coloré (quasi-neutre) pour éviter la fatigue des yeux. En tendance donneur de leçons de «communication visuelle» (ou «Comvi» peut-être, au train où vont-mal-les-choses), il faudrait six pages minimum pour rentrer les informations d'une seule. Soit on gaspille du papier pour «aérer» le texte, soit on supprime des lettres, soit carrément le courrier. Trois signes de médiocrité comme en fournissent constamment les «simplement pros».
Ce qui n'est pas pro en tout cas, c'est d'exprimer un avis «un peu» réfléchi en se vantant de sa... hem !... fonction. Ceci dit, ne tournez pas parano, le D.A., vous serez payé à la fin du mois. Et détendez-vous : ce ne sont pas les directeurs qui font l'art, mais les artistes, comme mon boulanger fait du pain au contraire de mon cordonnier.
Pendant qu'on s'amuse : il serait bon, cher J.P.P., que cessent tes crises («Je suis un amateur ! Je ne suis pas fou !») sans doute héritées d'un complexe soixante-huitard. Tu as fait un choix culturel, ce sont tes goûts, nos goûts. Tu as un statut de connaisseur, pas d'amateur. *Mad Movies* est l'exemple que se passionner, s'amuser, partager est une affaire sérieuse qu'on ne peut pas confier à des simplement pros !

Alexis Piperaud, Fuveau

Merci à vous. Grâce à la publication de deux de mes peintures, une galerie m'a contacté et, avec un copain, nous allons exposer une trentaine de nos toiles. La moindre des choses était de vous envoyer l'affiche de l'expo, la voici.
Bien entendu, le directeur de la galerie est un lecteur de *Mad*, et donc une personne admirable en bien des points (Galerie «Sauvez la Nuit» à Marseille, c'est classe, non ?).
Pour rester simple, je dirai : le nouveau Messie est arrivé, c'est *Mad Movies*. J'irai l'écrire en lettres de feu en haut de l'Himalaya, je me tatouerai votre nom sur le sexe pour qu'elles sachent qui est mon maître (*euh... finalement, laisse tomber la simplicité, fais plutôt comme d'habitude, ça va aller...*). Enfin, tout ça quand j'aurai le temps. Salutations à toi, *Mad*, l'éternel.



Pascal Gillon, Liège, Belgique

Puisqu'on nous le demande si gentiment, voici l'avis d'un lecteur (moi, en l'occurrence) sur la rubrique «mangas» : elle est trop longue ! Bon, pour moi, l'idéal serait qu'elle disparaisse (j'aime pas, un point c'est tout), mais je peux comprendre qu'elle intéresse des lecteurs et il faut donc la maintenir. Mais franchement, six à huit pages à chaque fois, non ! Depuis que je lis *Mad*, et ça fait longtemps, ce sont les seules pages que je passe. Pour peu, c'est à cause de cela que la *Mad Rubrik* a disparu. A revoir, donc. Sinon, le contenu du magazine est toujours parfait. La maquette, quoi qu'en pense Mr. Estiennes (n° 98) est très bien, parfois un peu fouillis, mais cela met de la vie dans la revue et rend sa lecture moins monotone. Ne changez donc rien à ce niveau. Ah oui, à propos de changer, par pitié, ne changez jamais le format du magazine. J'ai en effet décidé de faire relier tous mes *Mad* et *Impact*, alors si vous changez, c'est foutu !
Mais le plus important, c'est de rester dans le même esprit, de continuer à nous faire rêver, de nous faire découvrir des perles rares. Bref, de rester comme vous êtes, la meilleure revue de ciné, et depuis longtemps.

Ton avis reflète celui de la majorité de nos lecteurs à propos des mangas jugés trop envahissants, nous allons y réfléchir. Qu'est-ce que je voulais dire, sinon ? Ah oui : à partir du n° 100 nous adoptons le format «Libération», tellement plus élégant, et surtout davantage propice à des mises en page fouillis comme on les aime. J.P.P.



LE TITRE MYSTERIEUX



Mauvaise nouvelle pour les mélomanes : Rika Zaraï abandonne la médecine par les plantes et se remet à la chanson.
Non, on plaisante (et pourtant, faut pas, ça pourrait lui donner des idées !), il s'agit simplement d'une scène issue d'un film dont il faut retrouver le titre (ultra-court). Les cinq premiers à nous le communiquer recevront gratuitement le prochain numéro. Et maintenant voici la liste des heureux gagnants de notre titre précédent : ...
Ah oui, c'est vrai, personne n'avait reconnu cette splendide bête qui apparaissait dans **The Beast Within**, de Philippe Mora, sorti chez nous à la vidéo sous le titre **Les Entrailles de l'Enfer.** C'est le moment de faire mieux...

Rech. tout sur ***Aux Frontières du Réel***, **L'Exorciste**, Stephen King... Laure Bergeron, 38 ter rue des Luettes, 07300 Tournon.

Vds magazines et fanzines SF, horreur et fantastique. Envoyez un coupon réponse et écrire en anglais SVP. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford, M7 4GQ, Angleterre.

Vds Collections de *Starfix*, *Première*, *Creepy*, *Horror*, *Psycho*, quelques *Star-Ciné-Cosmos*, fanzines + affiches belges, anglaises et françaises. Pierre Dode, 5, place Frédéric sauvage, 62200 Boulogne sur Mer.

Vds épis. pilote de la série fantastique ***La Pierre Blanche*** + **Dallas Le Film** avec Larry Hagman (très rare). Ch. Renaud, 55, av. Michel Bizot, 75012 Paris.

Ach, vds ou éch films de Hong Kong. Vds affiches 120 x 160 de **Speed**, **Congo**, **Casper**... et enfin souhaite rencontrer mec de moins de 20 ans pour aller au ciné, à la piscine, à la foire (*chic, chic, on va se dépouiller, les mecs !*) et regarder des vidéos, si tu habites Nantes ou région. 40-69-69-03. J.M., avant 13 h.

+ de 200 références de *K7* importées des USA sci-fi & horreur. Catalogue gratuit à Albert Bouyat, 34 av. de la Bourdonnais, 75007 Paris

Vds K7 hard, pop, rock, 35F. Liste Gratis et rech. CD ou K7 : Damn Yankees (Don't Tread), Gin Blossoms et FM (Album fin 92 début 93). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Si vous cherchez épisodes d'***Aux Frontières du Réel*** ou possédez de la doc sur cette série, écrivez-moi. Olivier Cardot, 1, rue des Tourelles, 02240 Villers-le-Sec.

Vds 11 films d'action, Stallone et Schwarzenegger + docs sur leurs films + 3 affiches de cinéma. Alexis Chudzinski, 11, rue Isabeau Perbet, Taulhac, 43000 Le Puy en Velay.

Vds 20F pièce *Fangoria* 1 à 26 (sauf 5, 6, 16, 22 à 25) + *Starburst* 18, 20, 30, 32, 44 à 48. + *Impact* 15F pièce : 1 à 8 + 44 et 46. Francis Perrin, 30, avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers

Vds **Clive Barker's Salome and the Forbidden** (VOST, 150 F, K7 neuve) et **Abyss** version longue (100 F). Rech. le livre de Barker, *Le jeu de la Damnation*. Frédéric Laurent, 43005 La Grande Couronne, 59450 Sin le Noble.

Vds ou éch. contre d'autres BD *Lug*, 80 n°s de *Strange* et albums *Lug* de l'Araignée, des 4 Fantastiques + films VHS ainsi qu'un masque de Dracula en latex. Thierry Dutel, 28 rue du Maréchal Fayolle, 13004 Marseille.

Ach. VHS bon état **La Mort au Large**, **Virus Cannibale**, **Cannibal Ferox**, **Blood Church**, etc. envoyez liste à Jérôme Birker, 69, traverse du Moulin de la Villette, 13003 Marseille.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- scénarios de fiction uniquement pour un court métrage de 5 minutes maxi ayant pour thème : la Camargue et sa défense. Ce court sera réalisé en 35mm pour une diffusion en salles. Envoyer scénario et CV à Flash Back Productions, Mairie, 47480 Pont du Casse.

- correspondant(e)s écrivant des scénarios de films et de jeux, et aimant **The Crow**, **Mortal Kombat**, **L'Expérience Interdite**, ***Aux Frontières du Réel***. David Lebon, 50 rue de la Liberté, 59141 Iwuy.

- Jeune détenu cherche jeune femme branchée Métal, Fantastique et vampirisme pour décorer ma cellule et éclairer mon courrier. Centre pénitenciaire de Fleury Mérogis, Nicolas Claux, n°239942 G, D1 cellule M208, 7 avenue des Peupliers, 91705 Fleury Mérogis (*ah oui, mais là, non, hein ! Si on nous met nos lecteurs au placard, ça va plus. Un lecteur de* Mad Movies *ne peut être qu'innocent, d'abord !*).

- correspondant(e)s 15-20 ans fans de Brian De Palma, Tim Burton, James Bond et **Star Wars**. Gilles Cats, 18/1 rue Bertrand Russell, 59760 Grande-Synthe.

- enregistrements d'***Aux Frontières du Réel*** (1ère saison et début 2ème), en particulier l'épisode ***Coma***. Armelle Paquin, 15, les Vergers, 57700 Neufchef.

- correspondant(e)s 18-30 ans passionné(e)s de ciné fantastique, de rock et de pop anglaise. Rodolphe Bécan, 7 rue Emmanuel Baërt, 72700 Spay.

- correspondant(e)s 13-18 ans fans de ciné fantastique, horreur et gore, de techno et de rave-parties. Aurélien Bardet, Les Belins Coulandon, 03000 Moulins.

- personne passionnée sachant utiliser moules, latex, alginate... et désirant exécuter les effets d'un film professionnel de 1 h (dont le format n'est pas encore déterminé) se déroulant durant la 2ème Guerre Mondiale. Frédéric Zamochnikoff, «La Colombière», 39800 Buvilly.

- absolument tout sur Louise Brooks (*encore ?*) : films, livres, photos, etc. Ragnar Torrisi, rés. Le Rayolet n°2, Av. Pierre Brossolette, 13090 Aix en Provence.

- correspondant(e)s pour longues lettres, discussions sur le fantastique, la japanimation, le grind/death/black metal. Caroline Wolff, 77 rue de l'Église, 57480 Hunting.

- correspondant(e)s18-30 ans aimant *M.M.*, *Impact*, John Choumchoum, le rock folk, le ciné, l'horreur, la littérature (Brussolo, Barker...). Cécile Prével, 3/416 allée Vauban, 92320 Châtillon.

- vampires solitaires (H et F) sur Bretagne, Normandie, Vendée... pour rejoindre le Réseau (*O.K. j'arrive ! Signé Van Helsing...*). D. Schmit, 4 rue André Malraux, 35120 Dol de Bretagne.

- correspondant(e)s fans de David Lynch, Kubrick, Poe, Rice, des vampires et des phénomènes paranormaux. Christèle Liron, 23 allée de la Butte aux Bergers, 77170 Servon.

- correspondant(e)s 20-35 ans aimant le fantastique (Fulci, Argento), le hard et tout ce qui touche au surnaturel. Gérard De Sousa, 7 avenue des Meuniers, 91150 Etampes.

- dessinateurs région parisienne souhaitant travailler sur un dessin animé ou un recueil de BD fantastique/humour. Envoyer un petit mot ou un dessin photocopié à Licorne Ciné Presse, 21 avenue Lucien Rémy, 77340 Pontault Combault.

- K7 **Le Jour des Morts-Vivants** et **THX 1138**. Ghislaine Guihery, 16 place Lucien Cholet, 89340 Champigny sur Yonne.

- *Starfix* n°9. Pascal Gillon, 54 rue Emile Vandewelde, 4000 Liège, Belgique

- correspondante 18/23 ans aimant le ciné fantastique. Pascal Kowalewski, 19 rue de Boran, 95820 Bruyères.

- belles sirènes (18/25 ans), pour correspondre, aimant le fantastique et tout ce dont elles voudront me parler. (*Bon d'accord, on t'en met combien des sirènes ?*). Christophe Vidberg, 4 rue de Picardie, 25000 Besançon.

- fans de films gore, lugubres, noirs. Ceux qui écoutent la musique lugubre (The Cure, etc.), qui s'habillent de noir, qui sortent entre amis dans des clubs, des boîtes spécialisées, adeptes de BD, lugubres aussi. Loïc à Black Bird Production (*la vache ! allumez les projos, c'est lugubre ici !*), 11 rue de la Madeleine, 28230 Epernan. Pas sérieux s'abstenir. (*lugubres et graves, les mecs !*).







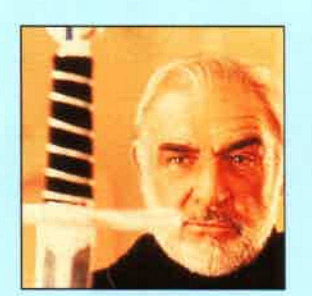


2000 Cassettes

2000 Laserdiscs

Arrivage hebdomadaire : Imports USA, GB, Japon.

Achat et vente de laserdiscs d'occasions.



First Knight
NTSC - LTBX - **260 F**
jusqu'au 15/01



Show Girls
NTSC - LTBX - THX - AC3 - **295 F**
jusqu'au 08/01



Mortal Kombat
NTSC - LTBX - AC3 - **230 F**
jusqu'au 15/01



Die Hard 3
NTSC - LTBX - THX - AC3 - **295 F**
jusqu'au 22/01



Jade
NTSC - LTBX - AC3 - **230 F**
jusqu'au 29/01



Waterworld
NTSC - LTBX - **260 F**
jusqu'au 05/02



Desperado
NTSC - LTBX - **230 F**
jusqu'au 05/02

Catalogue V.P.C. disponible contre 3 timbres à 2,80 F

Plus de 10000 laserdiscs et vidéos . **Mise à jour mensuelle.**

Carte de réduction 5% valable toute l'année

Album c'est aussi :

- tout sur "X-FILES" (guide officiel, generation series special videos, etc.)
- tout sur "STARS WARS" (art of, scripts, movie books, etc.)

Album Le seul magasin " tout cinéma " de la Rive gauche.

Album
7, rue Dante - 75005 Paris.
Tél. : (1) 43 25 54 76 - Fax : (1) 43 25 82 70
Du mardi au samedi
de 10 heures à 20 heures.
Album

THE X FILES™

LAISSEZ-VOUS ENTRAÎNER AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

DOSSIER 1 : LE DOSSIER SECRET

Pour connaître la vérité cachée derrière la découverte d'un vaisseau d'apparence extra-terrestre, Fox Mulder et Dana Scully, agents spéciaux du FBI, vont risquer leur vie et devenir la cible du gouvernement. 2h00 de film inédit, 2h00 de suspense, de frissons et de révélations effrayantes sur les X-Files.

LA VÉRITÉ EST AILLEURS





X-File : dossier non-classé du FBI, traitant de l'observation de manifestations extra-terrestres, de phénomènes paranormaux ou d'individus aux capacités surnaturelles.

© 1995 Twentieth Century Fox Home Entertainment, Inc. All Rights Reserved. - ™ & © 1995 Twentieth Century Fox Film Corporation. All Rights Reserved.

EXCLUSIVITÉ VIDÉO
EN VENTE LE 17 JANVIER



L'ACCOUTUMANCE VOUS GUETTE

